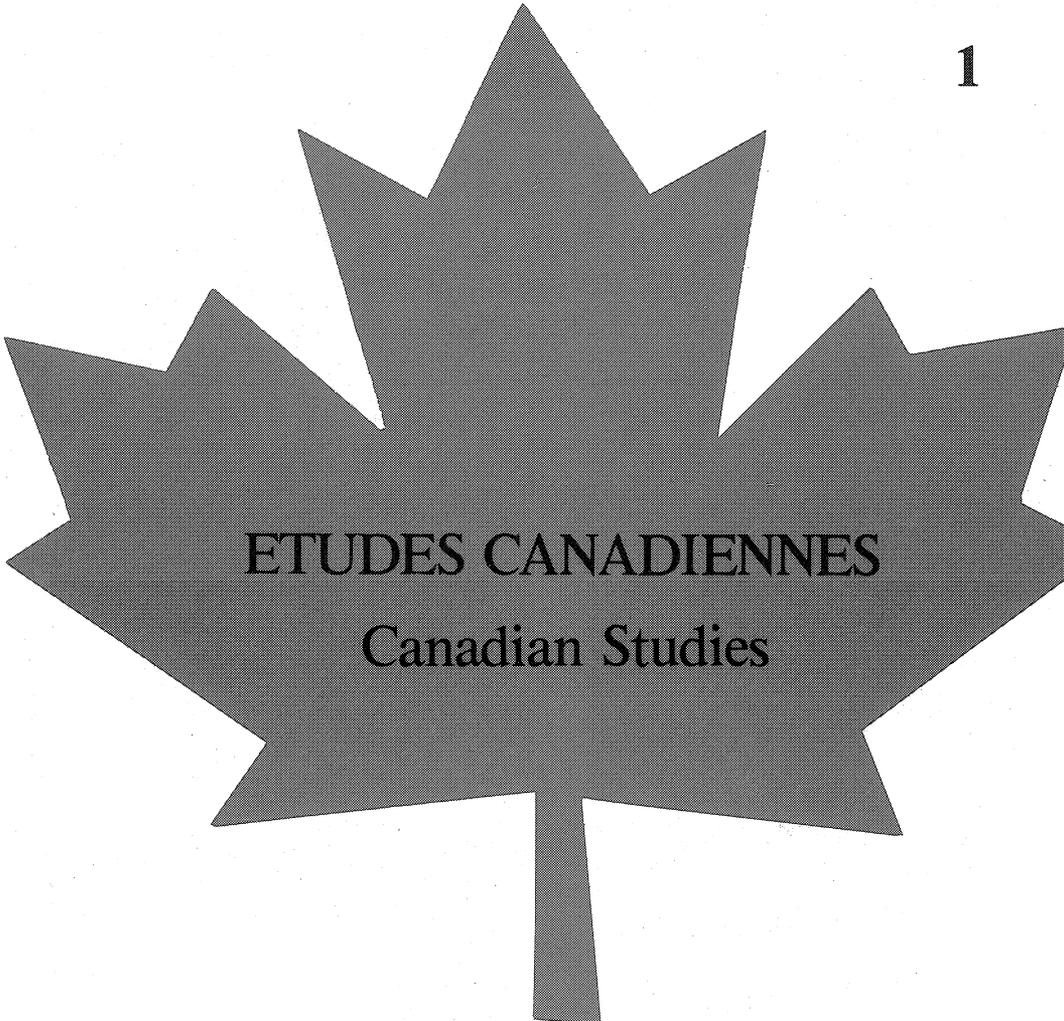


Centre d'études canadiennes (Bordeaux)
Centre d'études et de recherches nord-américaines
et canadiennes (Lille III)

1975

1



ETUDES CANADIENNES
Canadian Studies

*BULLETIN INTERDISCIPLINAIRE DES ETUDES
CANADIENNES EN FRANCE*

L'intérêt que bien des universités d'Amérique du Nord et un nombre croissant d'universités européennes portent aux études canadiennes n'est pas l'effet d'une mode éphémère. Par sa situation géographique, son histoire et ses orientations actuelles, le Canada est une manière de carrefour des cultures : il participe au mode de vie américain, tout en étant profondément marqué par les formes culturelles du Vieux-monde, et plus particulièrement de la France et de la Grande-Bretagne; pays industrialisé à l'immense potentiel énergétique et économique, c'est aussi une nation jeune qui se sent proche des nations récemment constituées ou émancipées. C'est un pays où tout est en croissance, en effervescence, et que cette découverte de soi et cette expansion se fassent en général dans le respect des différences lui vaut la sympathie et l'intérêt de beaucoup de gens. Dans le contexte français, cet intérêt se manifeste de diverses manières, et l'objet de notre modeste publication est de faire connaître, de rassembler et de laisser exprimer ces courants. Universitaires, il était normal que nous commençons par regarder ce qui se passe chez nous. En Février 1975, nous lançons un questionnaire concernant les études canadiennes dans les universités françaises. L'enquête faisait ressortir un intérêt grandissant pour ces études, qui se traduit par la mise en place de programmes d'enseignement, l'organisation de rencontres et d'échanges, l'inscription et la publication de travaux de recherche chaque année plus nombreux. L'enquête faisait aussi apparaître le désir et la nécessité d'un instrument de travail et de liaison à la disposition de tous ceux que les études canadiennes intéressent. C'est à ce besoin que notre publication voudrait aujourd'hui répondre.

Tel qu'il se présente, ce numéro est l'oeuvre de quelques uns qui ont répondu spontanément à notre appel. Nous sommes conscients de ses imperfections. On verra tout de suite qu'il est largement interdisciplinaire. Mais sans doute ne l'est-il pas encore assez : il importe en effet que ce bulletin soit très largement ouvert à tous ceux que les questions canadiennes concernent : spécialistes universitaires de toutes disciplines (et pas seulement littéraires), mais aussi non universitaires : écrivains, hommes de théâtre, artistes, journalistes etc. Il importe aussi que vous nous aidiez à en faire un outil de travail efficace et riche : faites-nous des critiques, des suggestions, envoyez-nous des articles, des comptes rendus de lecture, des renseignements sur vos activités. Aidez-nous aussi à diffuser Etudes Canadiennes et à le faire connaître.

*Si les résultats obtenus sont ceux que nous espérons, **Etudes Canadiennes** pourrait dès le prochain numéro devenir une revue véritable, à raison d'une livraison annuelle pour commencer. Une réunion aura lieu en Décembre à Paris pour constituer un comité de rédaction et élargir les bases de la revue. Nous comptons sur votre présence, ou à défaut sur vos suggestions et votre soutien, que vous pouvez nous manifester en nous renvoyant le formulaire en fin de ce numéro.*

Lancer dans la conjoncture actuelle une nouvelle revue est un pari. Avec votre aide, nous espérons qu'il pourra être tenu.

*Régis DURAND
Pierre SPRIET*

SOMMAIRE / CONTENTS

- Léon THERIAULT
Aperçu de l'histoire de l'Acadie (1603-1973).
- Jean CHAUSSADE
L'Acadie, l'Acadie!
- Sylvie GUILLAUME
Une certaine image de la France.
- Régis DURAND
L'individuel et le politique : notes sur les romans de Margaret Atwood et Leonard Cohen.
- Kathleen HULLEY
Margaret Atwood and Leonard Cohen : the feminine voice.
- Yannick RESCH
La problématique urbaine dans deux romans montréalais de Gabrielle Roy : Bonheur d'Occasion et Alexandre Chenevert.
- Pierre SPRIET
Parole et terre dans la poésie canadienne anglaise contemporaine.
- Jean MARMIER
Le Père Gustave Lamarche, pionnier du théâtre québécois.
- Compte rendus, bibliographies, informations*
- Gwendolyn DAVIES
The Divining of Margaret Laurence.
- Denis BRUNN
Ouvrages de référence et sources de l'histoire du Canada français au XIXe siècle.
- Régis DURAND
Les études canadiennes dans les universités françaises.
- Jean MARMIER
L'enseignement de la littérature canadienne française à l'Université de Haute-Bretagne.

APERÇU DE L'HISTOIRE DE L'ACADIE (1603-1973)

par Léon THERIAULT,
Dép. d'Histoire-Géographie
Université de Moncton, N.-B., Canada.

C'est en Acadie, dès 1603, que la France tenta pour la première fois de s'établir de façon permanente en Amérique du Nord; la vallée du Saint-Laurent ne devait retenir l'attention qu'en 1608. Débuts lents et difficiles toutefois : le scorbut; les querelles interminables entre les grands colonisateurs français (entre 1636 et 1654 surtout); les prétentions de la Nouvelle-Angleterre qui revendique l'Acadie comme faisant partie des colonies anglaises; l'intérêt plus marqué de la France pour le Canada (1); communications difficiles entre le gouvernement général (Québec) et Port Royal, capitale acadienne, (à cause des glaces surtout); ravitaillement irrégulier qui faisait souvent de l'Acadie une colonie davantage de Boston que de Versailles; tout cela explique que l'Acadie, après avoir changé de mains neuf fois, passe définitivement à l'Angleterre en 1713 avec ses 2,500 habitants. (2)

Un seul grand effort d'immigration avait lieu : entre 1630 et 1670 en effet sont venus la majorité des ancêtres des Acadiens actuels. Ils venaient du Poitou, de l'Anjou et de la Saintonge. Quant au reste, les Acadiens avaient tôt appris à se débrouiller pratiquement seuls. Ainsi, vers 1680, un groupe d'Acadiens à la recherche de nouvelles terres, part de Port Royal et fonde Grand Prée, 100 milles plus à l'est, et qui deviendra, entre 1713 et 1755, la partie la plus authentiquement française du territoire anglais.

Devenus maîtres de l'Acadié «selon ses anciennes limites» (3), les Anglais ne songent pas immédiatement à en prendre possession effective. Il y a bien un gouvernement colonial anglais à Port Royal mais son rayonnement touche à peine la capitale elle-même : les campagnes et ses habitants sont restés français. Les Acadiens continuent à vivre de la pêche, de l'agriculture, un peu de la traite des fourrures avec les Indiens et s'administrent eux-mêmes à toutes fins pratiques. A maintes reprises l'Angleterre leur demande de devenir sujets britanniques par un serment de fidélité *inconditionnelle*. Les Acadiens s'y opposeront avec ténacité et ne voudront prêter qu'un serment de fidélité *conditionnelle* : alléguant que les Anglais entre 1713 et 1714, les avaient empêchés d'émigrer en territoire français comme le prévoyait une directive de la reine Anne d'Angleterre, les Acadiens ne veulent consentir qu'à rester neutres en

cas de conflit entre la France et l'Angleterre. Plus précisément, ils ne veulent porter les armes ni contre la France ni contre l'Angleterre. Et l'Angleterre demeurera impuissante à briser cette fidélité française.

En 1749, cependant, l'Angleterre décide, une fois pour toutes, de «britanniser» sa colonie acadienne. Elle transporte sa capitale de Port Royal à Halifax, meilleur port de mer et qui permet de recommencer à neuf, loin des pressions acadiennes. Elle entreprend, dès 1751, un effort d'immigration; elle mène sa campagne de publicité non seulement auprès des protestants de la Nouvelle-Angleterre, mais aussi dans les territoires allemands appartenant à la couronne britannique. Enfin, elle ordonne à son gouverneur de mettre sur pieds des institutions britanniques, soit une législature coloniale (chose faite en 1758). Nouvelle capitale, nouveau stock d'immigrants, promesse d'institutions de type britannique, tout cela ne réglait en rien le «problème» acadien mais indiquait clairement la détermination britannique d'en finir avec ces «French Neutrals». C'est ainsi que l'Angleterre demande une dernière fois un serment de fidélité inconditionnelle en 1755. Nouveau refus des Acadiens. Mais les choses avaient changé. D'une part, Anglais et Français avaient commencé à s'affronter dans la vallée de l'Ohio (Middle West américain actuel) (4), ce qui, joint à la menace Louisbourg, menaçait de prendre l'Angleterre comme dans un étouffoir. Que feraient, en cas de conflit, les Acadiens ? Il fallait donc régler le «problème acadien», et cela était d'autant plus facile que l'Angleterre avait accru son emprise en Acadie depuis 1749.

D'où la déportation commencée à Grand Prée en 1755 et qui ne devait se terminer que six ans plus tard en 1761. Entre 7,000 et 9,000 Acadiens furent envoyés prisonniers à Londres ou Halifax, mais surtout déportés dans les colonies anglaises d'Amérique. Entre 2,000 à 3,000 Acadiens fuiront vers le Nord (N.-B. actuel) et mèneront une guérilla inefficace jusqu'en 1761, au milieu de privations extrêmes.

Quand le Traité de Paris (1763) cède à l'Angleterre toute la Nouvelle-France, une longue période d'enracinement recommence pour les Acadiens. Beaucoup reviendront des Etats-Unis, d'autres du Québec, un bon nombre sortiront des bois, prêts à recommencer à neuf une expérience tentée pour la première fois 160 ans plus tôt. Mais ce sera au Nord (N.-B. actuel) que le gros des forces acadiennes se trouvera réuni, loin des centres anglais. On commencera par chercher un nouveau site, un nouveau terrain, puis on songera à donner des institutions, car le «Grand Dérangement» (5) a fait éclater toutes les institutions acadiennes; même le noyau familial n'y a pas échappé. Cette recherche d'un équilibre institutionnel se poursuivra jusque vers 1840; il s'agira d'abord d'institutions à caractère local (un prêtre et

non une structure diocésaine, par exemple), sans trop de permanence (les premiers enseignants seront des «maîtres ambulants», tout comme les missionnaires de l'époque), mais surtout partagée avec d'autres : Québécois et Français de France se partageront l'enseignement, les domaines religieux et même la politique. A une époque où ce sont les anglophones des provinces maritimes qui se définissent et dominent la scène économique, les Acadiens vivent dans l'ombre : ils sont absents du pouvoir économique, n'ont pas de journal, peu d'écoles, pas de médecin, pas de prêtres, pas d'avocats. Parce qu'ils sont catholiques, ils n'auront pas le droit de vote avant 1810, et pas le droit d'être député dans les trois législatures provinciales avant 1830. Cette émancipation décrétée pour les catholiques, ce sera les catholiques anglophones (Irlandais surtout) qui en profiteront d'abord, même dans les comtés à majorité française. Un trait fondamental de la période d'enracinement, c'est l'esprit d'indépendance, contestataire, de ces Acadiens de 1763-1840. Faute de prêtres, c'était des laïcs qui administraient les baptêmes, présidaient aux mariages et aux enterrements, organisaient les «prières publiques» du dimanche à la place de la messe. Ce petit nombre de laïcs influents tiendra tête, souvent avec succès, aux missionnaires de la première moitié du 19ème siècle. Et si l'on en croit la correspondance des missionnaires de cette époque, tous les Acadiens n'étaient pas non plus des modèles de vertu. Incestes, mariages consanguins, refus de payer la dîme, résistance à la vente des bancs d'église, par enchère, jeunesse qui perdait son temps dans les «fraliques», autant de thèmes qui jonchent la correspondance des missionnaires avec l'épiscopat.

Quoi qu'il en soit, à mesure que se structurait la société acadienne, le besoin de se définir *collectivement* se faisait sentir. Cet éveil de la conscience collective chez les Acadiens date des années 1880, mais avaient précédé une quarantaine d'années de transition où quelques institutions d'envergure collective avaient vu le jour, grâce parfois au concours de Québécois ou de Français. (6) Cet épanouissement de la société acadienne commençait à se manifester au moment même où s'estompait dans le grand tout canadien l'identité des anglophones des trois provinces maritimes. (7) Les «Congressistes» des années 1880 inaugurent une forme de définition globale qui marquera l'Acadie jusque vers les années 1940-1950.

Les objectifs collectifs de ces Acadiens étaient surtout d'ordre culturel et religieux, et en partie d'ordre économique. Plus précisément, on voulait que l'Etat permette l'établissement d'é-

coles françaises, que les autorités ecclésiastiques nomment un évêque acadien là où la majorité des catholiques était française, que l'on améliore l'agriculture et développe de nouvelles terres afin d'enrayer l'émigration vers les Etats-Unis. La valorisation du passé servait d'aliment spirituel à l'ensemble. Cette grande période du «nationalisme» acadien (1880-1912) fut témoin de la naissance de nouveaux hebdomadaires, de la fondation de deux nouveaux collèges acadiens, l'obtention d'une hiérarchie catholique acadienne (1912), un usage plus grand de la langue française dans les écoles acadiennes, un rôle accru en politique. En somme, c'est durant cette période que se formèrent les premières élites des classes moyennes acadiennes (avocats, médecins, marchands) en même temps que l'activité économique des Acadiens se déroulait de plus en plus à l'intérieur d'un réseau dont ils ne contrôlaient pas les leviers de commande. Durant l'entre-deux guerres, les Acadiens se cherchent timidement de nouvelles orientations, mais on n'assiste en général qu'à la liquidation de vieux débats alors que diminue l'élan nationaliste, sans pour autant disparaître complètement.

A cette vision «triomphaliste» de l'Acadie ont succédé trente années d'ambiguïté et d'incertitudes. D'une part, jamais on n'a vu autant d'institutions françaises dans les Maritimes : 1 quotidien, 5 hebdomadaires, 3 évêques, 1 grande compagnie d'assurance-vie, 2 stations de radio, 1 station de télévision, un système d'enseignement français de l'élémentaire jusqu'à l'université (1 université, 4 collèges), des coopératives (pêche, agriculture, forêt), une littérature acadienne enfin, qui exprime les diverses facettes de l'identité acadienne. Mais force nous est de remarquer, à côté de ces grandes réalisations, une montée de l'assimilation. Déjà en Nouvelle-Ecosse et sur l'Île-du-Prince Edouard, plus de 55% de ceux qui sont d'origine française ont l'anglais comme langue maternelle. Il faut tenir compte toutefois que dans ces deux provinces, l'élément francophone n'a jamais dépassé 10% de la population totale. Pour la première fois depuis la fondation du Nouveau-Brunswick (1784), les Acadiens de cette province ont vu leur pourcentage relatif diminuer d'un recensement à l'autre (36% du N.-B. était de langue maternelle française en 1961, mais seulement 34% l'était en 1971). Baisse du taux de natalité, émigration, assimilation pure et simple, immigration anglophone, tout cela contribue à jeter des ombres sur le tableau.

Il est trop tôt bien sûr pour prévoir l'aboutissement final de cette confrontation entre nos institutions françaises et la poussée assimilatrice. Ce qu'il faut retenir c'est que les Acadiens n'ont pas cessé, dans leur grande majorité, de croire à une vie française pleine et entière en

Acadie, du moins au Nouveau-Brunswick. Il n'y a peut-être pas d'adhésion quasi-monolithique à des projets collectifs comme durant la période des «congressistes» (1880-1912), mais la diversité des approches au fait acadien enrichit notre société. De plus en plus les Acadiens se définissent comme une société complète en elle-même; ils revendiquent en tout cas l'égalité avec les anglophones.

Quant aux gouvernements provinciaux et fédéral, ils reconnaissent de plus en plus la valeur du fait français hors du Québec. Le Nouveau-Brunswick, pour sa part, s'est déclaré province bilingue en 1969. Mais il va sans dire que le biculturalisme au Nouveau-Brunswick était une réalité bien avant même l'avènement de la Confédération de 1867; les politiques officielles de bilinguisme ne font que reconnaître ce biculturalisme.

Il reste que les grandes préoccupations actuelles des Acadiens demeurent d'ordre économique. Les investissements de l'Etat et de l'entreprise privée ayant défavorisé les régions acadiennes, le rattrapage s'avère ardu. Les Acadiens se rendent également compte que dans l'Etat moderne le pouvoir politique influe sur toutes les facettes de l'homme, de sorte qu'il est important d'en être.

L'histoire des Acadiens est donc faite de conflits et de heurts, et la grande constante c'est qu'ils ont toujours dû compter sur eux-mêmes. Depuis plus de 260 ans, ils vivent en territoire anglais et pourtant ils sont toujours là.

NOTES

- (1) *L'Acadie et le Canada étaient autant de colonies qui faisaient partie de la Nouvelle-France.*
- (2) *En vertu du traité d'Utrecht.*
- (3) *Nouvelle-Ecosse péninsulaire seule selon les Français, Nouvelle-Ecosse et Nouveau-Brunswick selon les Anglais.*
- (4) *Défaites de George Washington en 1754 et du Général Bradcock en 1755.*
- (5) *Euphémisme mis à la mode par Placide Gaudet, historien et généraliste acadien.*
- (6) *Notamment le Collège Saint-Joseph, fondé à Memramcook en 1864 (Nouveau-Brunswick) et le Moniteur Acadien, premier journal (hebdomadaire) français en Acadie, fondé à Shédiac*

- (7) *En 1867, le Nouveau-Brunswick et la Nouvelle-Ecosse se joignaient à l'Ontario et au Québec pour former le Canada actuel. L'Île-du-Prince-Edouard s'y joindra en 1873. Jusque là, ces colonies dépendaient directement de l'Angleterre et avaient peu de lien entre elles si ce n'est la présence en Amérique du Nord britannique d'un gouverneur général.*

L'ACADIE – L'ACADIE!

par Jean CHAUSSADE

Les Acadiens se réveillent. Les Acadiens n'ont plus peur. Enfin on les voit vivre. C'est du moins ce que l'on entend dire depuis quelque temps au Canada. Il ne fait aucun doute en effet que l'un des événements majeurs de la vie politique canadienne de ces dernières années aura été la réapparition du problème acadien. Précisons bien la réapparition, car chacun ici se souvient des malheurs passés de ces francophones chassés de leurs terres et déportés sauvagement loin du pays qu'ils avaient eu tant de mal à coloniser. Pour nombre de Canadiens, leur histoire se résumait en cet épisode douloureux de la déportation, du «Grand Dérangement» de 1755-1758. Rien de plus ou presque. Le peuple acadien était devenu à tout jamais un peuple martyr, mauvaise conscience des Anglo-saxons, un peuple sans présent, qu'on ne peut regarder sans éprouver de la commisération : les pauvres! L'Acadie avait été rayée des cartes de géographie, et les Acadiens ma foi, on les avait perdus de vue!

Qu'il y eût encore des francophones dans les Provinces Atlantiques, personne n'en doutait; mais on se les imaginait tellement tranquilles au bout de leurs caps et de leurs pointes, tellement éloignés des préoccupations du bouillonnant Québec, si «incurablement heureux»! Comment les Acadiens auraient-ils pu relever la tête, eux qui ne parlent qu'un français abâtardi (ce «shiac» à peine compréhensible dit-on), et dont les recensements révèlent l'inéxorable marche vers l'assimilation! Comment l'Acadie aurait-elle pu revivre, elle qui ne semble faite que pour offrir ses forêts, ses plages et ses rivières à truites, ses quelques spécialités culinaires aux gens venus d'ailleurs, à ces citadins en quête d'une autre Floride.

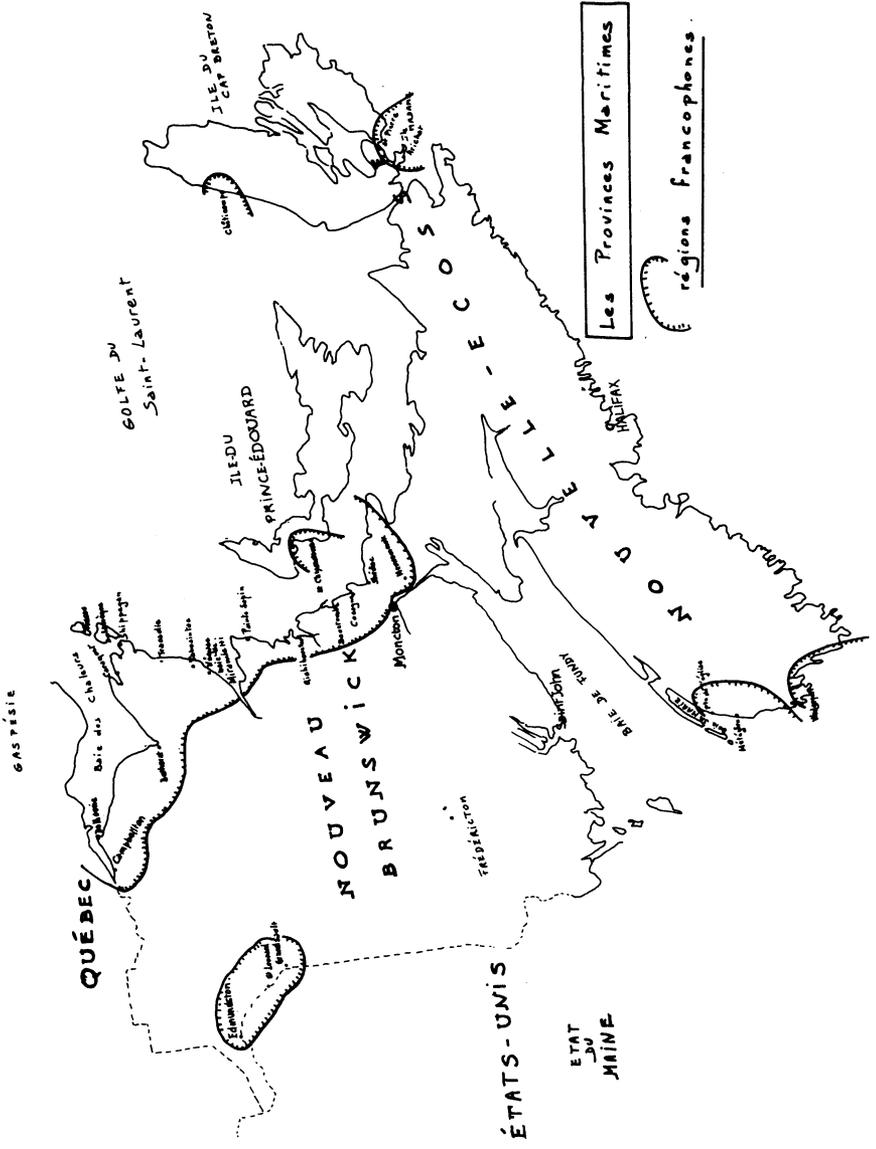
Mais la logique, une fois de plus, a été démentie. L'impensable s'est produit. Alors que c'est du Québec qu'on attendait la révolte, la voici qui gronde dans la province sage du Nouveau-Brunswick, chez ces doux et gentils Acadiens. Leur problème ? *Ils veulent se faire respecter.* C'est aussi simple que cela. Ce n'en est pas moins une surprise pour les Canadiens, pour ceux notamment qui voyaient en cette province, la plus représentative par la proportion respective de francophones et d'anglophones, le meilleur exemple de l'harmonie qui peut exister entre les deux nations fondatrices du Canada. Aux Québécois méfiants à l'égard de la politique biculturelle, prônée par le gouvernement

fédéral, il était facile et l'on ne s'en privait pas, de montrer que ces francophones des Provinces Maritimes, bien qu'en situation minoritaire, faisaient après tout bon ménage avec les anglophones. Pendant longtemps en effet ils en ont eu l'air. Mais aujourd'hui... ?

MONCTON ET LA « GUERILLA LINGUISTIQUE »

Au Sud-Ouest du Nouveau-Brunswick, Moncton affiche depuis une dizaine d'années une belle expansion. S'il en fallait une preuve, on la trouverait aussi bien dans l'éclosion rapide de ces mornes quartiers de bungalows qui mordent sur la forêt voisine, que dans la cherté des loyers qui dépassent fréquemment ceux d'une métropole comme Montréal ou Toronto. Autre marque de vitalité, la ville s'est mise au goût de l'époque : elle construit haut et grand. La nouvelle tour de télécommunications s'élève à 130 pieds du sol et les dépliants touristiques assurent qu'elle a coûté 500.000 dollars. Cela n'est rien à côté du très moderne ensemble commercial récemment achevé de la Place Assomption (coût : 12 millions de dollars), comprenant notamment un édifice à bureaux d'une vingtaine d'étages. Moncton enfin a son gratte-ciel et assurément on lui donnerait plus que ses 50.000 habitants.

Deuxième ville en importance de la province, elle semble assurée d'un plus bel avenir que sa rivale Saint-Jean si l'union des Provinces Maritimes se réalise un jour; sa position de carrefour la porterait tout naturellement à devenir le centre de gravité de ce nouvel ensemble économique. Située au coude de la rivière Petitcodiac, elle ne doit rien ou presque à cette voie d'eau inutilisable en raison des trop fortes variations du niveau des eaux. Il y a quelques années paraît-il, les pétroliers de la compagnie Irving, profitant de la refoule des eaux, parvenaient à la remonter jusqu'à Moncton; ils vidaient rapidement leurs soutes et redescendaient avec la marée. C'était là une prouesse à laquelle on ne se risquait plus aujourd'hui. Au fond, la Petitcodiac semble n'avoir toujours existé que pour le plaisir des touristes qui, chaque été, se pressent par centaines sur ses rives pour observer la vague déferlante (l'équivalent du mascaret de l'estuaire de la Seine), et se prennent plutôt à admirer ses longues terrasses arrondies et luisantes comme des dos de baleines. Mais la ville ingrate se détourne de plus en plus de son cours d'eau pour s'étirer de chaque côté des installations ferroviaires du Canadian National et des quelques rues qui, vers le Nord-Ouest et le Nord-Est, conduisent à l'axe routier transcanadien. Moncton est en effet un noeud ferroviaire et routier important dont la fonction commerciale représentée notam-



ment par les grands magasins d'achat —Kmart, Eaton's, Simpsons-Sears— les concessionnaires des grandes marques d'automobiles, de distribution d'essence, des sociétés d'équipement de toutes sortes, semble démesurée. Mais si cette modeste localité, au demeurant fort semblable aux autres villes américaines, connaît aujourd'hui une notoriété qui dépasse largement les frontières de la province, c'est qu'elle est devenue le théâtre d'une querelle linguistique entre anglophones et francophones. Et ce n'est pas un hasard.

Fait rarissime au Canada, l'agglomération de Moncton rassemble dans une proportion presque égale les deux grandes nations fondatrices du pays : 35% de francogènes (1) pour la ville elle-même, mais 47% en y ajoutant les bourgs avoisinants. C'est dire l'attention portée en haut lieu à tous les événements qui pourraient remettre en cause la sacro-sainte bonne entente qu'on veut voir maintenir entre les deux groupes ethniques. Si pendant longtemps on a pu croire qu'aucun problème particulier ne tirait cette ville exemplaire, c'est qu'aucune résistance ne s'était manifestée face à l'«establishment» anglo-saxon. Aujourd'hui encore, rien ne révèle la présence d'un important groupe francogène, en dehors du campus universitaire situé d'ailleurs un peu à l'écart du centre-ville. Tout est anglais : le nom des rues comme les panneaux publicitaires; dans les magasins, les cinémas et les restaurants, sur le lieu de travail et même dans les services publics (poste, police, mairie), la langue anglaise est largement utilisée, sinon la seule utilisée même si, officiellement, la province se définit comme bilingue. En fait, le bilinguisme n'a jamais existé ici, ou plutôt il s'est toujours fait dans le même sens. Dominés économiquement et politiquement, les Acadiens de la région de Moncton n'ont d'autre choix, s'ils veulent obtenir un «job» et se «débrouiller dans la vie», que de parler l'anglais; dans ces conditions, il ne faut pas s'étonner que le nombre d'assimilés ne cesse d'augmenter. Les jeunes dans leur grande majorité, moins attachés que leurs parents aux valeurs du passé, ne se sentent plus le même devoir de conserver leur langue maternelle. Réalistes, ils délaissent volontiers cette langue (qu'ils maîtrisent d'ailleurs mal), et se valorisent en parlant l'anglais, langue des affaires. Allons-nous assister dans les prochaines années à la disparition de ce foyer francophone ? Cela semblait inéluctable il y a encore peu de temps. Cela ne l'est plus tout à fait aujourd'hui.

La situation, sans être fondamentalement différente, s'est malgré tout modifiée avec la décision, prise à partir de 1960

par la «patente» acadienne (2), de centraliser à Moncton l'essentiel des institutions acadiennes : presse, radio, clubs, associations etc.... et surtout d'y installer en 1963 une université, la seule université francophone à l'Est du Québec. Décision lourde de conséquences et qui n'a pas fini de faire couler beaucoup d'encre! La population acadienne ne forme pas en effet une masse compacte, homogène, mais se répartit en trois foyers principaux situés l'un dans le Sud-Est (comté de Kent), le second dans le Nord-Est (comté de Gloucester), le troisième dans le Nord-Ouest (comté du Madawaska). Il eût semblé alors logique que le choix d'un pôle de développement acadien (car c'est bien de cela qu'il s'agissait) se portât sur l'une des villes, si petite fût-elle, appartenant à l'un de ces trois comtés : Edmundston, Bathurst ou Bouctouche. Mais, pour des raisons encore obscures dues en partie à la rivalité traditionnelle entre ces trois régions francophones (le fameux «régionalisme de clocher»), on choisit une ville d'un comté déjà en voie d'anglicisation, plus proche sans doute de l'Acadie historique et d'un avenir économique plus assuré que toute autre localité de la côte, mais où la présence d'un fort pouvoir anglo-saxon et d'une population peu habituée à traiter d'égal à égal avec les Acadiens était de nature à créer un jour ou l'autre une situation conflictuelle, pour peu que l'action d'une quelconque de ces institutions correspondît à ce que l'on pouvait attendre d'elles.

A l'exemple de beaucoup d'autres pays, l'agitation partit du milieu universitaire où quelques jeunes dynamiques, ceux notamment venus du Nord-Est de la province et du Québec, moins disposés que les autres à courber l'échine, prirent la tête de la contestation. Ils avaient maintenant leur université; ils allaient la défendre.

— Février 1968 — Les étudiants du campus sont en grève; ils protestent contre la hausse des frais de scolarité et réclament pour leur jeune institution des subsides comparables à ceux des trois autres universités anglophones de la province. Une marche est organisée à Frédéricton, siège du gouvernement provincial, où un groupe d'étudiants occupe quelques heures l'édifice du Centenaire, sans résultat. Le premier ministre calme les contestataires par une foule de belles promesses. Les cours reprennent. Devant cet échec, les étudiants tentent alors d'élargir le débat en posant le problème de la politique discriminatoire menée par la municipalité à l'encontre de la population francophone. Une autre marche, plus imposante encore, a lieu dans les rues de Moncton, cette fois pour exiger des services municipaux bilingues. Le maire Jones les reçoit avec une

chaleur très anglaise et le lendemain, pour le remercier, les étudiants lui offrent une tête de cochon en signe de reconnaissance. Scandale! Les principaux responsables sont arrêtés et traduits devant le tribunal. Le bilinguisme institutionnel devient à partir de ce moment-là le cheval de bataille de la contestation.

- Novembre de la même année — nouvelles manifestations; les étudiants, toujours eux, boycottent la réunion publique, organisée à Moncton par des loyalistes, farouches partisans d'un Canada unilingue anglais, sur le thème du bilinguisme. Se posant en redresseurs de torts, ils interviennent également, quelques temps plus tard, en faveur des pensionnaires d'un foyer de personnes âgées à qui l'on avait interdit de parler français.

- La tension monte sur le campus, et le 1^{er} Janvier 1969, coup de théâtre; profitant de la nuit tombante, une centaine d'étudiants se barricadent à l'intérieur du bâtiment de la faculté des sciences qui abrite aussi les locaux de l'administration. Ils réclament immédiatement du gouvernement fédéral une somme de 32 millions de dollars pour leur université laquelle, prétendent-ils, est sur le point de faire banqueroute. L'affaire fait grand bruit. Les cours sont suspendus. Etudiants, professeurs et administrateurs tiennent réunion sur réunion sans toutefois parvenir à une entente. Jamais le fossé n'a été aussi grand entre cette jeunesse étudiante acadienne entreprenante, libérée de la tutelle cléricale et consciente que le temps n'est plus à la temporisation et au dialogue stérile, et l'«Establishment» acadien soucieux de conserver son prestige auprès de la population acadienne, apeuré devant les exigences et la manière de faire de ces quelques «têtes folles» qui risquent d'indisposer la classe dominante anglo-saxonne avec laquelle il entend maintenir une étroite collaboration. Aussi, après une semaine d'occupation, l'ordre est-il donné à la police de faire évacuer l'édifice. La répression commence. Plusieurs étudiants sont expulsés, les professeurs ayant soutenu la contestation congédiés, le département de sociologie jugé trop dangereux démantelé. Une équipe de trente policiers est mise en place sur le campus (elle s'y trouve toujours). L'un des principaux meneurs se voit même refuser l'entrée du campus sur une injonction lancée contre lui par le ministre de la Justice. L'étudiant a beau lancer une campagne pour que sa cause soit entendue en français devant un tribunal, le juge maintient l'injonction. Puis, comme il défie les tribunaux en défilant, seul, sur le campus avec une pancarte, on le jette en prison d'où il

sort un mois plus tard, non sans avoir reconnu ses torts devant le juge : «Je m'excuse d'être un Acadien, d'être un Français et d'avoir réclamé mes droits»!

La première phase de la contestation se terminait sur un échec dans la mesure où ce mouvement de protestations n'avait aucunement dépassé le cadre universitaire. La population acadienne, mal informée des objectifs poursuivis, avait dans son ensemble condamné ces jeunes qui se permettaient de faire du scandale et de «jeter du trouble» dans la province. Leur opinion devait changer du tout au tout lorsque, en *Janvier 1972*, apparut sur les écrans de télévision le film «L'Acadie, l'Acadie» relatant d'une façon vivante et authentique les événements survenus deux ans plus tôt sur le campus. A travers ce long reportage qui permettait à chaque Acadien de prendre du recul par rapport à sa propre situation, à ce qu'il vivait, lui, quotidiennement, les agitateurs d'hier devenaient non pas tant les héros que les *révélateurs* du drame acadien, de ce petit peuple en train de mourir dans l'indifférence générale y compris des Acadiens eux-mêmes. Mieux même, la politique intolérante menée par le maire Jones apparaissait enfin sous son vrai jour. Ecoutons d'ailleurs Piquine, personnage fictif du journal *l'Évangéline* (3), exprimant bien dans son langage coloré l'opinion des Acadiens : «J'avions l'impression dans l'temps que ces jeunes étudiants avoient b'en des bonnes intentions, b'en d'l'énergie et pas fratte aux yeux non plus mais que leu's coups portioient pas toujours à la bounne place. Et j'avions l'impression des fois qu'en cherchant à nous sauver, ils alloient couler not'e barque en menaçant de détruire tout c'qui la tenait encore deboute et à flot. Et c'est ça qui nous f'sait peur dans tout c'te chaffrail qui faisoient en 1968. C'est la raison qui fait que les Acadjens en général les approuviont pas dans toute. Et c'est tout ça que j'avions peur de ouère encore dans l'film. Mais non, c'te film-là a presque pas touché à ça. Et c'était b'en mieux coumme ça. En tout cas ça nous plusse plait. J'sons sûr que tous les Acadjens de tout âge et de partout avont dû l'aimer pas mal et enrager d'avant la situation qu'on nous fait che' nous aux Maritimes, en Acadie. Ya tcheuques Anglais qu'avont dû rire jaune en revoyant leur conduite fanatique, bêtasse. D'après le film, il était malaisé de pas aimer ces étudiants pleins d'courage, de jugement et d'bon sens». Et plus loin d'ajouter à l'adresse du maire Jones : «Marci b'en Monsieur Jones pour nous avouère montré c'que vous êtes. Jusqu'icitte, j'nous en doutions b'en un peu, mais j'pouvions pas croire que vous étiez si pire que ça.

J'nous disions : y comprend pas. Y pense pas mais c'est in houmme droite... Mais là j'y a plus d'illusion possible. Tandis que vous atchusez de fanatisme ceusses-là qui d'mandont du français, c'est vous qui êtes le pire fanatique qui s'aie jamais vu, un fanatique aveugle, enragé... Les Français demandont pas aux Anglais d'la ville de d'venir Français. L'voulont rien qu'auouère du bilinguisme dans les services. Les Anglais oue'yont don' pas que les Français sont néyéés dans l'anglais partout, dans les écoles, dans les magasins ou la rue partout ? ... Tchelle race que ces Anglais du Canada... L'sont i'is pas capables de comprendre le simple bon sens ?»

Qui pourrait oublier les semaines qui suivirent. Partout, sur le campus, au hasard des réunions et des rencontres, dans les journaux, à la radio, chacun éprouvait le besoin de parler, d'exprimer sa colère ou son indignation. Il fallait que ça change. Cela avait trop duré. Ce qui était vécu hier encore dans l'apathie et l'indifférence générale devenait subitement inacceptable, insupportable. Les Acadiens sortaient enfin de leur réserve. Ils avaient quelque chose à dire, à chanter, à crier.

Le soir même de la projection, les étudiants, les premiers, entrent en action! Ils se regroupent par centaines devant l'hôtel de ville, scandant «L'Acadie libre, Jones au poteau». Bernard Gauvin, l'un des leaders, leur rappelle alors que l'ennemi n'est pas seulement l'anglais mais aussi la «patente» acadienne; il faut se battre non pas tant pour obtenir du bilinguisme dans les services publiques que pour sortir les Acadiens de leur condition de sous-développés, que pour leur redonner une raison de vivre, une fierté, une identité : «Vous ici constituez l'exemple d'une population qui se réveille, la preuve que l'Acadie ne crèvera pas». Le ton est donné. Les jours suivants l'agitation est extrême; quelques isolés lancent des raids nocturnes contre les résidences du maire et du recteur de l'Université, une fausse alerte à la bombe met la station de Radio Canada en émoi, plusieurs centaines de jeunes bloquent un soir la circulation d'une grande artère de la ville. Ils réclament immédiatement une copie du film «L'Acadie, l'Acadie» : «Il porte sur l'université, il nous appartient». Le maire inquiet, menace de réglementer les manifestations. En toute hâte il crée une escouade anti-émeute, mais ne veut pas entendre parler de services bilingues. Un grand rassemblement a lieu à la rotonde de l'édifice des Sciences.

Dans une ambiance survoltée, un front commun est constitué. On projette d'organiser une réunion publique avec le Conseil Municipal; d'autres suggèrent qu'une délégation se présente à chacune des réunions de la mairie (pour montrer que les Acadiens n'ont plus peur!), certains envisagent de tenir des «sit-in» à l'intérieur de l'Hôtel de Ville, un groupe propose de lancer une vaste pétition. Et si l'on refusait désormais de payer les contraventions tant qu'elles ne seront pas rédigées dans les deux langues ? Pourquoi ne pas exiger de se faire servir en français dans les restaurants, les magasins et autres endroits publics ? Et pas seulement à Moncton, mais aussi à Shédiac, à Dieppe, à Bathurst, toutes ces villes francophones qui affichent tout en anglais parce que c'est l'habitude, parce que c'est comme ça!

En attendant les réunions vont bon train; des comités sont mis en place (presse, animation). Le défi, le grand défi en effet est de regrouper le plus grand nombre possible de citoyens francophones, de les mettre progressivement dans le coup, de leur faire comprendre que tout finalement dépend d'eux et d'eux seuls. Tous, ou à peu près tous ont vu le film, leur film. Qui parmi eux n'a pas été remué et choqué par cette scène humiliante de l'hôtel de ville où l'on voit le maire rabrouer copieusement les étudiants venus demander très poliment un peu plus de justice. Et tout cela parce qu'ils sont d'une autre race! Les Acadiens seront-ils toujours considérés comme des citoyens de deuxième classe ? Les nègres blancs d'Amérique ? Non vraiment «il ne faut plus que ce soit pareil», tel est le sentiment général. Mais sont-ils prêts pour autant ces francophones, ouvriers du Canadian National (4), employés des grands magasins, à participer à une action, à descendre et manifester dans la rue ? La chose est moins sûre ? Ne s'exposeraient-ils pas à des représailles de leurs employeurs ? Ne risqueraient-ils pas de perdre leur job ? *Et leur job pour eux, est-ce que cela ne compte pas plus finalement que la langue ? Se battre pour la langue, est-ce que cela en vaut la peine ?*

Bientôt on apprend que Radio-Canada, qui avait obtenu l'exclusivité du film pour une période de deux mois, renonce finalement à ses droits. Non seulement les étudiants obtiennent la pellicule tant convoitée, mais les deux metteurs en scène acceptent de venir les rencontrer. Autre moment mémorable que cette soirée! Devant une salle archi-comble, Pierre Perrault et Michel Brault se laissent interroger, souriants, décontractés. L'objectivité du film ? «On n'a pas voulu faire Hélicoptère-Acadie, mais être le plus fidèle possible, donner une vision très singulière, très intense. Nous ne voulons pas

qu'on nous accuse d'impartialité. On était sur le bateau, non pas sur la rive, et on avait choisi d'y être. «L'Acadie, l'Acadie» c'est comme une plainte, un appel». Et les Anglais ? «Ils ne comprennent pas, ils ne comprendront jamais, ils ne veulent pas savoir ce qui vous fait mal (...) Et puis vous savez, ceux qui vivent mieux que les autres ne partageront pas, que ce soit avec des Acadiens, des nègres ou des Québécois... «L'argent paraît-il n'a pas d'odeur. Moi je trouve qu'il sent l'Anglais en maudit. La situation actuelle, c'est un conflit entre ceux qui ont le pouvoir et ceux qui ne l'ont pas. Il faut quitter nos fauteuils confortables, se lever ensemble, commencer à tenir notre bout». Applaudissements à tout rompre, et Perrault de conclure : «On a voulu vous montrer que vous étiez vivants, que vous étiez beaux, que vous valiez la peine d'être vécus. Ne pas vous faire rêver. L'Acadie, l'Acadie c'est pas Love Story. Si vous sortiez du film pour entrer dans une action, alors nous serions récompensés et nous aurions peut-être réussi notre premier film. Notre film c'est un outil, un instrument. A présent, c'est à vous de juger».

Dans le Nord-Est de la province, la violence éclate également mais pour d'autres motifs. Plusieurs usines licencient du personnel et une journée de réflexion sur les problèmes économiques de la région se termine en émeute. Des ministres se font conspuer, la foule porte sur l'estrade une femme, Mathilda Blanchard, qui lance à l'adresse des personnalités présentes un retentissant : «Bande de caves» (5) ! Décidément l'Acadie bouge. L'une des émissions télévisées les plus suivies porte sur ce thème. Les points de vue s'affrontent —climat de prise de conscience, de revendications de droits linguistiques et économiques. Les Anglophones s'inquiètent d'un tel remue-ménage. Le bruit court qu'une certaine «English Speaking League» vient de se former, et distribue ses cartes de membres dans les ateliers du C.N. (6). Un conseiller municipal lance un appel à la radio : «Conservons le statu quo, il ne faut pas que l'harmonie de la ville soit troublée par un petit nombre d'agitateurs». Un petit nombre ? Ils sont plus de 4000 à défiler dans les rues de Moncton un soir glacial de février. Moment grandiose, inoubliable... Dans un silence impressionnant, interrompu seulement par quelques jurons anglais lancés du trottoir par quelques excités, la foule se dirige en procession vers l'hôtel de ville. La peur du peuple acadien, symbolisée par un cercueil entouré de pleureuses, est officiellement enterrée. Une nouvelle ère s'ouvre-t-elle en Acadie ? Les différentes associations et clubs francophones de la province ne peuvent demeurer

rer plus longtemps silencieux. Les uns après les autres, ils prennent position en faveur du bilinguisme. D'ailleurs, plusieurs personnalités de la ville siègent déjà dans le comité qui vient de se former pour canaliser les efforts. On presse le conseil municipal de prendre une décision, mais celui-ci, lors d'une séance plutôt houleuse, décide de ne prendre aucune mesure sur le bilinguisme et refuse de nommer un comité à cet effet : quatre conseillers ayant voté pour, et quatre autres contre, le vote du maire a donc été une fois de plus décisif. A la sortie de la réunion, des heurts se produisent entre les manifestants et le service d'ordre : un contestataire crache à la figure du maire; quelques autres, détenus plusieurs heures au poste de police, sont relâchés tard dans la nuit. Quelques jours plus tard, le maire Jones, voulant sans doute justifier sa décision, adresse une allocution radiophonique aux habitants de Moncton; il propose ni plus ni moins que de recourir au plébiscite pour régler le problème du bilinguisme, mais se garde bien de mentionner de quelle manière il serait organisé, ni de faire état du texte proposé à l'approbation des citoyens de la ville. Il est vrai que dans son esprit il n'y a pas urgence puisque le vote n'aurait lieu qu'en 1974. Il aurait alors tout le temps de préparer soigneusement son coup; qui sait même s'il ne parviendrait pas à faire croire que le statu quo n'est pas si mal que cela, que chacun au fond peut se débrouiller dans cette ville, et qu'il n'y a pas de quoi manifester dans les rues. Il ajoute que la mise en place du bilinguisme, fort coûteux au demeurant pour les citoyens, n'est pas nécessaire puisque la plupart des francophones de cette ville s'exprime en anglais et va même jusqu'à préférer les services anglais aux services français (quand ces derniers existent bien entendu). Admirable argument en effet mais qui se retourne contre l'auteur car, si les francophones sont devenus bilingues, ce n'est certainement pas de gaîté de coeur, mais par la force des choses, parce qu'ils y ont été contraints de mille et une façons pour subvenir à leurs besoins, pour gagner leur vie tout simplement. La situation actuelle stigmatise en réalité les effets d'une politique foncièrement *intolérante* vis-à-vis de la minorité francophone, à un point tel que cette minorité a du mal aujourd'hui à retrouver sa propre identité, ses propres valeurs culturelles. En fait, le maire avance des chiffres qui tendraient à prouver, si besoin en était, que l'assimilation des francophones est en partie réalisée à Moncton. Il ne veut pas se rendre compte que ce processus d'absorption lente et inéluctable d'un groupe par un autre, autrement dit le «melting pot» est un processus ressenti comme tout à fait intolérable par une catégorie de citoyens francophones.

Au fil des mois, la crise du bilinguisme atteint la dimension na-

tionale. De nombreuses personnalités politiques et religieuses prennent position en faveur du bilinguisme. Le ministre des finances du Nouveau-Brunswick n'hésite pas à qualifier le maire de «bigot», tandis que le secrétaire d'état lui reproche son manque de sagesse et son entêtement. Jones se rebiffe en déclarant que les lois fédérale et provinciale sur les langues officielles violent la constitution. C'est «C'est une tentative du premier ministre Trudeau et de ses acolytes pour changer le caractère de base du pays qui est celui d'un Canada unilingue anglais». A Moncton même, la Société Nationale des Acadiens lance une campagne de souscription afin d'acheter une plaque française pour l'hôtel de ville et l'apposer à côté de la plaque anglaise (7); trois jours plus tard, la somme est largement réunie; mais une fois de plus le maire fait des difficultés : il veut consulter le conseil afin de savoir si la traduction est correcte.

Malgré tout la fièvre tombe peu à peu. Le désaccord profond apparu dès les premières assemblées entre les partisans de l'action immédiate et spectaculaire, violente s'il le faut, et ceux plus enclins au contraire à la temporisation et à la conciliation, n'a cessé de s'accuser. Eternel conflit où personne sans doute n'a tout à fait tort ni tout à fait raison. Dans les circonstances présentes, il va déterminer les étudiants à se replier progressivement sur leur campus pour laisser aux citoyens de la ville la responsabilité de mener leur propre travail d'animation auprès de la population. Désengagement stratégique, motivé sans doute par l'échec des années passées et le souci de ne pas effrayer «la base» par des actions qui pourraient être mal interprétées, mais aussi par le sentiment que la partie à Moncton n'avait aucune chance d'être gagnée, et que dans ces conditions mieux valait consacrer ses efforts à la région où quelque chose pouvait encore être sauvée, à ce Nord-Est de la province en particulier, si explosif à cette même période de l'année. La conviction surtout que le bilinguisme institutionnel, réclamé par tout le monde y compris par la «patente» acadienne, ne résoudrait pas le vrai problème, celui qui conditionne tous les autres y compris le problème linguistique : *la pauvreté des Acadiens. Pour toutes ces familles, trop dépendantes des conditions socio-économiques, il ne peut y avoir d'alternative possible; l'assimilation est inévitable et se réalise sans conflit apparent, silencieusement, un peu plus chaque jour.* La résistance à l'anglicisation en tant que telle, quand elle n'est pas intégrée à une contestation plus globale, ne peut avoir de sens pour ces hommes et ces femmes trop occupés à gagner leur pain et pour qui l'usage de la langue de travail, l'anglais, va de soi

et conditionne même leur promotion individuelle. *«Se battre pour la langue, c'est un luxe que les ouvriers ne peuvent se permettre»*. En vérité, on n'eut jamais l'impression que l'agitation pourrait un jour gagner ces masses laborieuses. Leurs motivations étaient trop différentes de celles des étudiants, professeurs, avocats, hommes d'affaires et autres intellectuels en révolte, dont l'impuissance à comprendre et toucher les travailleurs manuels fut manifeste tout au long de la crise.

Aussi, malgré les espoirs légitimes qu'avaient fait naître les événements de janvier et février 1972, le repliement des étudiants, fer de lance de la contestation, fit perdre à ces divers comités de citoyens beaucoup de leur mordant, à tel point que devenus inoffensifs, ils finirent par disparaître. Une intellectuelle acadienne avait peut-être raison de se lamenter : «On nous a déportés en 1755. Et depuis on nous a appris à revivre mais dans un ghetto, à survivre mais dans la bonne entente, à chanter mais que des cantiques, à aimer mais pas trop. Que les Anglais développent la terre, nous on se réserve le ciel! A tort ou à raison, l'histoire a fait de nous un peuple industriel et sain, colonisé et défaitiste, un peuple martyr quoi, qui n'en finit pas de mourir et qui n'arrive pas à vivre tout à fait. L'identité acadienne, la seule qui nous reste, c'est de décider d'en avoir une. Elle a raison la Sagouine quand elle dit : «ils seront ben obligés de me reconnaître quand c'est que je marcherai à côté de z'eux, sur le chemin du roi», elle a raison mais à condition que nous marchions et non que nous rampions. Ce qu'il faudrait, c'est une deuxième grand dérangement, dans les habitudes, les idées, la fatalité et la facilité. Un dérangement tel qu'on ne prenne plus une structure injuste pour un ordre social légitime; ni le dynamisme pour de la violence ou la lâcheté pour la vérité. Que l'Acadie se dérange pour vivre». Comme on le voit, tout fut dit et bien dit, et le mal décelé mais non guéri.

—Automne 73— Après ces mois d'été, chauds et humides, Moncton a retrouvé avec le froid son visage tranquille et nostalgique. Les arbres ont depuis longtemps perdu leurs feuilles. C'est le temps des premières neiges qui en général ne tiennent pas. Les enfants s'aventurent sur les rivières et les lacs à peine pris par les glaces; il y aura encore des accidents. Les finales de base-ball et de football ne sont pas encore toutes jouées que déjà débute la saison du hockey; le hockey, mot magique ici au Canada! Les mercredis et samedis soir, pendant les six prochains mois, chacun vivra avec passion, devant son poste de télévision, les matchs de la ligue nationale, les déboires et les succès de son équipe favorite, les performances des supervedettes.

Plus d'un an après les événements, l'Acadie, à défaut de s'être

tout à fait réveillée, continue de faire parler d'elle. Son image se vend bien. La saison touristique n'a jamais été aussi bonne au Nouveau-Brunswick où le nombre de visiteurs, selon les dernières statistiques du Ministère, a augmenté de 4 à 6% cette année. Les projets pour la création de centres d'artisanat se multiplient, et la reconstitution d'un village acadien dans le Nord-Est de la Province est en bonne voie de réalisation. Le guide touristique qu'Antonine Maillet (8) vient de sortir, «L'Acadie pour quasiment rien» est en bonne place dans les grandes librairies de Montréal et de Québec. Quant à la pièce acadienne «La Sagouine», elle vient de faire des débuts prometteurs en France après avoir reçu un véritable triomphe à travers tout le Canada. Le film «L'Acadie, l'Acadie» est devenu un classique des cinémathèques et a même été primé à différents festivals. Autre signe révélateur, les chanteurs acadiens n'hésitent plus à quitter leur coin de terre; on les entend de plus en plus sur le réseau national.

A Moncton, la querelle linguistique se poursuit, mais il n'y a pas eu un autre hiver «chaud». Les Acadiens ont pourtant gagné une bataille importante en décembre 1972, quand la cour suprême du Nouveau-Brunswick a reconnu la validité des lois fédérales faisant du français, au même titre que l'anglais, l'une des deux langues officielles de la Province. Cette décision a détruit du même coup l'argument du maire Jones qui s'opposait au bilinguisme dans les services municipaux sous prétexte que ces lois étaient anti-constitutionnelles. Quelques jours plus tard, le conseil des ministres autorisait la promulgation (par le lieutenant gouverneur) du fameux article 14 qui donne à l'Acadien la possibilité d'avoir son procès instruit et jugé en français s'il le désire, alors que jusqu'à présent il ne pouvait avoir recours, dans le meilleur des cas, qu'à des services d'interprètes. Mais, comme on l'a souligné, il ne s'agit en fait que d'une demi-victoire dans la mesure où ce sera le juge qui finalement accordera ou refusera à l'accusé le droit de choisir la langue de son procès.

Une déception de taille pour les Acadiens : le maire Jones, toujours lui, vient d'être réélu à la tête de la municipalité (d'extrême justesse il est vrai). Le «Toronto Star», journal anglophone de bonne réputation, s'est permis de lancer un très sérieux avertissement après l'élection : «Le fait que Léonard Jones ait été réélu maire de Moncton est un revers déprimant pour une politique de bilinguisme officielle au Canada; pire encore, c'est une défaite de la civilité et de la

tolérance, un retrait, c'est la route qui conduit à Belfast.» L'étroussure d'esprit du maire a d'ailleurs été une fois de plus démontrée quelques heures après les résultats du scrutin quand il a rétorqué publiquement à un conseiller nouvellement élu qui se permettait de s'exprimer en français pour remercier ses électeurs : «Peut-être que vous devriez limiter vos remarques et parler dans un langage que tout le monde comprend». Encore une fois, le premier magistrat de la ville de Moncton venait de cracher au visage de tous les canadiens français. En 1974, le trop fameux maire Jones a abandonné son poste de maire, mais au grand dam des francophones, il a été élu député de la région de Moncton sans avoir reçu l'investiture des deux grands partis (le parti conservateur et le parti libéral) qu'il avait pourtant sollicitée.

La question du bilinguisme dans les services municipaux n'a toujours pas reçu de solution. Le contraire eut été étonnant. Aussi bien, le comité de citoyens semble avoir abandonné la partie puisqu'il ne se réunit plus. Quant au conseil municipal, il n'a toujours pas été convoqué pour traiter de ce sujet; l'an dernier, le maire affirmait que les manifestations de rues n'étaient pas propices à de «saines délibérations». Cette année, il prétend que les conseillers n'ont pas encore lu tous les mémoires présentés. «Heureusement que les Acadiens sont bons et gentils» s'exclamait récemment une personnalité anglophone. Oui, mais combien de temps le resteront-ils ? Mieux vaut après tout ne pas trop réfléchir et se laisser vivre, vivre; les Acadiens aiment par-dessus tout «avoir du fun». Qui pourrait les en blâmer ? Ainsi au mois d'août, des milliers ont participé au premier «Frolic acadien» : une fête populaire! on n'avait jamais vu cela à Moncton, et quelle fête! pendant toute une semaine les quartiers francophones se sont animés : on a bien ri et bien bu, on a dansé, dansé comme des fous sur des airs de western et de gigue, chacun y est allé de son refrain ou de son quatrain; on a pu voir les défilés en costumes de la belle époque, robes longues et coiffes ornées de satin et de fleurs, des centaines de jeunes participer à des ateliers de musique et de marionnettes. Et puis, on s'est retrouvés —10.000, 15.000 peut-être, hommes, femmes, enfants, de tout âge et de toute condition, pour une gigantesque veillée à quelques milles de Moncton, dans une vaste prairie dite du «Haut-du ruisseau» à Memramcook. Ils étaient tous là, rassemblés pour la première fois, les artistes connus et inconnus de l'Acadie : les chanteurs Edith Butler, Angèle Arsenault, Georges Langford, Donat Lacroix, les poètes Raymond Leblanc et Calixte

Dugay, le violonneux Eloi Leblanc, etc... Viola Léger en personne a même interprété un extrait de la Sagouine. Oui, ce fut une nuit inoubliable, une vraie fête des Acadiens. L'Acadie vivait ce soir-là.

Un autre événement marquant cette année a été le dixième anniversaire de l'Université de Moncton. Là où dix ans passés il n'y avait qu'un vaste terrain vague et marécageux, s'élèvent aujourd'hui une douzaine de grands et superbes édifices rassemblant quelque 2450 étudiants à plein temps. A ne considérer que les chiffres et les travaux réalisés, les progrès sont incontestables, et les différentes personnalités du monde politique et universitaire n'ont pas manqué de les souligner lors de ces fêtes commémoratives qui ont revêtu un caractère particulièrement fastueux. Derrière ce triomphalisme de bon aloi, la réalité offre cependant bien des incertitudes. L'Évêque d'Edmundston déclarait lui-même dans son homélie de la messe d'anniversaire : « Notre université, nous la voulons française (...), mais la partie est loin d'être gagnée. Les forces qui pourraient la faire perdre sont plus puissantes peut-être qu'hier. Vouloir rester français pour le petit nombre que nous sommes (...) peut paraître une gageure, un défi énorme surtout quand on songe que la majorité anglophone a presque tous les leviers de commande importants en main : politique, finances et mass media ». Déjà l'an dernier, un « livre noir » rédigé en grand secret par un groupe de professeurs et d'étudiants de la faculté des Arts, avait pu préciser ce que tout le monde sait ici depuis longtemps, à savoir qu'un pourcentage appréciable de cours se donne en anglais et que la très grande majorité des manuels de base et des livres de référence sont de langue anglaise. De sorte que la plupart des étudiants des Sciences et du Commerce, déjà suffisamment handicapés par leur français, ont peu de chance de l'améliorer au cours de leurs études universitaires puisque les travaux de recherche, les lectures, les dissertations se font en anglais et que nombre de professeurs s'expriment difficilement en français. Pour expliquer cet état de choses, il est de bon ton d'invoquer l'insuffisance ou même l'absence de livres français dans certains domaines tels que la Physique, la Chimie, les Mathématiques ou la Psychologie. Un tel argument, à supposer même qu'il soit fondé, ne saurait se justifier en regard de la localisation en elle-même périlleuse de cette université francophone située dans un milieu essentiellement anglophone. Tout devrait inciter les responsables, ici plus qu'ailleurs, à la plus grande vigilance, à la plus grande résistance face au courant général qui porte natu-

rellement à l'anglicisation. Mais il semble que ce danger ne soit pas perçu, ou du moins qu'il ne le soit pas suffisamment; car aussi bien il serait possible, pour peu qu'on le veuille, de faire traduire ces manuels; mais si rien n'est fait dans ce sens, c'est que le problème est plus complexe et touche à la formation même des enseignants. Le mérite du livre noir est d'avoir démontré en effet que la langue des manuels utilisés ne tenait pas tant à la discipline qu'à la formation du maître. Ainsi, dans une matière aussi spécialisée que la Physique nucléaire (où la supériorité des Américains semble incontestable), le professeur responsable du cours qui avait fait ses études supérieures à l'Université de Paris, utilisait un manuel de base en français; alors qu'au département de musique où les professeurs ont tous reçu une formation anglo-saxonne, même l'enseignement de base se réfèrait à des livres anglais. *Que faut-il en conclure, sinon que seuls les enseignants sortis d'une université francophone ont une attitude conforme à ce qu'on est en droit d'exiger d'un campus aussi dangereusement installé.* Combien de temps encore, les professeurs et étudiants des Arts seront-ils considérés comme les plus indisciplinés, les plus difficiles à tenir, les plus frondeurs, parce qu'ils sont les seuls ou presque à s'élever contre l'absence d'une véritable politique en ce domaine ? Il est temps, plus que temps, que les autorités universitaires regardent les réalités bien en face, et ne jugent plus le succès de leur programme uniquement en fonction du nombre d'édifices construits ou d'étudiants inscrits. Qu'on écoute avec attention les propos tenus récemment par un ancien de l'université : « Notre université est-elle encore acadienne ? » se demandait-il; « voilà déjà dix ans que P'tit Louis (l'ancien premier ministre de la Province Louis Robichaud), main dans la main avec la « Patente », nous fit le cadeau de son enfant : l'Université de Moncton. En ce temps-là, grand espoir ! Tout le monde pensait qu'on s'en allait quelque part... mais dix ans après, nous voici avec des cours du soir en anglais pour des classes composées pourtant à 90% d'Acadiens, avec des thèses de maîtrise (psychologie, éducation etc...) présentées en anglais, avec des professeurs qui, au lieu de permettre à l'élève de s'exprimer en français, lui disent de faire ses travaux et ses tests dans la langue qu'il préfère, avec une administration qui a peur de se prononcer devant la dictature de la municipalité etc... Je pense qu'à l'occasion de l'anniversaire de l'Université de Moncton, chaque Acadien devrait se demander si leur seule université est acadienne ou non. Jusqu'à cette date, nos Facultés ont vécu repliés sur elles-mêmes, sans aucun contact avec nos villages, sans apporter la moindre contribution à nos fermiers, nos pêcheurs, nos bûcherons, nous ouvriers, nos assistés sociaux,

nos chômeurs etc... Combien de nos étudiants oeuvrent-ils au sein de syndicats, coopératives, associations... ? grâce auxquels les Acadiens pourraient se libérer de l'exploitation économique. Combien de nos éducateurs luttent-ils pour un système d'éducation où les Acadiens pourraient une fois pour toute décider de l'avenir de leurs enfants ? Combien de nos historiens puisent dans la vraie histoire des Acadiens, au lieu de s'amuser avec des arbres généalogiques ? Combien de nos chimistes, biologistes, médecins etc... offrent leurs services aux Acadiens qui en ont besoin ? Le bilan est triste. Le plus que l'Université de Moncton a accompli c'est d'avoir produit une poignée de fonctionnaires sans pouvoir de décision, des bureaucrates pour N.B. Tel, General Motors, Irving etc... Au lieu de se donner des doctorats honorifiques et de faire des banquets pour se féliciter, cet anniversaire devrait être un moment de réflexion pour tous les Acadiens. Comme les Acadiens le savent, ce n'est pas les Anglais qui nous font le plus de tort, mais bien la trahison de nos propres chefs et de nos propres institutions».

Dernières nouvelles : un journaliste de Radio-Canada, Emile Babin, a décidé passer cinq jours en prison plutôt que d'accepter les procédures judiciaires unilingues anglaises. Tout a commencé quand, après avoir brûlé un feu rouge, Babin a refusé de payer une contravention parce que celle-ci était rédigée en anglais; quelque temps plus tard il recevait un mandat de comparution devant le tribunal, toujours rédigé en anglais. Comme il refusait de s'y soumettre, la police de Moncton est venue le chercher à son domicile avec un mandat d'arrestation unilingue anglais. Quelques semaines auparavant, un prêtre acadien, le père Doiron, ignorait également une même sommation unilingue anglaise et recevait un ordre d'arrestation; la police ne l'arrêta pas par peur du scandale (un prêtre, ça ne se fait pas), et le père Doiron obtenait un autre mandat, en français cette fois! Il avait gagné... Mais le cas Doiron n'a pas créé de précédent comme on aurait pu l'espérer, et l'emprisonnement de Babin continue de susciter un peu partout de violentes réactions. L'affaire a connu des rebondissements à l'Assemblée Législative, provoquant plus de confusion que de lumière sur la question d'une justice bilingue ou unilingue au Nouveau-Brunswick. Pressé de s'expliquer, le ministre de la Justice, John Baxter s'est contenté de dire, sans faire allusion à la question de langues, que Monsieur Babin était en prison tout simplement parce qu'il refusait de payer une amende pour violation à la loi sur le véhicule à moteur. De son côté, la Société Nationale des Acadiens a dénoncé ouvertement

le gouvernement qui, par son attitude, reconnaît deux poids deux mesures dans l'administration de la justice, et la Fédération des Étudiants vient de s'élever vigoureusement contre cette injustice et le bigotisme qui règne dans la ville de Moncton...

Est-ce l'amorce d'un autre sursaut acadien ? «Pour être Acadien» a écrit un jour le poète Raymond Leblanc, «il faut avoir le courage de *refuser* : refuser la peur d'être soi-même, refuser les patentes, refuser le fatalisme religieux. Il est temps qu'on arrête de nous demander : «What do the Acadians want ? » *On veut se bâtir une maison à nous autres, c'est aussi simple que cela et ça fait trois cents ans qu'on le dit*».....

LA PAUVRETE DES ACADIENS

En Juillet 1970, le premier ministre de la province, l'honorable Louis J. Robichaud mettait en place un comité chargé d'étudier les problèmes du sous-développement de la province et d'examiner d'un oeil critique les attitudes, considérations et opinions de la population. Les résultats de cette vaste enquête, connue sous le nom de «Rapport sur le Développement Social», ont révélé brutalement au public canadien que plus de 40% des habitants du Nouveau-Brunswick vivaient à la limite ou au-dessous du seuil de la pauvreté, avec un revenu per capita 40% moins élevé que celui de l'Ontario. Encore faut-il préciser qu'il ne s'agit que de moyenne! Une étude régionale montrerait avec quelle netteté les comtés francophones de Gloucester et de Kent notamment, constituent des îlots de pauvreté dont on trouverait peu d'exemples en Amérique du Nord. Là, tous les traits de la pauvreté se trouvent accusés : nombre anormalement élevé d'analphabètes et faiblesse du niveau scolaire, insuffisance et inconfort des logements, taux élevé de personnes vivant de l'assurance-chômage etc... Dans les villages d'Allainville et de la Villette du comté de Northumberland, 80% des logements n'ont pas d'eau courante, 15% sont encore privés d'électricité, et les familles s'entassent dans leur demeure au taux de 2,7 personnes par pièce. Situation invraisemblable pour un pays développé comme le Canada.

Une question alors se pose, toujours la même, lancinante : pourquoi les régions francophones sont-elles précisément les plus déshéritées de la Province ? Y a-t-il un fatalisme de la pauvreté qui pèse sur les Acadiens ? Quelle peut être la part de responsabilité des

hommes ?

Il faut tout d'abord se rappeler que l'implantation des Acadiens, après l'épisode douloureux de la déportation de 1755, n'a pu se faire que sur la frange côtière la moins favorable aux différentes activités agricoles, celle qui précisément avait été délaissée par les colons britanniques. Les sols, généralement du type podsol, donnent de maigres rendements quand on ne les enrichit pas d'importantes quantités d'engrais. Le climat, plus rude qu'au Sud, s'apparente assez bien à celui de la Gaspésie; les hivers sont particulièrement pénibles : à la violence des vents s'ajoute la fréquence des tempêtes de neige lesquelles perturbent constamment la vie économique et grèvent lourdement le budget des municipalités ; les mers bordières, prises par les glaces de décembre à la mi-avril, sont naturellement moins propices à la circulation maritime et aux activités halieutiques que la baie de Fundy ouverte toute l'année et remarquablement située par rapport aux différents pôles d'attraction de l'Amérique du Nord-Est. Refoulés sur ces confins inhospitaliers, dispersés sur un vaste territoire où pouvait librement s'exercer leur action colonisatrice, ces petites communautés villageoises acadiennes restèrent pendant longtemps à l'écart de cette vague de fond qui partout ailleurs et loin de là transformait profondément les paysages et les conditions même des hommes. Leur isolement leur permit néanmoins de conserver jusqu'au milieu du 20^{ème} siècle et avec succès, leur héritage socio-culturel, et même de mener sans trop d'embarras une politique fataliste. Pauvres et faiblement instruits, les Acadiens ne pouvaient guère envisager un autre mode d'existence que celui de leurs pères; ils travaillaient la terre, exploitaient quelques arpents de bois, pratiquaient la petite pêche côtière sans rien changer à la manière d'autrefois. Seule, une petite élite avait accès à l'enseignement supérieur, lequel ne débouchait que sur la prêtrise, le barreau ou la médecine, presque jamais sur le monde des affaires. Pieux et soumis, ils s'en remettaient volontiers à leur curé pour régler tous leurs problèmes; se croyant investis de la lourde mission de guider leur peuple, ceux-ci intervenaient dans tous les domaines de la vie publique et privée, prêchant la «bonne entente» avec les Anglais dans l'intérêt de la religion, valorisant la pauvreté («Une grâce sanctifiante»), prônant un attachement inconditionnel aux valeurs du passé parmi lesquelles se trouvaient indissociablement liées la foi catholique et la langue française.

Mais cet isolement qui leur avait tenu lieu de protection,

ne pouvait longtemps durer face au dynamisme envahissant du capitalisme anglo-saxon. La décennie des années 60 aura marqué l'ouverture de ces régions francophones à l'économie d'échange, ouverture qui se traduit aussi bien par le bouleversement des situations depuis longtemps acquises que par un changement en profondeur des mentalités. Loin cependant de bénéficier d'un programme d'aménagement qui leur aurait permis de refaire une partie de leur retard, ces régions déjà marginales ont vu leur dépendance s'accroître vis-à-vis des régions pilotes du Sud de la province. *On peut même dire d'une façon générale que c'est cette dépendance socio-économico-culturelle des régions francophones par rapport au reste du pays qui explique et exprime le mieux aujourd'hui l'état de pauvreté de ces minorités francophones dont l'assimilation linguistique n'est qu'une des composantes.*

Les activités du secteur primaire prédominent encore, mais ne suffisent plus à satisfaire une population dont les besoins tendent à s'ajuster sur le modèle américain. Le plus pauvre des Acadiens possède aujourd'hui son « char », comment pourrait-il faire autrement quand les transports en commun sont quasi inexistants (essayez donc de vous rendre à Shippagan autrement qu'en voiture!); ce faisant, il s'engage dans le cercle vicieux de l'endettement et d'un travail supplémentaire pour rembourser les échéances. Plus que jamais, le paysan doit faire un peu de tout pour survivre; s'il cultive ses terres et entretient quelques bêtes, il peut lui arriver de vendre des sapins au moment de Noël ou d'organiser des « parties de sucre » à la fin de l'hiver, ou encore de se faire bûcheron ou maçon à la belle saison; il va même jusqu'à offrir ses services à un patron-pêcheur ou à l'usurier. Toutes les occasions lui sont bonnes pour gagner un peu plus. Mais comme cela ne suffit pas, il est bien obligé de vendre une partie de ses terres à quelque riche citadin d'origine anglaise ou américaine la plupart du temps, faisant ainsi monter les prix des terrains (même dans les coins les plus reculés de la Province) et ôter toute chance à ces petits exploitants de pouvoir un jour s'agrandir et donc de se moderniser. Il n'est pas surprenant, dans ces conditions, qu'on assiste depuis dix ans à une diminution radicale des surfaces cultivées et à un amenuisement sensible du pouvoir d'achat de ces petits exploitants dont le revenu per capita se situe le plus souvent en dessous du seuil de pauvreté établi par le Sénat à 2140 dollars. De la même façon, la pêche ne peut plus être une activité rentable ou perçue comme telle quand l'absence de capitaux empêche le patron-pêcheur de se doter d'un bateau suffisamment puissant qui lui permettrait d'élargir son rayon

d'action, et par là d'accroître le volume de ses captures. Les gros chalutiers japonais et russes, les senneurs de la Colombie Britannique, ont détruit les fonds de pêche; dans cinq ans, dix ans maximum, il ne restera presque plus rien à pêcher dans le golfe. Les pêcheurs acadiens, dans leur majorité, en sont réduits à ne pratiquer que la petite pêche côtière, celle qui ne dure que de mai à octobre. Le reste de l'année, ils vivent des revenus de l'assurance-chômage et des allocations familiales, lesquelles ont fini par créer chez eux une mentalité d'assistés, autre forme de pauvreté. Trop faiblement organisés, ils vivent sous l'emprise du conserveur qui leur prête, avant l'ouverture de la saison, l'argent nécessaire à la réparation du matériel de pêche, moyennant quoi les pêcheurs devront lui vendre leurs captures à un prix que lui-même fixera.

Dépourvues de pôles de croissance, d'une bonne infrastructure routière et ferroviaire, d'une main-d'oeuvre qualifiée, ces régions francophones n'ont pas su attirer les investissements privés. Quelques petites industries, liées à la présence de la tourbe et de minerais tels le fer, le cuivre, le plomb, le zinc, se sont bien installées en bordure de la baie des Chaleurs. Mais leur implantation demeure fragile dans la mesure où il s'agit d'entreprises, filiales de grandes sociétés américaines dont la politique, jusqu'à présent, a consisté à interrompre la production dès lors que les conditions optimales de rentabilité ne sont plus assurées. C'est précisément la fermeture de plusieurs de ces usines durant l'hiver 1971-72, sans raisons très précises, qui provoqua une vive agitation parmi une population ayant de plus en plus le sentiment d'être manoeuvrée par des forces extérieures.

Quant à la forêt qui couvre plus de 80% du Nouveau-Brunswick, elle est également contrôlée par de grandes compagnies forestières américaines qui, telle la Consolidated Bathurst installée ici depuis 1917, ne songent guère au développement de la région; il est hélas facile de le démontrer : selon un rapport gouvernemental, le salaire d'un bûcheron de chantier équivalait sensiblement en 1970 à celui d'un assisté social (et était de 40% inférieur à celui d'un bûcheron de l'Ontario). Quant aux propriétaires de lots boisés, leur condition n'est pas meilleure loin de là; ces derniers temps, les compagnies avaient seules le privilège de fixer le prix d'achat de leur bois, lequel s'élevait pour la corde de bois à un taux inférieur de 9 dollars à ce que recevaient les bûcherons gaspésiens. Qu'on ne s'étonne pas, dans ces conditions, si ces compagnies annoncent des bénéfices chaque année plus mirobolants; il faut s'empresse d'ajouter que ces profits ne sont jamais réinvestis sur place, comme en té-

moignent l'état déplorable et la faible modernisation de ces usines.

Pourquoi le gouvernement n'a-t-il pas créé une agence des produits forestiers qui fixerait le prix du bois, après consultation de toutes les parties intéressées, comme cela se fait pour le lait ou le blé ? Est-ce parce qu'il n'ose s'attaquer de front au pouvoir des grandes compagnies ? ou parce qu'il se désintéresse de l'industrie forestière ? Toutes les suppositions sont permises... En attendant, il se met à la merci des géants de cette industrie en utilisant l'argent des contribuables pour subventionner, à 70% pas moins, l'installation de nouvelles usines de pâte à papier dans le Sud de la province.

Comme on le voit, la pauvreté du Nord-Est n'est pas due seulement à des conditions naturelles défavorables (c'est trop facile de mettre tout sur le dos de l'isolement de la province), qu'à *l'absence fondamentale d'une politique de développement de ces régions marginales*. C'est un secret pour personne, le programme fédéral en matière de développement économique réserve ses actions aux deux pôles de croissance : Saint-Jean et Moncton. Une entente fédéral-provincial avait pourtant prévu 90 millions de dollars de dépenses pour le Nord-Est, ceci sur une période de dix ans; mais les sommes ont été mal utilisées. « L'entente », aux dires d'une autorité acadienne, « n'aurait servi qu'à construire des bouts de route, à « patcher » des chemins, à construire des écoles secondaires, à faire du recyclage; ça n'a rien à voir avec le développement. La vérité est qu'on cherche à nous déménager vers le Sud, vers les villes, et nous on n'en veut pas des villes ». Il y a ici une attitude qui peut paraître irrationnelle aux économistes, mais les Acadiens du Nord-Est, dans leur grande majorité, refusent de se déplacer, même pour des salaires supérieurs. Se déplacer, cela signifie quitter sa maison, son pays, ses amis, parfois même sa famille, pour une région polluée par les industries où l'on risque de surcroît de perdre sa langue, ses coutumes, son identité acadienne; car s'il existe un pays où l'on veut rester acadien et vivre en acadien, c'est bien cette région du Nord-Est regroupée autour des petites villes de Caraquet, Shippagan, La Mèque. Les propos que tenait, il y a quelque temps, cet Acadien bon teint, ont de quoi faire réfléchir. « A matin eche me sus l'ver avant la Levante pour admirer la nature du Soleil quisse levant au loin, j'entendiant le train du vant qui s'éleviant pis qui s'étiant à jouer avec lé feuille couleuré pis itou j'entendiant lé zozo chanter à la glouère du beau grous Soleil chaud. Eche vous dit que c'étiant beau de ouère ça. Après l'affaire du Soleil j'avons décendu au tchait (9) pour

ouère le pêcheur s'en allé au mer pêcher tchuque (10) houmard, là après eche me sus en allé chi nous par le tit chemin du bois. Une fois là, j'avons rouvert lé rido pis allumé le pouèle avec tchuque morceaux de poumier mort pis l'écorce de boulo, quelle bonne senteur dans la maïçan, là eche m'avons fait du thé à la menthe, j'avons bu ça avec un morceau de paqin de farine de blé. C'étiat ban d'la conserve de poume de prés. J'avons tchin assis sur mon tchu pour une boune élan en boivant, mangeant, fument, pêtant pis r'gardant avec admiration lé bouillé de géant sapins au loin. Pis la berdibarda me v'là avec l'idée du monde des villes, gésaschrome y sant malchanceux z-eux y travaillant sur Eatons, pis Wollworth, moiche lé connaissant, j'avons travaillé partout, sur lé schoppe de Smith à Monnetunne, pis dans lé mines de Joggins au Nové Schotia. Le monde de l'université, nos enfants dispersés, le monde dé S.N.A. (11) nos enfants dé polyvalentes (12), nos vieilles filles folles dé congragatians de eche cépas quel saint le monde de C.B.A.F.T. (13), le monde de l'Assomptian (14), le monde dé Caisses populaires, pis le monde de nos campagnes qui voyagent sur nos chemins troués à tout défaire, s'en allant en ville à tous lé matin travaillé pour eche cé pas quoisé. Eche waià toute ça pis eche mie dit TCHEL GASPIRE D'ENARGIE. La ville nous vole, a vole nos jeunes houmes, a vole toute, a lé déraciné toute, y sans pus acadjens y sant d'venue soit dé anglés ou des français. Cà cé pas surprenant, après tout quoisé tu peut faire, y'avant été voié nous autes toute jeune à l'âge de six ans, pis shippé (15) dans dé écoles étrangères pour douze ans tant, en apprenant le monde dé nombres, le monde la France, l'Angleterre pis lé Etats (16), là on apprend à devenir dépendant du système de la piastre (17). Pis ceux là qui avant été le mieux assimilé on lé enweille 4,5,6,7,8 ans, dans la «Bordelle d'où la patente acadjienne prépare dé fonctionnaires pi dé commençant à aller travailler en bilingue (anglès) à dé poste o vousque ils n'aurant pas d'influence».....

C'est sur cette toile de fond de misère générale, de sous-développement et de chômage chronique, d'humiliation que la révolte a éclaté. Les Acadiens ont la réputation d'être patients, doux et gentils; ils ont l'habitude de se taire, d'encaisser sans rien dire, mais il leur arrive aussi de se mettre en colère, de vouloir tout casser et de crier leur écoeurement devant tant d'injustices. On se souvient ici des troubles de 1875, quand les Acadiens s'opposèrent à la dictature du député Robert Young qui entendait imposer des commissaires d'école et une institutrice de

langue anglaise (il y eut 2 morts), et de l'été 1967 quand un millier de pêcheurs bloquèrent le port de Caraquet pour protester contre ces gros chalutiers de la Colombie britannique qui venaient sur leur côte détruire les fonds de pêche; un jour, ils descendirent sur la plage et après s'être copieusement saoulés, brûlèrent le quai évalué à plus de 300.000 dollars : assurément un geste de désespérés.

A Caraquet tout d'abord, il y a une sale affaire qui traîne depuis trois ans, une histoire à dormir debout, une tragédie qui a coûté la vie à 9 pêcheurs de la côte : « le scandale des cercueils flottants ». Les cercueils, ce sont trois navires identiques, construits en 1969 par la Saint-John Mydock and Shipbuilding du milliardaire K.C.Irving dont la puissance, dit-on, égale celle du gouvernement. En décembre 1970, un premier bateau, le « Lady Dorianne » fait naufrage dans des conditions inexplicables : 6 marins trouvent la mort. L'équipage du second bateau, le « Lady Odette », demande aussitôt qu'une enquête soit faite sur les circonstances de cette tragédie. Le ministre provincial des Pêcheries, ennuyé, se contente de soumettre le second prototype à un test de stabilité : « rien d'anormal, allez-y ». Cinq mois plus tard, le « Lady Odette » chavire dans des conditions tout aussi mystérieuses : 3 hommes périssent. Le scandale cette fois ne peut être évité (Irving contrôle les journaux de langue anglaise); à la consternation succède la colère. Un comité de pêche se forme. Le troisième chalutier, le « Marc Guylaine », est envoyé à l'île du Prince Edward pour être soumis à une expertise. Le bateau est déclaré bon pour le service à condition de prendre des précautions aussi farfelues les unes que les autres. L'une d'elles recommande d'aller droit dans le vent dès que celui-ci atteint la vitesse de 20milles à l'heure, conseil impossible à suivre dans le golfe du Saint Laurent où les vents dépassent le plus souvent une telle force. Le « Marc Guylaine » reprend la mer, mais manque à plusieurs reprises de chavirer. L'équipage refuse de demeurer plus longtemps sur ce bateau qui manifestement ne tient pas la mer. Le gouvernement fédéral demande alors à la firme constructrice des trois chalutiers d'effectuer une enquête. Drôle de choix! Comment peut-on être à la fois juge et partie ? Les pêcheurs bien entendu s'y opposent mais l'enquête malgré tout a lieu; elle dure plusieurs mois, puis Ottawa se refuse à en rendre publics les résultats. Que se passe-t-il ? De son côté, le Conseil National de la Recherche fait des essais sur un modèle réduit du « Marc Guylaine » : ses conclusions sont formelles, le centre de gravité est trop haut et l'équipement trop lourd. Sous la pression des pêcheurs qui ont obtenu (on ne sait comment) une copie du rapport et qui menacent de la remet-

tre aux journalistes, le gouvernement se décide à publier les résultats de l'enquête. Comme il fallait s'y attendre la firme refuse toute responsabilité dans cette affaire, mais recommande néanmoins de baisser de 6 pouces le centre de gravité et d'allonger le bâtiment de 14 pieds. Cela ne revient-il pas à dire que les bateaux sont mal équilibrés et qu'il y a des défauts dans la conception! Les pêcheurs de la côte, eux, n'en doutent plus. Leur colère est d'autant plus vive qu'il est précisé que le coût des modifications apportées au «Marc Guylaine» pour qu'il puisse reprendre l'eau, devra être assuré en partie par le patron-pêcheur déjà lourdement endetté. Faut-il qu'un innocent paye pour les erreurs des autres ? Les élus politiques une fois de plus se taisent. «Nos représentants acadiens ne défendent pas notre cause, ils ont toujours été les avocats du gouvernement et des intérêts établis, et non de la population. Nos politiciens se comportent comme des seigneurs, ils nous mènent par le bout du nez.»

L'enquête des «cercueils flottants» se poursuit; elle n'est pas prêt de se terminer. Le comité des pêcheurs ne veut pas lâcher prise : il y a des responsables dans cette affaire, il faut les trouver et les punir.

Autre élément qui ajoute à la grogne des Acadiens : la crise économique toujours latente dans le Nord-Est prend une tournure catastrophique à la fin de l'année 1971. Comme si elles s'étaient donné le mot, les compagnies annoncent les unes après les autres des dizaines puis des centaines de mise à pied. La Consolidated Bathurst a licencié 325 ouvriers en un mois; elle pourrait, apprend-on, cesser complètement ses activités l'été prochain. Le taux de chômage, déjà élevé pour l'ensemble de la province (de l'ordre de 10%), dépasse les 20% dans cette région particulièrement défavorisée. Le Comité Régional d'Aménagement du Nord-Est (le Cran) n'y va pas par quatre chemins : «c'est le gouvernement le responsable, il veut vider le Nord-Est en créant un marasme économique qui forcerait la population à quitter massivement ce territoire.» C'est aussi l'opinion du sociologue de grande autorité, le Père Poulin, l'un des membres du Comité sur le Développement Social : il assure qu'une quinzaine de compagnies auraient eu l'intention de s'installer dans le Nord-Est, mais qu'on aurait réussi à les en dissuader. La Société d'Expansion n'a-t-elle pas tout fait pour empêcher l'usine de textile Cirtex de s'installer à Caraquet ? Vraie ou fausse, l'idée qu'il existe un plan de déménagement de la population acadienne du Nord-Est de

la province suscite des remous. On relit les documents officiels. Il n'y a plus de doute possible : on veut nous forcer à partir pour Saint-John ou Moncton, à partir pour la ville, l'inconnu, le bruit, la promiscuité, la pollution, l'assimilation. Jamais, plutôt mourir ici que de quitter nos terres, et pour commencer on va se battre. Pour tenter de calmer les esprits, la Fédération du Travail lance l'idée d'une grande journée de réflexion sur la situation économique du Nord-Est. Le 16 Janvier 72, ils sont tous là : des milliers d'ouvriers, d'étudiants, de chômeurs, entassés dans l'immense auditorium du collège de Bathurst. Il y en a autant dehors. C'est la première fois qu'a lieu un tel rassemblement. Sur l'estrade, plusieurs ministres et hautes personnalités de la province, presque tous anglophones. Est-ce un oubli ? La traduction simultanée n'a pas été prévue; est-ce un autre oubli ? On n'a pas mis de micro à la disposition de la salle. Et le CRAN ? Est-ce parce qu'il s'est fait remarquer ces derniers jours par quelques articles fracassants qu'il ne participe pas aujourd'hui aux débats ? Le spectacle commence : prières en anglais et en français. La parole est au premier invité; première phrase d'un discours, d'un autre discours. Tout est bien réglé pour endormir l'assistance, la calmer par de belles paroles, trop bien réglé car cette fois les Acadiens ne vont pas se laisser faire; ils en ont assez d'attendre, d'écouter, d'accepter, d'espérer. « La parole aux ouvriers, assez de promesses ». On essaie de calmer les excités. Le président de séance intervient; il est visiblement gêné par ces contestataires, « voyons pas ici devant ces messieurs », semble-t-il dire. Mais le mouvement s'amplifie. « La parole aux ouvriers, nous voulons des emplois, assez de subventions aux usines qui ferment, assez de promesses ». Chefs de partis, députés et ministres se succèdent au micro; ils veulent bien reconnaître leurs erreurs, et certains très courageusement vont jusqu'à dénoncer la politique fédérale. Qui ne comprendrait pas aujourd'hui l'impatience et la frustration de ces ouvriers. Mais les promesses aujourd'hui ne suffisent plus. « La parole aux ouvriers », « du français, du français », crie-t-on de partout. La réunion tourne en manifestation, en défoulement collectif, en chahut. La foule s'engouffre par le fond de la salle. On se presse, on se rue. « On veut Mathilda, on veut Mathilda ». Mathilda, tout le monde la connaît ici : c'est une syndicaliste de solide réputation; elle sait parler aux ouvriers, tenir tête aux politiciens. Qu'on lui donne la parole et elle fera un malheur! Suprême tentative, le premier ministre en personne tente de se faire écouter : il n'y a plus de chance que les autres. Le spectacle n'est d'ailleurs plus

sur l'estrade; c'est vers cette foule surexcitée que les regards se tournent. Partout des pancartes, des centaines de pancartes : «on veut des emplois», «l'émigration c'est pour les oiseaux», «la noce n'est pas finie», «l'Acadie, l'Acadie», «l'Acadie libre»... Le vacarme est indescriptible. Un groupe de manifestants se détache, et porte littéralement sur l'estrade Mathilda. Il est trop tard pour agir, les dignitaires laissent faire, impuissants. Mathilda empoigne le micro. Le silence immédiatement se fait. «Si vous voulez m'interrompre ne vous gênez pas, c'est votre réunion». Puis s'adressant directement aux politiciens médusés, elle leur lance : «Les révoltes sont toujours le résultat de conditions révoltantes... Bande de caves! Vous nous avez étudiés puis réétudiés, et ensuite vous en concluez que nous sommes tous des illettrés et qu'on doit déménager ailleurs. Non, je vous le dis, nous ne sortirons pas du Nord-Est, nous y demeurerons. Vous avez ruiné nos forêts, vous avez ruiné nos bancs d'huîtres, vous avez ruiné nos fermes avec vos taxes sur les propriétés, vous avez ruiné nos routes avec vos camions... Nous ne demandons pas 9000 dollars par année, avec 5000 dollars une famille ordinaire se croirait millionnaire au Bas Gloucester, car ça ne se voit presque pas; on ne veut pas d'argent, on veut simplement du pain sur la table... Ne me parlez pas de communisme, je ne suis pas communiste, mais je demande simplement que les gens du Nord-Est puissent vivre comme les autres citoyens de la province, et qu'ils soient traités comme des humains». Et elle conclut : «Tout a changé, mais tout a changé pour le pire». Le ministre de l'expansion économique aura beau par la suite proposer un programme d'aide de 10 millions de dollars, l'essentiel a été fait, a été dit : Les Acadiens se sont fait entendre. Mathilda une fois de plus a été superbe. Son «Bande de Caves» fait, le lendemain la manchette de tous les journaux. Les commentaires vont bon train : «A Bathurst, c'est tout le système économique et politique qui a été remis en question» — «ce qui est arrivé était inévitable» — «C'est le passage d'un nationalisme religieux à un nationalisme économique» — «L'Acadie se réveille, après Moncton, c'est le Nord-Est» — «Les Acadiens devront choisir entre l'assimilation avec l'union des Maritimes et l'annexion au Québec» — «la coexistence entre anglophones et francophones, c'est fini». Un pêcheur de Lamèque : «la réunion va peut-être faire changer les pieds de place à des gars, c'est un bien. Avec les 10 millions du ministre, on pour-

rait se donner une radio-télévision en français pour s'exprimer et se défendre; on ne demande pas grand chose, on veut la justice.»

. Une femme de pêcheur de Caraquet : «Ils nous ont tous parlé en anglais, et quand ils voulaient parler en français, ils avaient un tel accent qu'on ne les comprenait pas non plus. Je me demande à quoi tout cela a servi».

. Une femme d'un ouvrier d'Atholville : «J'ai 9 enfants et cela fait cinq semaines que l'usine de pâte à papier est fermée. Je n'ai pas d'argent à la maison et pour la première fois nous allons sur le welfare (le bien-être social); on a l'air de mendiants».

. Un jeune de Bathurst : «je suis en chômage. Pour trouver du travail, il faudrait que je quitte le Nord. Cela ne me plaît pas. Il faut donc que je reste en chômage et que j'écoute les promesses. Mais des promesses ça ne fait pas manger!»

Loin de s'arrêter, l'agitation reprend de plus belle au début de février. Motif : les prestations d'assurance-chômage ne sont plus versées aux intéressés, ou arrivent diminuées de moitié. Il y a quelques mois, on a annoncé le transfert progressif des dossiers du bureau de Bathurst à celui de Moncton. Encore un coup du gouvernement pour vider le Nord! Résultat : 34 personnes congédiées! Il fallait s'en douter, la décision n'a pas été bien accueillie, mais sur le moment on n'a trop rien dit. Puisque les dossiers devaient être traités par ordinateurs, tout irait plus vite assurait-on! En fait c'est le contraire qui s'est produit : la machine n'a pas fonctionné convenablement, le retard s'est accumulé, et pour comble de malheurs on a égaré des dossiers. Malgré les prises de positions du CRAN et les plaintes répétées des chômeurs, c'est toujours l'imbroglio le plus complet. Le 14 février, une centaine de chômeurs «tannés d'attendre leur chèque», occupent le bureau de la commission d'assurance-chômage de Bathurst. Vingt-quatre heures plus tard, la police fait évacuer les lieux et procède à l'arrestation de treize contestataires. Le lendemain, plusieurs centaines de personnes manifestent devant l'édifice solidement gardé de l'intérieur par des policiers et des renforts de gendarmes. Des heurts se produisent. Les portes du bâtiment sont enfoncées. Il y a plusieurs blessés. Des manifestants sont «passés à tabac». Les jours suivants, la tension est grande. Plusieurs défilés ont lieu. Nouvelles manifestations, nouvelles bagarres. Les Acadiens prennent conscience de leur force : ils se battent contre la pauvreté avec l'énergie du désespoir.....

Deux années ou presque ont passé. Le calme est revenu dans le Nord-Est, mais il suffirait de bien peu de chose pour rallumer l'agitation. D'ailleurs les grèves n'ont jamais été aussi nombreuses

que cette année. On parle de plus en plus de créer des coopératives ici et là, des syndicats se constituent, les pêcheurs expropriés du parc Kouchibouguac manifestent. Peu à peu les Acadiens s'organisent. « On ne peut pas se dire Acadien sans être militant » a dit le poète Calixte Duguay, et il est vrai qu'il n'est pas d'autre solution pour eux que de lutter contre des situations injustes, de refuser la pauvreté aliénante, de refuser, toujours refuser la loi du plus fort, du pouvoir anglo-saxon qui les a toujours ignorés.

Plus encore qu'au Québec, l'histoire de l'Acadie reste à faire. « Le défi des Acadiens, c'est de concrétiser la notion d'Acadie dans un pays, de se trouver une identité qui leur soit propre et dans laquelle ils se reconnaissent ».

Pendant longtemps les Acadiens ont caressé l'espoir de former la majorité de la population du Nouveau-Brunswick. Leur fécondité tout à fait exceptionnelle ne l'importait-elle pas sur l'immigration britannique ? De quelques milliers au moment de la déportation, les Acadiens n'étaient-ils pas passés par simple accroissement naturel à un peu plus de cent mille au début du vingtième siècle et à deux cents mille vers 1950, pendant que leur importance relative augmentait de 16% en 1871 à 38,8% au recensement de 1961 ? Mais ce rêve s'est évanoui. Depuis 1960, on assiste comme pour le Québec mais avec un temps de retard, à un changement radical dans le comportement reproductif de la population d'origine ethnique française. Le planning familial, l'utilisation des moyens contraceptifs, le travail extérieur de la femme, la scolarisation prolongée des enfants, d'autres raisons encore telle la moins forte emprise d'un clergé autrefois farouche partisan d'une politique nataliste, peuvent expliquer la baisse spectaculaire du taux de natalité. « La revanche des berceaux » a vécu. Minoritaires, les Acadiens le resteront. Plus grave encore, l'assimilation fait des progrès. Malgré la création de nombreuses écoles francophones, d'une université francophone, la mise en place d'un réseau de radio et télévision française etc... on estime que de 9% en 1961, le nombre de personnes assimilées est passé à 15% en 1971 pour l'ensemble de la province, peut-être à 25% en 1981. Il était temps en effet que les Acadiens se réveillent et envisagent de nouvelles solutions pour cette fin du vingtième siècle. Il était temps qu'ils prennent conscience que, même minoritaires numériquement, ils forment un *peuple majeur* ayant les mêmes droits et les mêmes devoirs que l'autre peuple de la province. Jusqu'à présent, les deux groupes ethniques ont vécu côte à côte, dans la méfiance et l'incompréhension réciproques, « deux solitudes », mais pour combien de

temps encore ? Ils sont nombreux les jeunes à penser qu'à Moncton le combat que mène une élite pour la reconnaissance des droits linguistiques est sans issue, désespéré, voire inutile, que seul le Nord-Est francophone peut être sauvé. S'appuyant sur l'indépendantisme québécois, quelques-uns prônent l'annexion pure et simple de cette région au Québec voisin. On peut se demander quel accueil l'état québécois réserverait à cet héritage. Le parti acadien, nouvellement formé, n'a pas voulu prendre position sur ce problème délicat. Soucieux avant tout de se rallier l'ensemble des Acadiens, ils s'est donné comme premier objectif de se mettre à l'écoute de la population, à son service en quelque sorte, par un travail d'information et de formation à la base. Cette stratégie courageuse qui vise à des résultats à long terme tranche singulièrement sur la politique purement électoraliste suivie jusque-là par les partis traditionnels. L'incapacité de ces derniers à comprendre les véritables problèmes de ce peuple opprimé est trop évidente pour qu'on ne se réjouisse pas aujourd'hui d'une telle initiative.

Que veulent finalement les Acadiens ? Sans doute, les revendications de ces chômeurs, de ces mal nourris, de ces mal logés, rejoignent-elles celles d'autres pauvres de notre société de consommation. Ils demandent, et c'est bien normal après tout, de participer à cette Abondance dont on leur rebat chaque jour, chaque minute, les oreilles. Mais ces pauvres opprimés, exploités, forment aussi un peuple malchanceux, humilié, ignoré, qui essaie aujourd'hui de réagir tant bien que mal pour ne pas être à jamais absorbé, digéré par la civilisation anglo-saxonne. Et si les deux courants de contestation se sont jusqu'à présent côtoyés, recoupés parfois, sans jamais se rejoindre tout à fait, il ne fait pas de doute que dans un avenir rapproché ils devront s'unir pour une même remise en cause d'un système déshumanisant et de valeurs proposées par une société à la recherche d'un souffle nouveau.

NOTES

- (1) *Population d'ascendance française.*
- (2) *NB : la «patente» : ainsi appelle-t-on l'élite politique acadienne qui tiendrait des réunions secrètes.*
- (3) *L'Évangéline : est le seul grand quotidien de langue française qui couvre l'ensemble des régions francophones à l'Est du Québec.*

- (4) *Canadian National : Compagnie de chemin de fer canadien.*
- (5) *Voir plus loin.*
- (6) *C.N. : Canadian National.*
- (7) *Une plaque destinée à être placée à l'entrée du bâtiment pour indiquer les différents services de mairie.*
- (8) *Antonine Maillet est l'auteur de la pièce acadienne « La Sagouine ».*
- (9) *Le quai.*
- (10) *Quelques.*
- (11) *S.N.A. : Société Nationale des Acadiens.*
- (12) *L'école polyvalente est l'équivalent de nos CEG.*
- (13) *C.B.A.F.T. : Compagnie francophone de radio et de télévision de la région de Moncton.*
- (14) *L'Assomption : Compagnie d'assurance francophone.*
- (15) *Shippé : envoyé (vient de to ship : expédier).*
- (16) *Les Etats : il s'agit des Etats-Unis d'Amérique.*
- (17) *Piastre : l'argent.*

UNE CERTAINE IMAGE DE LA FRANCE

par Sylvie GUILLAUME

L'évocation journalistique de réalités étrangères ne peut que très rarement prétendre à l'objectivité scientifique. Tout journal doit en effet tenir compte des préoccupations de ses lecteurs et ce n'est qu'en fonction de celles-ci qu'il peut chercher à les intéresser au monde extérieur.

La France n'a cessé d'occuper une place fort importante dans la presse québécoise mais il serait vain d'y chercher une analyse rationnelle des réalités françaises. Presse francophone et presse anglophone font toutes deux, en termes différents, un usage polémique des images de la France qu'elles colportent.

L'une ne voit cependant pas uniformément en blanc ce que l'autre verrait en noir. L'oeil québécois est toujours critique. Si la France éternelle est revendiquée comme mère-patrie par les nationalistes francophones du début du siècle, ils n'hésitent pas pour autant à souligner leur déception au spectacle d'une danse contemporaine anticléricale et brouillonne. Tandis que les Canadiens prennent conscience de leur américanité, les Anglophones se montrent moins âpres dans leur critique de la France, les Francophones moins attachés à défendre l'image d'une France idéale. Pour les uns et les autres, l'évocation de la France perd progressivement de son utilité, et la place de la France dans la presse, du même coup, s'amenuise.

Notre propos est ici de montrer que les changements d'attitude de la presse québécoise vis-à-vis de la France reflètent les mutations du nationalisme. L'évolution n'est pas linéaire, certains «accidents» peuvent faire réapparaître des accents que l'on croyait oubliés.

LA MERE-PATRIE : première expression d'une identité francophone.

En 1914, la notion de patriotisme canadien n'existe pas. Le Canada est étroitement dépendant de la Grande-Bretagne. Conformément aux termes de l'Acte de l'Amérique du Nord britannique, il ne possède pas de souveraineté extérieure et sa souveraineté intérieure est limitée. La communauté anglophone se réclame tout naturellement de sa mère-patrie. L'appellation de «loyalistes» est donnée aux plus fidèles. La communauté francophone se trouve dans une situation ambiguë. Les premiers nationalistes québécois

vont se réclamer eux aussi de leur mère-patrie, la France, pour se distinguer de la communauté anglophone. Il est significatif que ce soient les journaux nationalistes, tels que le *Devoir* fondé en 1910, qui consacrent le plus d'articles à la France. Ces mêmes journaux s'efforcent de privilégier les liens de parentés qui existent entre la France et le Canada français. Deux sont particulièrement importants car ils leur permettent de se distinguer du Canada anglais : la religion catholique et la langue française. Le *Devoir* donne ainsi à ses lecteurs l'image d'une France cléricale telle qu'il la souhaite; il reproduit les articles de la presse catholique française comme la *Croix*, les discours ou allocutions de Charles Maurras ou Maurice Barrès et fait de larges commentaires des visites des membres du clergé français au Québec.

Pendant la première guerre mondiale, sont exaltés le courage des Poilus et la valeur militaire de leurs chefs. Foch retient particulièrement l'attention parce qu'il est catholique .

«Jamais, dans l'histoire du monde, chef militaire n'a encore exercé un commandement d'une telle envergure... le caractère profondément religieux du Généralissime de l'Occident reste l'un des traits qui paraît le plus nettement marquer sa physionomie morale» (2)

De plus, Henri Bourassa, directeur du *Devoir* et auteur de cet article ne pouvait rester indifférent au fait que le commandement suprême s'exerçant sur les troupes françaises et anglaises appartienne à un Français. La visite du Maréchal Joffre, le 13 mai 1917, au Canada est triomphale. Lui et Viviani étaient chargés d'une mission diplomatique dans le cadre des consultations inter-alliées. Le *Devoir* s'empresse d'accorder plus d'importance au premier personnage parce qu'il a séjourné à Montréal alors que Viviani s'est rendu dans la capitale fédérale. Le *Devoir* rend ainsi hommage au Maréchal Joffre en insistant sur les liens qui unissent la France au Québec.

«Les fils du Canada français, nobles descendants de ces valeureux Français qui ont jeté sur nos bords la semence immortelle de la civilisation et de la foi, ont fièrement acclamé le représentant le plus vaillant de cette grande race privilégiée qui a conquis l'admiration des siècles» (3)

L'appel à la solidarité francophone ne peut être plus clairement

exprimé. C'est un moyen également d'exprimer a contrario une hostilité à la solidarité anglophone et de rallier à la cause nationaliste la majorité des Canadiens français, car tous ne partagent pas les opinions du *Devoir*. La *Patrie* journal libéral profite au contraire de cette visite pour insister sur l'union des deux races.

«Dans les manifestations également spontanées et enthousiastes, qui dans la ville anglaise d'Ottawa et la ville française de Montréal, ont marqué le passage des envoyés officiels de la France, on peut voir un symbole de l'union sacrée, qui en dépit des divergences qui les séparent quelques fois associe pour la défense de la liberté du monde les deux races qui composent la nation canadienne». (4)

Par conviction et dans un but de propagande, le *Devoir* parle également de la vocation divine de la France, thème qui peut être entendu des Canadiens français catholiques. Le poète francophone A. Lozeau écrit chaque jour dans le journal nationaliste un poème à la gloire de la France. Par exemple, dans l'un d'eux intitulé «L'Épreuve», on peut lire :

«Dieu qui t'aime et se sert incessamment
de toi
Pour répandre au lointain la semence de
la foi,
Aidera ton génie et soutiendra tes armes». (5)

De même, après la guerre, les deux problèmes qui suscitent l'intérêt du *Devoir* sont celui de l'Alsace-Lorraine et de son régime concordataire d'une part, celui des relations avec le Vatican d'autre part. La canonisation de Jeanne d'Arc par l'Église, le 16 mai 1920, et la reconnaissance d'une fête légale par le gouvernement français font la une du journal qui ne cache pas d'ailleurs que :

«C'est avec la France catholique que nos liens sont les plus intimes; c'est avec elle que nous pourrons après la guerre poursuivre la plus fructueuse collaboration; c'est à son estime et à son affection que nous tenons davantage; c'est avec elle que nous entendons conserver les plus fraternelles relations. La communauté de sang se double ici de la

fraternité religieuse». (6)

Ainsi, si les journalistes du *Devoir* insistent tant sur les liens religieux, c'est par conviction et pour se démarquer de la communauté anglophone protestante. L'utilisation du terme de mère-patrie n'est pas gratuite. On ne parle de la France et de sa culture que pour mieux ignorer la Grande-Bretagne. Cependant, et la dernière citation est explicite, les journalistes font la distinction entre la France catholique et l'autre France qui leur est parfaitement étrangère. Car si l'on s'efforce de privilégier les parentés, l'on ne peut toutefois ignorer les dissemblances.

Les dissemblances sont d'ordre religieux et politique. La France est certes un pays de tradition catholique mais où la laïcité est solidement implantée. Sa vie politique est souvent incompréhensible aux Canadiens français, car même nationalistes ils sont imprégnés de culture politique anglo-saxonne.

La dénonciation de la laïcité reste un thème important dans la presse francophone catholique jusque vers les années 1960, date de la Révolution Tranquille au Québec. Nombreux sont les gouvernements de la IIIe République accusés d'être responsables des persécutions religieuses. Les hommes politiques français ne sont jugés par le *Devoir* qu'en fonction de leurs convictions religieuses. Caillaux, en 1925, échappe aux critiques parce qu'il :

«ne s'est jamais affiché comme anti-clérical». (7)

L'arrivée au pouvoir en France du Cartel des Gauches en 1924, puis du Front Populaire en 1936 inquiète au plus haut point la presse nationaliste car elle présage une recrudescence de la laïcité. L'hostilité au Cartel des Gauches est exprimée en ces termes dans le *Canada Français*, une revue de l'Université Laval de Québec :

«Nous regrettons l'existence en France des lois maçonniques et anti-françaises édictées à la seule fin de chasser Dieu de l'Ecole, de l'Etat, de la Famille et d'y instaurer un dogme nouveau : l'opposé du christianisme le dogme du laïcisme sectaire, dogme étroit et tyrannique, comme les loges d'où il est sorti». (8)

Le *Devoir* défend la cause des catholiques français en publiant le manifeste des cardinaux de France du 11 mars 1925 dirigé contre le gouvernement de gauche. Le général de Castelnau, membre fonda-

teur de la *Fédération nationale catholique* a au Québec une stature de héros national. On explique de même l'hostilité au Front Populaire. Les journalistes du *Devoir* craignent que :

«Si le Front Populaire triomphe, on peut appréhender une recrudescence d'anticléricalisme agressif». (9)

De plus, cette condamnation permet de s'opposer à la presse anglophone, voire à la presse francophone libérale qui se réjouissent du succès du Front Populaire en France car elles voient en lui l'expression d'une volonté anti-fasciste.

La deuxième dissemblance, d'ordre politique celle-là, est encore plus profonde car plus durable et unanimement reconnue. La presse nationaliste rejoint dans ce domaine la presse francophone libérale et la presse anglophone pour critiquer les régimes politiques français. Deux traits de la vie politique française attirent particulièrement l'attention des journalistes québécois : la faiblesse des institutions et l'incapacité des Français à pratiquer le régime parlementaire.

Déjà avant 1914, O. Héroux, éditorialiste du *Devoir* se plaignait de ce que :

«Depuis Mac Mahon, dont l'élection est antérieure à la constitution actuelle, la République n'a point porté à l'Elysée un homme de premier plan.» (10)

La cause de tous les maux est pour le journaliste la multiplicité des partis qui altère le mode d'élection présidentielle. Parce qu'ils ne peuvent s'entendre, ces mêmes partis préfèrent élire à l'Elysée un homme malléable. La multiplicité des partis a pour autre conséquence la faiblesse du Législatif. La Chambre est ingouvernable parce qu'elle n'est pas composée de groupes politiques homogènes permettant l'alternance. Ils est bon de rappeler qu'au Canada, le bipartisme est de règle à cette époque et tout naturellement Libéraux et Conservateurs se succèdent à la tête du gouvernement. Les gouvernements de la IIIe République sont bien souvent tournés en dérision. Ainsi, H. Bourassa écrit en 1925 :

«Le ministère Painlevé... n'est pas encore cuit. M. Painlevé a réussi à mettre sa pâte au four, autrement dit à constituer son ministère. Reste à savoir si la galette aura le temps de cuire et si elle sera mangeable

et digestible. La République unie et indivisible semble rentrer dans sa tradition d'avant-guerre : le changement à vue des ministères sans unité, sans principes, sans cohésion, donc sans influence durable, sans prestige ni à l'intérieur, ni à l'Étranger». (11)

O. Héroux va plus loin puisqu'il ne cache pas ses préférences pour les moeurs politiques anglo-saxonnes à propos du problème de la centralisation des pouvoirs :

«Nous n'avons pas idée chez nous, de l'influence dont dispose en France le pouvoir central... nous nous plaignons du «patronage» mais il arrive qu'avec notre système de décentralisation, la distribution de patronage soit entre les mains de groupes qui se combattent et peuvent ainsi dans une certaine mesure, se neutraliser. Les «rouges» pourront être maîtres du patronage fédéral, tandis que les «bleus» disposeront du provincial, ainsi de suite...» (12)

Il n'est pas toujours agréable, ni même habile d'étaler ainsi les vices de famille devant la communauté anglophone. Aussi, avant la seconde guerre mondiale ces dissemblances sont-elles bien souvent minimisées au bénéfice des liens de parenté, au moyen d'artifices divers. Le plus couramment utilisé est de distinguer la France de Jeanne d'Arc telle que le souhaitent beaucoup de Canadiens français de la France officielle, parlementaire et corrompue. O. Héroux dans le *Devoir* exprime ce sentiment lorsqu'en 1915, il oppose deux France :

«Depuis quinze mois, l'esprit des tranchées, l'esprit de sacrifice, d'énergie et de silencieuse organisation paraît dominer la vie française. Souhaitons qu'il s'impose encore et définitivement à la vie parlementaire». (13)

L'image de la France ainsi colportée est empreinte d'une certaine naïveté ; la France est un terrain de lutte entre la laïcité et l'anarchie politique d'une part, et les forces morales et catholiques d'autre part. Cela permet aux journalistes de valoriser le fait français au Canada puisque les Canadiens français sont les héritiers de ces forces chrétiennes. C'est ce qu'exprime Henri Bourassa, lorsqu'il lance cet avertissement à la France :

«Il serait temps, grand temps que l'on se persuade en France que la civilisation n'a d'espoir de survie dans toute l'Amérique du Nord que par le Canada français. Il n'est nullement exagéré de dire que la France a autant besoin de nous que nous avons besoin de la France». (14)

Seule la France catholique, proche des Canadiens français est digne d'intérêt; la preuve en est que la laïcité et le régime politique sont les causes de tous les maux de la France; c'est là aussi un moyen pour les journalistes de minimiser les dissemblances ou de justifier leur choix. Pour le *Devoir*, la France en 1916, est mal préparée à la guerre militairement parce que :

«l'attitude des socialistes et des radicaux-socialistes se mettant en bataille contre la loi des trois ans est grosse de conséquences graves et peut-être tragiques.» (15)

Elle est mal préparée politiquement car :

«la situation de M. Briand est, de ce point de vue absolument inférieure à celle des ministres allemands par exemple, qui n'ont presque pas à s'occuper du Reichstag, qui peuvent travailler en pleine liberté». (16)

Les mêmes causes sont évoquées pour expliquer la défaite française de 1940. On peut lire dans la revue jésuite *Relations* :

«En face d'une Allemagne qui réarme fiévreusement, la malheureuse France, endormie et trahie par ses chefs politiques, s'amuse, fait la grève sur le tas, appuie l'Espagne rouge, sabote ses industries, ouvre toutes ses avenues à la propagande soviétique. Le tragique dénouement est survenu en juin dernier». (17)

L'attachement à la mère-patrie n'est donc pas inconditionnel mais la plupart des journalistes s'efforcent toujours d'excuser les faiblesses françaises dans l'espoir que triomphe un jour la France qu'ils souhaitent. Cet acharnement traduit bien le fait que pour les Canadiens français, se référer à la France, c'est affirmer son identité francophone; l'attachement à la France est purement sentimental, voire mythique.

Rares sont en effet ceux qui comme H. Bourassa ont

conclu à la nécessité d'un patriotisme canadien après qu'il eut pris conscience des trop grandes dissemblances entre la France et le Québec. C'est en ce sens qu'il fut un précurseur. H. Bourassa a mené son combat à la fois contre la Grande-Bretagne et contre la France. De même qu'il a protesté violemment contre l'aide du Canada apportée à la Grande-Bretagne lors de la guerre des Boers, de même en 1917, refuse-t-il l'argument utilisé par le gouvernement, qui en appelait à la solidarité francophone pour faire accepter la conscription aux Canadiens français. Il pose le problème de la conscription en ces termes :

«Tout le monde a parlé depuis un mois des devoirs du Canada envers l'Angleterre ou la France. Combien se sont inquiétés des devoirs du Canada envers lui-même». (18)

Ni la France, ni la Grande-Bretagne, accusées d'égoïsme et d'impérialisme n'échappent à ses attaques et il conclue sur ces phrases importantes :

«J'appartiens à l'école moins nombreuse qu'on ne le pense, qui voit plus d'avantages que d'inconvénients dans la co-existence des deux races au Canada... La nation canadienne n'atteindra ses suprêmes destinées, elle n'existera même qu'à la condition d'être bi-ethnique et bilingue et de rester fidèle aux concepts des Pères de la Confédération : la libre et volontaire association de deux peuples, jouissant de droits égaux en toutes matières... Les Canadiens français, on ne saurait trop le répéter, sont exclusivement Canadiens. Ils n'ont d'autre patrie que le Canada». (19)

C'est donc en ces termes qu'Henri Bourassa prône le patriotisme canadien. Son argumentation est habile car il démontre que loin de se montrer séparatistes, les Canadiens français, même lorsqu'ils s'opposent à la conscription affirment un patriotisme canadien plus fervent chez eux que chez les Anglophones.

L'après-guerre renforce les convictions d'Henri Bourassa car il estime que :

«L'Angleterre poursuit sa politique séculaire, invariable, celle que lui dictent ses intérêts et sa situation; conserver sa prépondérance maritime et commerciale à

cette fin, empêcher qu'aucune nation ne domine le continent et le soustrait à l'hégémonie britannique». (20)

La France n'est pas exempte de critiques, bien au contraire.

«La France de Louis XIV nous rendit quelques bons offices et nous opprima de mille façons; la France de Louis XV nous abandonna en nous ruinant à fond et à sec. Quant à la France révolutionnaire, la France impériale, la France républicaine, nous sommes à ses antipodes politiques, morales et religieuses. Elle a renié tous les principes qui nous ont donné et conservé la vie, elle a persécuté la seule catégorie des Français qui se soient jamais intéressés à nous, qui nous aient voulu et fait un bien réel : ces admirables religieux, ces religieuses». (21)

Jamais les dissemblances entre la France et le Québec n'ont été affirmées avec autant de vigueur : la dureté du ton exprime la déception de son auteur devant l'indifférence de la France aux problèmes québécois. Ceci l'amène à réaffirmer l'identité nationale canadienne et non plus francophone en ces termes :

«Ni la France, ni l'Angleterre ne sont la patrie des Canadiens. Nous n'avons qu'une patrie : le Canada, pays d'Amérique du Nord». (22)

Ces phrases écrites en 1923 trouvent un écho important bien plus tard, lorsque les Canadiens français prennent conscience de leur Américanité. Les déceptions causées par la France pendant la seconde guerre mondiale et à la Libération accentuent cette tendance.

DE L'AMERICANITE AU SEPARATISME

La deuxième guerre mondiale est une période très importante dans le développement du nationalisme canadien. Elle connaît l'émancipation du Canada, amorcée entre les deux guerres par le Statut de Westminster en décembre 1931. Le Canada fait partie des grandes organisations internationales et entend jouer son rôle de puissance moyenne. La France, peu à peu perd sa place privilégiée dans les journaux francophones et les jugements portés sur elle ne sont que prétexte à défendre une cause spécifi-

quément canadienne, qu'elle soit fédéraliste ou séparatiste. L'origine de cette évolution tient avant tout aux déceptions des Québécois à l'encontre de l'Europe en général, de la France en particulier.

L'on peut dire que les événements français de 1939 à 1945 n'ont apporté que des déceptions aux Canadiens français qu'ils soient libéraux ou nationalistes. La solidarité francophone jouait encore en 1940 et la nouvelle de la défaite française est douloureusement ressentie comme la faillite de toute une culture. *La Presse*, journal libéral de Montréal, exprime ainsi ce sentiment :

« Rares seront les pays, où l'on ne se sentira pas profondément ému à l'idée que ce centre de rayonnement de la pensée française, de la science et des arts, qui s'épanouissaient si généreusement en France, soit passé aux mains des hordes nazies. » (23)

La signature de l'armistice, l'affaire de Mers el Kébir, et plus encore l'hostilité entre Pétain et de Gaulle ont pour conséquence la profonde division entre Canadiens français.

La presse nationaliste n'a aucune peine à faire son choix : elle prend délibérément le parti du Maréchal Pétain; c'est tout d'abord un moyen de s'opposer à la presse anglophone, de plus en plus favorable au Général de Gaulle, le protégé de Churchill; c'est aussi par conviction sincère. Pétain ne saurait être un traître puisqu'il est catholique; le régime de Vichy ne saurait être condamnable puisqu'il restaure les valeurs morales et chrétiennes de la France. Ainsi, peut-on lire dans *l'Action Nationale*, grande revue nationaliste de Montréal :

« Les premières mesures prises par Pétain sont dans la tradition nationale et catholique de la France. Il a osé un geste que personne avant lui n'avait osé : dissoudre les loges maçonniques, cause importante de la déchéance française. Il a osé également remplacer la devise « Liberté, Egalité, Fraternité » à l'ombre de laquelle on a persécuté la religion, chassé les religieux, spolié les prêtres, par la devise plus conforme au passé de la fille aînée de l'Eglise « Travail, Famille, Patrie ». Il tente de réorganiser la France sur une base corporative et chrétienne. Il redonne à la famille sa première place ». (24)

Pour ces Canadiens français, le gouvernement de Vichy représente ainsi la victoire de la France de Jeanne d'Arc, tant souhaitée avant la guerre : ceci explique l'acharnement qu'ils mettent à défendre le Maréchal Pétain au moment de son procès. La libération, parce qu'elle est réaction à la période précédente met fin à tous les espoirs des nationalistes catholiques, convaincus désormais que la mère-patrie ne représente plus un modèle. Sous le régime catholique de Duplessis, que connaît le Québec après la guerre, cette conviction ne peut que se renforcer.

Les nationalistes catholiques ne sont pas les seuls à se détourner de la France. Pendant la guerre, la presse libérale s'est trouvée dans une situation très inconfortable. Convaincue elle aussi en 1940 que le Maréchal Pétain était le sauveur de la France, elle ne l'en a pas moins condamné par la suite car elle était très sensible à l'isolement de la Grande-Bretagne qui devait lutter seule contre le nazisme; c'est donc vis-à-vis d'elle que la presse libérale réaffirme son loyalisme. Ainsi peut-on lire dans *la Presse* :

«La Grande-Bretagne et l'Empire doivent avant tout lutter avec toute leur puissance et toute leur résolution intacte contre l'ennemi qui se lance contre eux». (25)

De plus, cette même presse libérale n'était guère séduite par le gouvernement de Vichy, autoritaire et nationaliste. Ainsi choisit-elle le camp de la Grande-Bretagne et du Général de Gaulle mais ce faisant, elle rejoint la presse anglophone et suscite le mépris de la presse nationaliste. Elle aussi saura tirer les conséquences de la guerre. Convaincue que la Fédération est la seule solution possible pour le Canada, la presse libérale se montre de plus en plus prudente dans l'analyse de la politique française afin de ne pas exacerber les divergences entre Canadiens. Après la deuxième guerre mondiale, la place de la France n'est plus ce qu'elle était ni dans la presse nationaliste ni dans la presse libérale francophone bien que ce soit pour des raisons différentes.

Le rejet de la mère-patrie se traduit par une grande irritabilité et une hostilité à sa politique extérieure lorsqu'elle est jugée trop ambitieuse. Les incompréhensions de la presse québécoise devant la vie politique française après 1945 sont manifestes. Les querelles idéologiques des Français, l'instabilité gouvernementale de la IV^e République sont beaucoup

trop éloignées du pragmatisme anglo-saxon pour être comprises par les Canadiens français, libéraux ou nationalistes.

L'accueil fait à la Constitution de la IV^e République est caractéristique. Deux journaux, le *Devoir* nationaliste et le *Soleil* libéral, partagent les réticences du Général de Gaulle devant le texte constitutionnel. Il est écrit dans le *Devoir* :

«Sans une stabilité relative de l'exécutif, la démocratie s'expose aux assauts de la démagogie et de l'anarchie, elle favorise les idées subversives. C'est apparemment une leçon que M. de Gaulle a rapporté de son exil en Angleterre». (26)

Pour le *Soleil*, le Général de Gaulle a raison de souhaiter que :

«Les attributions du pouvoir exécutif, du pouvoir législatif et du pouvoir judiciaire fussent plus clairement définies. Pour le Président, il souhaitait les pouvoirs que possède le président des Etats-Unis. Et l'on ne peut prétendre que M. Truman soit un dictateur sans faire rire aux éclats ses auditeurs ou ses lecteurs». (27)

Les références à l'Angleterre ou aux Etats-Unis montrent clairement que pour ces journaux de tendance différente, la démocratie ne peut être qu'anglo-saxonne. Ils ne font même plus la différence d'avant guerre entre gouvernants et gouvernés. Les deux sont tout aussi condamnables. Comme l'écrit P. de Grandpré, du *Devoir*, après le ministère mort né de R. Schumann en septembre 1948 :

«A ce peuple qui pratique si bien la sociabilité mais ignore tellement le sens social (deux choses bien différentes) il faudrait justement pour surmonter la crise présente, d'exceptionnelles qualités de civisme, d'abnégation et de coordination. A ce peuple individuel, amateur d'idées, il faudrait des vertus de passivité, d'obéissance à l'instinct vital, de discipline spontanée et aveugle». (28)

La stabilité politique sous la Ve République ne satisfait pas davantage la presse francophone, bien qu'elle mette fin à l'anarchie française susceptible d'avoir des répercussions sur l'équilibre mondial. Aux yeux des Canadiens français, la Ve République est en effet loin de remplir toutes les conditions du libéralisme politique. La faiblesse de l'opposition les inquiète dès 1958 alors que, pourtant, ils sou-

haitent une victoire gaulliste. On peut lire dans le *Devoir* :

«Le malheur c'est que la gauche classique soit elle aussi écrabouillée». (29)

Le caractère plébiscitaire des référendums choque les Québécois. Claude Ryan, alors directeur du *Devoir* constate :

«Mais le Général de Gaulle n'a jamais dit quelle sorte de régime présidentiel, il entendait établir. Le système fonctionne quand même à cause de la personnalité exceptionnelle du Général de Gaulle. Mais il a tendu depuis deux ans à évoluer vers une sorte de dictature bienveillante, qui cherche au fond à se confirmer par le recours de plus en plus fréquent au mécanisme ambigu du référendum». (30)

Ni la IV^e République, ni la Ve République n'échappent ainsi aux critiques de la presse francophone. Il n'est plus question de la distinction entre France officielle et France réelle, rêvée par les catholiques. D'ailleurs avec la Révolution Tranquille, qui consacre le déclin de l'Église au Québec, l'alibi disparaît. Cette attitude traduit l'émancipation culturelle des Canadiens français qui ne ressentent plus le besoin d'un recours à une Mère-Patrie. Se sentant très différents des Français malgré le lien de parenté, ils préfèrent s'assumer comme nord-américains. On trouve une autre preuve de cette prise de conscience de l'américanité chez les Canadiens français dans leurs jugements sur la politique extérieure de la France. Le point de référence n'est plus la mère-patrie mais les États-Unis. La politique française est bien ou mal accueillie suivant qu'elle est conforme ou non à la politique américaine ou plutôt suivant qu'elle est ressentie comme une menace ou non pour le monde libre. Si la France joue les troubles fêtes, elle est impitoyablement condamnée. Les problèmes posés par la décolonisation illustrent cette constatation. La guerre d'Indochine, considérée comme une guerre anti-communiste est suivie de près. La presse francophone se montre à son sujet fort catégorique puisqu'elle fait le reproche aux États-Unis de ne pas avoir soutenu la France dans une lutte qui concerne l'ensemble du monde libre. Après la défaite française de Dien Bien Phu, on peut lire dans la *Presse* :

«Si l'on recherche les causes de cette situa-

tion, on les trouve dans l'absence de coordination qui a existé entre la France et ses alliés pendant les huit dernières années sur le problème d'Indochine». (31)

Lorsque les journalistes rendent hommage à P. Mendès France d'avoir mis fin au conflit, c'est parce qu'il était dangereux pour la paix mondiale.

Les réactions aux événements d'Algérie sont du même ordre. Les Francophones, qui se considèrent volontiers comme les colonisés des Anglophones prennent à priori le parti du pays colonisé. Lorsque la guerre civile menace la France, ils se rallient cependant au Général de Gaulle à qui vont les éloges du *Devoir*.

«De Gaulle vient encore une fois d'épargner à la France une guerre civile... Jamais Président n'est allé aussi loin dans sa générosité». (32)

Les Accords d'Evian sont accueillis avec enthousiasme; ne sont considérés ni les intérêts de la France, ni ceux des rapatriés, ni ceux des Algériens. On rend là encore grâce à la France de ne plus troubler l'ordre mondial.

Les décisions spectaculaires du Général de Gaulle dirigées contre les Etats-Unis, telles que sa politique nucléaire, la reconnaissance de la Chine communiste ou le retrait de l'O.T.A.N. suscitent bien souvent le scepticisme, voire l'hostilité. L'exemple du retrait de l'O.T.A.N. est particulièrement frappant parce qu'il intéresse le Canada tout entier. Le gouvernement fédéral en la personne de son Premier Ministre Pearson, estime que l'O.T.A.N. est une organisation qui nécessite des réformes :

«Si la France n'est pas la seule de cet avis, seul de Gaulle l'a transposé dans les faits. Il n'est pas permis de croire que l'O.T.A.N. est une organisation sacro sainte qui ne doit subir aucune modification. Nous devons adopter plutôt une attitude totalement opposée». (33)

Le Premier Ministre rappelle d'autre part que lui-même a fait des propositions de réformes dès 1964, qui sont restées lettre morte. Mais il réaffirme en même temps que :

«Seuls les Etats-Unis peuvent assumer le leadership efficace pour réaliser l'unité atlantique». (34)

Sans parler de la franche hostilité à la politique du Général de Gaulle de la presse anglophone, des journaux francophones comme *Le Droit* d'Ottawa ou le *Devoir* partagent la modération du Premier Ministre Pearson. P. de Saint Germain de la *Presse* se montre plus dur, puisqu'il estime que l'acte du Général de Gaulle relève d'un nationalisme outrancier :

«N'a-t-il pas tenté de réaliser un de ses rêves : placer la France sur un pied d'égalité avec les Etats-Unis en constituant un directoire atlantique qui aurait également compris la Grande-Bretagne ?» (35)

Rares sont les journalistes qui comme J.M. Leger du *Devoir* ou P.M. Lapointe du *Magazine Maclean* (36), croient en la puissance généreuse de la France. J.M. Leger écrit en effet :

«Il reste aussi et c'est finalement le plus important que l'action de l'Elysée peut hâter le rapprochement Est-Ouest en Europe et ouvrir de nouvelles perspectives à une détente réelle». (37)

P.M. Lapointe, après avoir critiqué en des termes très violents la politique américaine impérialiste conclut sur cette phrase :

«S'il doit y avoir un avenir pour l'humanité, il va falloir consentir à écouter Charlie!» (38)

C'est certes un bel hommage à l'action internationale du Général de Gaulle mais il est à peu près isolé.

Les Canadiens ne sont pourtant pas des partisans inconditionnels de la politique américaine; ils n'ont pas caché leurs réticences au moment de la guerre de Corée ou du Viet-Nam. Partager le rôle périlleux de gendarme du monde avec les Etats-Unis ne leur paraît pas souhaitable, mais entre la puissance américaine et la puissance française, le choix est fait. Même pour les Québécois nationalistes, la politique extérieure menée par le Général de Gaulle paraît relever d'un nationalisme désuet. Là encore est exprimé un certain mépris du nord-américain envers l'Europe.

Les réactions de la presse québécoise à la visite du Général de Gaulle au Québec en 1967 sont elles aussi significatives. La presse francophone s'est trouvée là encore dans une situation très inconfortable. Elle ne peut condamner le cri «Vive le Québec libre» sans être accusée de trahison. Peut-elle l'accepter sans réserves ? Pour la presse francophone libérale, ce serait cautionner l'action de sépa-

ratistes, contraire à son option fédéraliste, pour la presse francophone, plus nationaliste ce serait montrer la faiblesse du séparatisme qui a besoin d'une caution étrangère pour s'affirmer. Rares sont donc les journaux francophones qui ont une position bien tranchée. Certes E. Cinq Mars dans l'*Action nationale* remercie le Général :

«Un souffle de libération a passé sur le Québec. Il ne faut pas l'oublier, de Gaulle nous a transmis un ton nouveau. Merci mon Général!» (39)

G. Bourque dans la revue séparatiste *Parti Pris* rend hommage au Général de Gaulle d'avoir :

«accélééré la marche vers l'indépendance» (40)

D'autres journaux au contraire condamnent le Général de Gaulle. Dans le *Soleil*, on peut lire :

«Nous ne lui reconnaissons pas le droit de s'immiscer aussi directement, dans les problèmes internes de notre pays, d'utiliser des slogans qui sont le cri de guerre de ceux qui veulent la division du Canada.» (41)

La *Patrie du dimanche* lui fait écho :

«Ce faisant, il a abusé de l'hospitalité canadienne en s'immiscant dans la politique intérieure de notre pays.» (42)

Ces journaux partagent ainsi l'opinion de la presse anglophone et du Premier Ministre Pearson qui qualifia les propos du Général d'«inacceptables».

Plus nombreux sont les journaux francophones qui portent sur l'évènement des jugements nuancés. Ils s'accordent tous à penser que les paroles du Général de Gaulle ont pour effet bénéfique d'internationaliser le problème québécois. C. Ryan du *Devoir* écrit :

«La visite du Général de Gaulle aura eu l'effet d'un électro-choc.» (43)

Ces paroles pour eux ont révélé aux Canadiens français l'hostilité de la communauté anglophone. A Langevin dans le *Magazine Maclean* écrit :

«Jamais, sans doute, depuis la sombre lutte sur la question de la conscription en temps de guerre, le Canada français dans son ensemble n'a ressenti à ce point l'hostilité

de l'autre Canada qui a réagi violemment avant même de chercher à comprendre.» (44)

De même C. Ryan écrit :

«Si quelqu'un doutait encore qu'il y eût au Canada deux communautés profondément distinctes, il ne saurait persévérer dans son doute sur les événements de lundi.» (45)

Mais c'est le même C. Ryan qui juge que :

«Le Président de France a commis un des impairs regrettables, qu'il n'a pas jugé devoir corriger.» (46)

C'est R. Arès dans la revue *Relations* qui pose le mieux le problème :

«A côté de cette réaction populaire d'enthousiasme une autre réaction se manifeste aussi, provenant d'une certaine élite canadienne-française... L'impression enfin que l'orateur identifie beaucoup trop Français de France et Français du Canada : les expressions «Français canadiens», «peuple français du Canada», le chant répété de la Marseillaise, lui causent malaise et gêne. Elle veut bien se dire de langue et de culture française, mais elle n'entend pas devenir partie intégrante de l'Etat français. Aussi alors que le peuple clame son enthousiasme, cette élite se montre beaucoup plus réservée; elle apparaît prudente, voire critique, elle songe aux conséquences politiques, économiques et internationales de ce voyage mouvementé, bref, à l'encontre du peuple, elle réagit d'une façon plus canadienne que française.» (47)

Les journalistes et intellectuels qui avaient manifesté auparavant leur sympathie pour la cause de l'indépendance du Québec se trouvent ainsi fort gênés. Ils entendent mener seuls leur aventure indépendantiste; ils n'attendent en tous les cas aucune aide matérielle de la France qu'ils jugent beaucoup trop étrangère au Québec et son aide morale leur est suspecte. Les réactions à la visite du Général de Gaulle traduisent donc bien l'évolution du sentiment national chez les Canadiens-français qui de francophone est devenu canadien ou québécois.

Les réactions de la presse francophone aux péripéties de la vie nationale française sont toujours passionnées parce qu'elles témoignent de ses propres préoccupations. En 1914, il s'agissait de colporter une image de la France cléricale et nationale, différente du monde anglo-saxon et plus attirante pour les Canadiens français que la Grande-Bretagne. La prise de conscience de l'américanité chez les Canadiens français rend cette démarche d'autant plus vaine que les dissemblances entre la France et le Québec sont évidentes. Curieusement, les Canadiens français ont suivi la même évolution que les Canadiens anglais qui, après s'être pendant longtemps réclamés de la mère-patrie s'en éloignent. Les attitudes critiques à l'égard de la France sont celles de Nord-Américains. C'est pourquoi, pour les Francophones comme pour les Anglophones, toute prétention de la France à une quelconque hégémonie est choquante sinon ridicule; l'usage qu'elle fait du parlementarisme est une autre source de critique et fait de la France la cible des journaux de tendance différente. Pour la presse francophone libérale, dénoncer les faiblesses de la France, c'est souligner la chance qu'a le Québec d'appartenir à l'univers anglo-saxon; la défense du fédéralisme apparaît alors la lutte du bon sens contre le chaos.

Pour la presse francophone nationaliste, rejeter la France c'est affirmer l'originalité et donc la force du phénomène québécois. De toute manière, la France est perdante, comme le montrent bien les événements de 1967 et les commentaires qu'ils suscitent.

NOTES

- (1) *Cet article est inspiré de :*
GUILLAUME Sylvie, les Québécois et la vie politique française, Bordeaux, 1975, 292 p.
- (2) *Le Devoir, 6-11-1918.*
- (3) *Le Devoir, 13-05-1917.*
- (4) *La Patrie, 14-06-1917.*
- (5) *LOZEAU A., Poème, Le Devoir, 30-09-1915.*
- (6) *Le Devoir, 27-02-1918.*
- (7) *Le Devoir, 17-04-25.*
- (8) *Le Canada français, mai 1926; pp. 644-650.*
- (9) *Le Devoir, 25-04-1936.*

- (10) **Le Devoir** , 31-12-1912.
- (11) **Le Devoir** , 17-04-1925.
- (12) **Le Devoir** , 29-04-1914.
- (13) **Le Devoir** , 29-10-1915.
- (14) **Le Devoir** , 0-06-1916.
- (15) **Le Devoir** , 25-03-1913.
- (16) **Le Devoir** , 11-01-1917.
- (17) **Relations** , février 1941 , n.2, pp. 37-39.
- (18) **Le Devoir** , 8-09-1914.
- (19) **Le Devoir** , 1-06-1917.
- (20) **Le Devoir** , 1-09-1922.
- (21) **Le Devoir** , 4-06-1923.
- (22) **Le Devoir** , 4-06-1923.
- (23) **La Presse** , 14-06-1940.
- (24) **L'Action Nationale** , octobre 1940, p. 106.
- (25) **La Presse** , 26-06-1940.
- (26) **Le Devoir** , 29-10-1946.
- (27) **Le Soleil** , 15-10-1946.
- (28) **Le Devoir** , 16-09-1948.
- (29) **Le Devoir** , 2-12-1958.
- (30) **Le Devoir** , 26-11-1962.
- (31) **La Presse** , 21-07-1954.
- (32) **Le Devoir** , 15-06-1960.
- (33) *Cité dans* **Le Droit** , 2-05-1966.
- (34) *Cité dans* **Le Droit** , 2-03-1966.
- (35) **La Presse** , 12-03-1966.
- (36) *Il s'agit ici de l'édition francophone de la grande revue anglophone de Toronto* **Maclean's Magazine**.
- (37) **Le Devoir** , 9-05-1966.
- (38) **Le Magazine Maclean** , août 1967, vol.7, n.8.
- (39) **L'Action Nationale** , septembre 1967, n.1, p.50.

- (40) **Parti-Pris**, septembre 1967, vol.5, n.1, p. 3.
- (41) **Le Soleil**, 25-07-1967.
- (42) **La Patrie du dimanche**, 25-07-1967.
- (43) **Le Devoir**, 26-07-1967.
- (44) **Le Magazine Maclean**, octobre 1967, n.10.
- (45) **Le Devoir**, 26-07-1967.
- (46) **Le Devoir**, 26-09-67.
- (47) **Relations**, septembre 1967, n.319, p.234.

**L'INDIVIDUEL ET LE POLITIQUE : Notes sur les romans de
Margaret Atwood et Leonard Cohen.**

par Régis DURAND

*It doesn't matter what country they're from,
my head said, they're still Americans, they're
what's in store for us, what we are turning into.
They spread themselves like a virus, they get
into the brain and take over the cells and the
cells change from inside and the ones that have
the disease can't tell the difference. Like the
late show sci-fi movies, creatures from outer
space, body snatchers injecting themselves
into you, dispossessing your brain, their eyes
blank eggshells behind the dark glasses. If you
look like them and talk like them and think
like them then you are them, I was saying,
you speak their language, a language is every-
thing you do.*

(Margaret Atwood, *Surfacing*, p. 129)

Une sorte de convergence s'impose entre ces deux écrivains canadiens : pour tous les deux, le mode d'écriture dominant a été jusqu'ici le poème, mais ils ont tout de même écrit deux romans, et, du premier au second de ces romans, leur évolution semble avoir été parallèle. Le premier roman de Leonard Cohen, *The Favorite Game*, et celui de Margaret Atwood, *The Edible Woman*, sont sans doute largement autobiographiques, mais surtout ils ont en commun d'être régis par des archétypes romanesques traditionnels : éducation sentimentale, crise du passage de l'adolescence — fût-elle prolongée— à l'âge adulte, exploration narcissique de soi, etc... L'écriture conventionnelle, enfin, même si parfois elle ne manque pas de charme, fait que ces deux romans n'échappent pas à une certaine insignifiance. Par contre, avec *Beautiful Losers* et *Surfacing*, nous avons affaire à deux oeuvres importantes, qui marquent un tournant dans la production de chacun des romanciers, et peut-être dans la fiction canadienne de langue anglaise. Il s'agit bien encore en un sens d'une exploration du psychisme individuel, mais dans un registre très différent. Deux éléments caractérisent essentiellement *Beautiful Losers* et *Surfacing* : tout d'abord une intensité plus grande, ou plus exactement une gamme d'intensités très étendue. La « crise » n'est plus seulement une dif-

ficulté sentimentale, elle devient un véritable trajet dans la névrose et l'horreur. En même temps la névrose cesse d'être perçue comme une affaire strictement individuelle : on assiste à l'intervention dans la vision individuelle de quelque chose que nous appelons le politique ou le collectif et qui touche à ce qu'on appelle parfois d'une manière assez vague, «l'identité canadienne.»

Certes cette dimension n'est pas absente des oeuvres précédentes de L. Cohen et de M. Atwood, qu'il s'agisse des romans ou des poèmes, et plusieurs études l'ont souligné avec netteté (1). La différence est que cette dimension n'opère plus ici comme *thème* ou *archétype* littéraire : nous pensons qu'il s'agit d'un changement radical de vision qui, comme toute modification du champ de la perception, transforme profondément l'objet perçu. Si le roman se met à parler différemment, si sa structure se fissure et se recompose selon une géométrie nouvelle, le statut et la signification de ce qui été précédemment dénommé «contenu» —disons ici «l'expérience canadienne»— se trouvent bouleversés.

Pour montrer les implications précises de cette affirmation, il faudrait une étude détaillée de nombreux exemples qu'il n'est pas possible de mener ici. Nous proposons seulement une hypothèse de travail et les quelques remarques qu'elle nous inspire en rapport avec les deux textes de référence. Nous pensons qu'il est possible, pour parler de ce phénomène et tenter de l'évaluer, d'utiliser le concept de *littérature mineure* développé par G. Deleuze et F. Guattari dans un travail récent (2). Nous chercherons surtout à l'aide de ce concept, à évaluer la force de rupture de ces deux romans, et à nous demander dans quelle mesure la recherche d'une parole mineure pourrait être l'amorce d'un renouveau de la fiction canadienne de langue anglaise.

Qu'est-ce qu'une littérature mineure ? «Une littérature mineure n'est pas celle d'une langue mineure, plutôt celle qu'une minorité fait dans une langue majeure. Mais le premier caractère est de toute façon que la langue y est affectée d'un fort coefficient de déterritorialisation (*Kafka*, 29). Littérature des Juifs de Prague écrivant en allemand, littérature des Noirs américains dans la langue anglo-américaine, littérature de Joyce et de Beckett, Irlandais en exil écrivant dans une langue qui de toute façon est d'ailleurs. Mais une littérature mineure n'est pas uniquement le fait d'une minorité ethnique, sociale ou linguistique prise dans une langue majeure. Elle est le fait de tous ceux qui se trouvent «étrangers dans leur propre langue». La force novatrice et subversive d'un écrivain expérimental se mesure peut-être précisément à ce degré de rupture et d'aliénation par rapport à sa propre langue. Céline, William Burroughs, Severo Sarduy, Peter Handke, etc.

En ce sens, toute littérature véritablement nouvelle tend vers un mode d'expression mineur.

Qu'en est-il des écrivains canadiens de langue anglaise ? Ils n'ont pas comme les écrivains canadiens français l'expérience quotidienne de ce que signifie faire partie d'une véritable minorité. On peut alors se demander s'il est possible de leur donner un statut distinct de leurs homologues américains, autrement dit s'il existe ou s'il existera un jour une littérature, une langue canadiennes anglaises «mineures» à l'intérieur de l'idiome nord-américain. Question fondamentale que ne cessent de se poser les écrivains canadiens, sans en voir toujours les implications, et à laquelle nous serions tentés de répondre tout de suite : une littérature canadienne de langue anglaise sera mineure ou ne sera pas.

Un autre caractère d'une littérature mineure est que *tout* y est politique :

Dans les «grandes» littératures au contraire, *L'affaire individuelle* (familiale, conjugale etc.) tend à rejoindre d'autres affaires non moins individuelles, le milieu social servant d'environnement et d'arrière-fond; si bien qu'aucune de ces affaires oedipiennes n'est indispensable en particulier, n'est absolument nécessaire, mais que toutes «font bloc» dans un large espace. La littérature mineure est tout à fait différente : son espace exigu fait que chaque affaire individuelle est immédiatement branchée sur la politique. L'affaire individuelle devient donc d'autant plus nécessaire, indispensable, grossie au microscope, qu'une toute autre histoire s'agite en elle (*Kafka*, 30)

(Cette analyse, soit dit en passant, nous semble capitale pour rendre compte d'un aspect du roman contemporain dans son ensemble, et répondre à ceux qui y voient une fiction coupée de tout «contexte social»). Dans une littérature mineure, tout prend nécessairement une valeur collective : la rareté des talents fait que toute énonciation est en un sens collective : «ce que l'écrivain tout seul dit constitue déjà une action commune, et ce qu'il dit ou fait est nécessairement politique, même si les autres ne sont pas d'accord (*ibid.*, 31). Les choses, naturellement, ne sont pas aussi simples dans la littérature et dans la société canadiennes, c'est précisément ce qui rend nécessaire des études détaillées du type de celle que nous souhaitons amorcer. Mais comment ne pas voir que la réflexion qui suit, par exemple, décrit à la lettre la situation canadienne :

... parce la conscience collective ou nationale est souvent inactive dans la vie extérieure et toujours en voie de désagrégation', c'est la littérature qui se trouve chargée positivement de ce rôle dans cette fonction d'énonciation collective, et même révolutionnaire : c'est la littérature qui produit une solidarité active, malgré le scepticisme (*ibid*, 31)

Ce rôle, c'est la poésie qui l'a souvent joué dans la littérature canadienne anglaise. Le roman, lui, semble hésiter à s'engager dans cette voie : la tentation est grande de rejoindre le courant majeur. Au contraire, s'engager dans la recherche d'une parole mineure au sens où nous la définissons ici, c'est prendre des risques, celui notamment de devenir un étranger dans sa propre langue, «le nomade et l'immigré et le tzigane de sa propre langue» :

Se servir du polylinguisme dans sa propre langue, faire de celle-ci un usage mineur ou intensif, opposer le caractère opprimé de cette langue à son caractère oppresseur, trouver les points de non-culture et de sous-développement, les zones de tiers-monde linguistique par où une langue s'échappe, un animal se greffe, un agencement se branche (*ibid*, 49-50).

Ces quelques indications suffiront peut-être à donner une idée de ce qu'une analyse de ce type peut tenter de faire : mettre en évidence ce qu'il y a d'intensif (par opposition à signifiant), de collectif (par opposition à dominant) dans un texte donné. Il nous semble que les deux romans que nous examinons maintenant appellent une telle interrogation, à leurs risques et périls.

SURFACING (3) : à la première lecture, le roman est celui d'un trouk très fort des valeurs et des codes («déterritorialisation»), suivi d'un retour à la surface, d'une reconstruction («reterritorialisation»). On est donc tenté de dire que sa structure même interdit pratiquement l'avènement d'une parole mineure. A cela s'ajoute le fait que la quête qui sous-tend le roman est de type oedipien (quête du père mort, régression, exorcisme), donc fortement codée et construite, «territorialisée». Toutefois, plusieurs éléments font jouer cette structure classique, la travaillent :

— «l'américain» : est «américain» tout ce qui appartient à la culture dominante, tout ce qui est symbole de pouvoir (économique,

phallique). Le point de vue est bien celui du minoritaire : présence obsédante des envahisseurs, de leurs machines (bateaux à moteurs, fusils, appareils divers), de leurs habitudes et de leur discours. L'itinéraire du roman, c'est la force croissante de cette obsession, et la stratégie que la narratrice doit déployer contre la menace des autres, menace que représente l'avortement qu'elle a dû subir :

Nobody must find out or they will do that to me again, strap me to the death machine, emptiness machine, legs in the mental framework, secret knives. This time I won't let them (*Surfacing*, 162)

– l'Indien : contre cette menace, devenir un indien. Retrouver les gestes et les lois de la survie, de l'esquive et de la chasse. L'indien, cet Autre absolu de l'Amérique blanche, symbole de la culture mineure par excellence, dont la force disruptive commence juste à être perçue. Le «devenir-indien» c'est d'abord se débarrasser de ses possessions, ustensiles, vêtements : potlatch :

After that I use the big knife to slash once through the blankets, the sheets and the beds and the tents and at the end my own clothes and my mother's grey leather jacket, my father's grey felt hat, the raincoats : these husks are not needed any longer. I abolish them, I have to clear a space (*ibid.*, 177)

Abolir les barrières pour entrer en communication avec les esprits des ancêtres, les esprits protecteurs. Une déterritorialisation très efficace se produit ainsi, lorsque se substitue à l'image du père (le jardin, la clôture) celle des esprits qui au contraire sont la négation de tout espace clos, de tout territoire limité :

Now I understand the rule. They can't be anywhere that's marked out, enclosed : even if I opened the doors and fences they could not pass in, to houses and cages, they can move only in the spaces between them, they are against borders. To talk with them I must approach the condition they themselves have entered; in spite of my hunger I must resist the fence, I'm too close now to turn back. (*ibid.*, 180)

– le devenir-animal (ou végétal) : le corps dénudé se transforme, se couvre de poils, ou au contraire s'enracine, devient transparent comme une feuille. Dans les six derniers chapitres

du roman une série de métamorphoses se produit : les habitants et les catégories individuelles sont ébranlées, une énergie extraordinaire les subvertit, circule entre la narratrice et l'impersonnel avec lequel elle entre en contact (voir en particulier ch. 25).

— *le devenir-mère (femme)* : le point de fuite de ces devenirs, c'est le devenir-mère : donner naissance à un homme qui soit un Dieu, c'est exorciser l'image du père (l'enfant, lui, n'aura pas de père), détruire le triangle oedipien; contre les avorteurs «américains», reprendre possession de son être-mère, au plus près de l'animal-mère, c'est affirmer avant tout son être-femme, refuser d'être la femme qu'on consomme, «the edible woman» :

This time I will do it by myself, squatting on old newspapers in a corner alone; or on leaves, dry leaves, a heap of them, that's cleaner. The baby will slip out easily as an egg, a kitten, and I'll lick it off and bite the cord, the blood returning to the ground where it belongs; the moon will be full, pulling. In the morning I will be able to see it : it will be covered with shining fur, a god, I will never teach it any words (*ibid.*, 162)

Il y a dans le roman de nombreux passages tels que celui-ci, à l'écriture brillante, très maîtrisée. Mais dire cela, c'est dire en même temps que le langage n'y subit jamais ce décentrement, cette transformation énergétique qui vont de pair avec une écriture «mineure». On touche peut-être ici aux limites de ce roman à bien des égards tout à fait remarquable : la crise qu'il présente ne fait pas basculer le texte dans une aventure du langage, dans cet «usage intensif assignifiant de la langue» dont parlent Deleuze et Guattari. *Éléance* de ce livre. Nous n'irons pas toutefois jusqu'à lui reprocher, comme certains l'ont fait, de jouer avec brio sur des thèmes à la mode —le primitivisme, les Indiens, les femmes. Nous pensons qu'il tente de saisir un authentique ébranlement, sans que sa langue pourtant en porte les marques : ultime résistance ? Distance ?

BEAUTIFUL LOSERS (4) : «a book of extraordinary elegance and grossness and truth» (Leslie Fiedler) (5)

Dans le deuxième roman de Cohen, la rupture est beaucoup plus forte. Le récit n'est plus pris dans une théologie de l'expérience individuelle, le sujet est éclaté, absent ou partout à la fois, (pervers) polymorphe : le sujet de l'énonciation (il y a au moins trois narrateurs dont

les voix s'entremêlent sans cesse), mais surtout sujet de l'énoncé. Quelque chose advient, qui dépasse l'individuel : «circuit d'états qui forme un devenir mutuel, au sein d'un agencement nécessairement multiple ou collectif» (*Kafka*,41). Il n'est plus question ici de névrose individuelle mais, à travers deux ou trois personnages «monstrueux», d'une folie collective, celle d'une société paranoïaque dans laquelle le langage, la sexualité et le pouvoir politique sont en étroite relation métaphorique.

Le texte ne suit pas la courbe classique du roman de crise. Au contraire, il s'organise selon le principe de juxtaposition et de segmentation, de contiguïté et de rupture. Ce qui est mis en jeu, ce sont les flux du désir, les agencements. La manière dont Cohen utilise la culture indienne est significative : non plus esthétisante et «culturaliste» comme chez Atwood mais historique et symbolique à la fois. A travers les *Relations* des Jésuites, un des narrateurs interroge inlassablement la figure de Catherine Tekakwitha, la vierge iroquoise qui meurt des privations et des sévices qu'elle s'inflige elle-même. Derrière elle, c'est un ensemble de questions qui surgit : qu'est-ce qu'implique cette perversion du désir qui donne naissance à la «sainteté» ou à la ferveur révolutionnaire ? Comment faire pour aller voir *derrière* la contrainte idéologique des colonisateurs de leur religion ? On peut évidemment fragmenter ce texte, le décomposer en personnages, en couches narratives, ou en thèmes (la religion catholique dans la culture québécoise, le séparatisme, la nouvelle colonisation par la société américaine, etc.) Mais il faut bien voir que ces éléments n'existent pas dans le roman comme autant de blocs isolés. Bien au contraire, il est question de leur interpénétration, de la manière dont ils se déplacent et se recouvrent les uns les autres. Kateri Tekakwitha : comment l'arracher aux Jésuites qui l'ont assimilée, qui l'ont littéralement *blanchie* comme des colons protestants ont blanchi Pocahontas, en ont fait un symbole et un instrument de l'assimilation de l'Indien dans la culture blanche, de la négation de la différence qu'il représente ?

Faire revivre l'Indien dans sa «sauvagerie», son altérité; ni re création historique, ni pieuse récupération du passé, mais plutôt créer un nouveau mythe, une hallucination, une «folie» qui est précisément celle qui doit conduire à un monde nouveau :

We have come to accept the notion that there is still a

territory unconquered and uninhabited by palefaces, the bearers of «civilisation», the cadres of imperialist reason; and we have been learning that into this territory certain psychotics, a handful of «schizophrenics», have moved on ahead of the rest of us —unrecognized Natty Bumppos or Huck Finns, interested not in claiming the New World for any old God, King or Country, but in becoming New Men, members of just such a New Race as D.H.Lawrence foresaw (6)

Dans le roman de Cohen —comme d'ailleurs dans d'autres textes contemporains—, cet homme nouveau, c'est le pervers polymorphe. A la fois saint et révolutionnaire, le pervers polymorphe devient le nouveau sauvage, et le roman s'achève sur une chasse à l'homme dans les rues de Montréal, parodie de cette activité archétypale de la conquête de l'Ouest qu'est la chasse à l'ours, ou la chasse à l'Indien. Mais la chasse devient une sorte de fête révolutionnaire, le pervers échappe à tous avant de se dissoudre sur un gigantesque écran de cinéma. Pervers, saint, révolutionnaire : les trois «déviances» vont de pair, et la définition que Cohen donne du saint éclaire le projet de son livre :

What is a saint ? A saint is someone who has achieved a remote human possibility. It is impossible to say what that possibility is. I think it has something to do with the energy of love. Contact with this energy results in the exercise of a kind of balance in the chaos of existence (...) (*Beautiful Losers*, 121)

Le saint est donc celui qui atteint au parfait équilibre, l'équilibre de l'infinie flexibilité : il est plus que polymorphe, il est l'énergie du mouvement, de la caresse, de la «glisse» :

He rides the drifts like an escaped ski. His course is a caress of the hill. His track is a drawing of the snow in a moment of its particular arrangement with wind and rock. Something in him so loves the world that he gives himself to the laws of gravity and chance. Far from flying with the angels, he traces with the fidelity of a seismograph needle the state of the solid bloody landscape. His house is dangerous and finite, but he is at home in the world. He can love the shapes of human beings, the fine and twisted shapes of the heart. It is good to have among us such men, such balancing monsters of love (*ibid.*, 121-122)

La parfaite perception des surfaces, des épidermes, c'est aussi la parfaite

perception des différences. Et il est intéressant de noter que le projet de F., le pervers révolutionnaire, est précisément d'imposer la reconnaissance des différences. Formulé de façon saisissante, on trouve ici ce qui donne à ce livre sa dimension authentiquement politique :

It is not merely because I am French that I long for an independent Québec. It is not merely because I do not want our people to become a quaint drawing on the corner of a tourist map that I long for thick national borders. It is not merely because without independence we will be nothing but a Louisiana of the North, a few good restaurant and a Latin Quarter the only relics of our blood (...) I want to hammer a beautiful colored bruise on the whole American monolith. I want a breathing chimney on the corner of the continent. I want a country to break in half so men can learn to break their lives in half. I want History to jump on Canada's spine with sharp skates. I want the edge of a tin can to drink America's throat. I want two hundred million to know that everything can be different, any old different (*ibid.*,235-36)

On voit que la force des propos et de la vision dépasse de loin la timide référence aux «américains» dans *Surfacing*.

L'écriture de Cohen, elle aussi, relève du travail d'une littérature mineure : le texte ne se referme pas sur lui-même, sur une transitivité faible ou déprimée. Il est au contraire tout en intensités hautes, strident, halluciné. C'est pour cela qu'il y a tant de résistances à sa lecture : il ne fait aucun effort pour se reloger dans nos habitudes de lecture, se resituer dans une narration, des symboles, une langue «majoritaire». Il est écrit dans une langue impossible, fluctuante, tour à tour factuelle, burlesque, plaintive, obscène, qui charrie le français des Jésuites et celui du Québec contemporain, l'anglais des stations de radio (on pense à D.J. dans *Why are we in Vietnam ?* de Norman Mailer), des mots indiens, un lexique grec etc. Langue totalement déracinée, éclatée, dont Cohen travaille toutes les fréquences, du borborygme à l'incantation, du bruitage radiophonique au poème lyrique, et qui saisit remarquablement le rythme et les tensions de l'anglais nord-américain d'aujourd'hui.

Mais le ton propre aux poèmes et aux chansons de Leonard Cohen, ce mélange de sentimentalité, d'ironie et de détachement est également présent dans ce roman, et c'est peut-être en définitive cette voix qui enlève au roman une partie de son impact.

Le « message » de la fin nous éloigne de la tension et de la rigueur qui sont la marque d'une littérature mineure, et nous entraîne vers le monde clos et serein de la Nouvelle Culture, son mysticisme et son ésotérisme .

I have come through the fire of family and love. I smoke
with my darling, I sleep with my friend. We talk of poor
men, broken and fled. Alone with my radio I lift up my
hands. Welcome to you, who read me to-day. Welcome
to you, darling and friend, who miss me forever in your trip
to the end (*ibid.*, 307)

L'impression sans doute délibérément créée est celle d'une performance qui s'achève, d'une représentation qui se clôt . Mais cette distance soudaine ne saurait effacer la force et la promesse de tout ce qui précède, où nous voyons personnellement une promesse de régénération pour la fiction canadienne de langue anglaise.

NOTES

- (1) Cf. par exemple : F.M. Macri, « Beautiful Losers and the Canadian experience », *Journal of Commonwealth Literature*, VII, i. (June 1973), 88-96; et aussi : P. Spriet, « La mythologie canadienne dans l'oeuvre de Margaret Atwood », *Annales du Centre de Recherches sur l'Amérique Anglophone, Université de Bordeaux III (ronéoté)*, 1975.
- (2) Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Kafka, Pour une littérature mineure*, Editions de Minuit, 1975 (dorénavant noté *Kafka*). Certains concepts utilisés ici (déterritorialisation / reterritorialisation, machines désirantes etc.) sont définis dans un ouvrage précédent des mêmes auteurs, *L'Anti-Oedipe*, Editions de Minuit, 1972.
- (3) Margaret Atwood, *Surfacing*, London : Wilwood House, 1973.
- (4) Leonard Cohen, *Beautiful Losers*, Bantam Books, 1967.
- (5) Leslie Fiedler, *The return of the Vanishing American*, London : Jonathan Cape, 1968, p.155.
- (6) *ibid.*, 185.

MARGARET ATWOOD AND LEONARD COHEN : THE FEMININE VOICE

par Kathleen HULLEY

Clearly Leonard Cohen in *Beautiful Losers* has invented a «*langage mineur*», while Margaret Atwood in *Surfacing* does not venture far beyond convention. Nevertheless, *Surfacing* raises a specific issue about language which asks us to re-examine the disruptive power of both books: That issue is : can the feminine voice speak a «*langage mineur*» ? In comparing the two novels we see that Cohen's voice refuses to be placed, while Atwood speaks specifically for two minorities —the Canadians (vs. the «Americans»), and the feminine minority. Thus she speaks in two voices; and in both the language she speaks is her enemy. As a Canadian who speaks American she is trapped in the language of what she sees as Canada's political and moral oppressor; as a woman writer she is trapped in the *Father Tongue*. Whether she accepts convention or fights it, she is outflanked by «*enemy*» language.

In *Psychoanalysis and Feminism*, Juliett Mitchell points out that Freud is not prescribing feminine behavior when he equates «*normality*» with being a wife and a mother, he is *describing* the inevitable place allotted to women not merely by 19th century European society but by the structures of human culture as we know it. Levi-Strauss, providing a wider sampling, affirms the essential object value of women : there is no society (e.e., the smallest unit of kinship) without a system for the exchange of women either by the father (patriarchy) or by the maternal uncle (matriarchy). (1) Jacques Lacan brings together both Freud's and Levi-Strauss' insights by his own discovery that the birth of language as well as that of any functioning social unit depends on the oedipal triangle : the word and social consciousness spring from the same root and depend on «*the law of the father*». (2) Each arises from the oedipal triangle in which woman is essentially a being who *lacks* and acquires a fundamental dependence in her impulse to speak.

Atwood's narrator feels this contradiction viscerally; the language which cripples her is embodied in her flesh. When she tries to scrape off civilization and to re-cover herself in primal fur, she must evade both traditional and dissenting «*territories*» already mapped by «*the enemy*», in order to «*reterritorialize*» a new space which grows outward from an organic feminine

center. Her struggle is important to feminine writing, for in the past women writers have either submitted to the father tongue or chosen paralysis : women write «feminine» stories in forms already handed down to them, or they are entrapped by their rage. Gertrude Stein and Virginia Woolf are two notable exceptions (3) If there is a «weakness» in Atwood's dissent it arises from her refusal of submission to or paralysis by the language which is her «crippled» self. Instead, she desires a re-embodiment of words, for language, self, skin are one. Thus to «reterritorialize» language requires a physical inversion; she must turn herself inside out, divest herself of all recognizable modes of being, move through the space of silence and back into wholeness.

Her strategy is a visionary movement toward the sloughing off of language. But she can do this neither by spewing forth words till they create a universe and form of their own; nor can she do it by paring language away to a bare minimum of signs. Both strategies have been fully mapped out —from Henry Miller to Beckett. Her strategy is rather subterfuge; her novel wears a conventional mask of quest-for-self, but it ends with a disturbing failure to resolve, rebalance, complete that quest. The regressive structure of the book towards a uroboric state does not satisfy the longing for a return. When we last see the narrator, she is nude, living on roots and berries, grunting, half «mad», pregnant, and silent.

Thus *Surfacing* remains irreparably off-center; it raises an issue it does not solve. If Cohen's strategy is to push the patriarchal tradition beyond its limits, Atwood's strategy is to push the maternal pattern of inwardness beyond limit. She offers a feminine form or resistance to the frenzy of self-destruction the American tradition of literature demands of sexual woman; and she thus uncovers the terrible destructive potency of the re-embodiment of the word : Her form of resistance denies first the social tradition which accompanies traditional masochism and then the archetypal structures of human civilization as we know it. Because her narrator's search for the father concludes with the woman inside her body, that search annihilates the symbolic father and the boundaries his presence reconstructs.

This annihilation begins with a simple refusal to play the role of victim, but it quickly evolves to a digging away and down from civilization. Her refusal to be what others expect or to submit to the abortionist's knives is part of the recovery of her body and self, but the closer she comes to total recovery, the more she must refuse. To re-embodiment herself, the narrator comes to realize, requires first

a refusal to be what civilization defines as «human». Hence she must divest herself of language and its inherent mythic limits.

She retreats from social space (in becoming «Indian»); then from human context («animal»); then towards limitless linguistic and phylogenetic possibility in becoming Mother to a «fatherless» god/child whom *no one will teach to speak* the language of «fathers». This final vision brings together each recoil and recovery in a series of coalescing rejections which leaves her at the primal beginning – free from the oedipal triangle, free from the God/father/superego archetype, free of the Word, but centered in her primeval, physical self. Only from this center can gesture, body, self, woman be restored to language so that language regains its potentiality to open up community, not to circumscribe it.

The novel is, thus, structured on a series of regressive transformations, from one negativity to yet another. As the heroine becomes rooted in her feminine reality, she becomes uprooted from all that has made her human. Her retreat achieves first a collective importance for women, but finally calls into question all cultural development. The «America» she hates is not merely a symbol of political and moral oppression but a symbol of self-alienation inherent in the myths which have come to structure human culture. Since it is the «Americans» who have emptied language of gesture, it is inevitable that to be «not an American» comes to mean silence.

By insisting that she re-embodiment language, Atwood has expressed her problem in such terms that any language she currently speaks depends on structures which symbolically cripple women. This is, perhaps, a false problem, a failure to distinguish between the boundaries of *language* and the freedom of *parole*; but if the Word itself is, indeed, «patriarchal» in structure there are but two modes of feminine recovery –silence or vision. Atwood's linguistic conventionality occurs because to choose a strategy in terms of this dialectic is to launch the attack without weapons because those weapons have been forged by the enemy. Such an attack is limited to the thematic and structural levels, and does not transform the roots of language.

Nevertheless, in *Surfacing*, Atwood identifies an important feminine problem, not unique to feminine writers; «minorities» are crippled not by men, nor by social milieu, nor by economic systems, nor by «American» attitudes, but by the inescapable language which makes them human. If for this reason Atwood cannot imagine a «langage mineur», she does restore «voice» to feminine writing, which like a physical grunt or howl demands to be heard in a re-

ciprocal, concrete, embodied gesture. Furthermore, it is her strategy which leads us to reconsider the success of Cohen's disruption of traditional American forms.

Precisely because Cohen speaks the father tongue, he need never confront a similar paralysis, but instead he risks incorporating the traditional neuroses of the conventions he seeks to break; as a consequence he reveals the limitations of attempting to re-create a language whose structures are already given, and he illuminates the difference between the male and female modes of protest.

To begin with, if we examine the difference between his narrator's emotional relations to his wife Edith, and his relation to his homosexual lover, F., it becomes clear that Cohen's hallucinating and hallucinatory Saint is not fundamentally polymorphous perverse, but simply homosexual. The women in the novel —whether they be the suicidal wife, obediently waiting in the basement to be squashed flat by the elevator, or whether they be Catherine Tekawitha, the narrator's hallucination from the American past, once again enduring, through his recreation, every moment of her excruciating self-torture; the whippings, flayings, tearing of her denied sexuality —the women in Cohen's books are allowed to live only so long as they remain a collection of orifices into which multitudes of men insert their penises, their fingers, sticks, manic dildoes, their fantasies. She is raped, urinated on, tortured, shared, glorified, humiliated, penetrated largely as a means for the narrator to create an emotionally and historically rich connection with his homosexual lover. At any cost to herself —isolation, suicide, self-torture— the woman must not expect or demand relationship between herself and the man, nor must she intrude on the true relationship between the men. She is an idea; her body is mere vehicle. To be sure, homosexuality has its own disruptive significance, but in the tradition of American literature, homosexuality has always been an acceptable mode to transform the threat of community into abstraction.

From Ishmael and Queequeg to the narrator of *Beautiful Losers* and F., we are in the same territory and still speaking the father tongue —a language whose literate conventions reveal a horror of being «territorialized», civilized, communalized, sexualized; a convention in which woman has always stood for the threat of body and of cultural cohesion; a convention which excludes woman from her own body and from relationship.

Thus we note that despite his inventive power, Cohen's book

ends in an affirmation of the father tongue and of a polymorphous perversity whose power remains simply the recovery of the lost homosexual lover :

Poor men, poor men, such as we, they've gone and fled. I will plead from electrical tower. I will plead from turret of plane. He will uncover His face. He will not leave me alone. I will spread His name in Parliament. I will welcome His silence in pain. I have come through the fire of family and love. I smoke with my darling, I sleep with my friend. We talk of the poor men, broken and fled. Alone with my radio I lift up my hands. Welcome to you who read me today. Welcome to you darling and friend, who miss me forever in your trip to the end.

His conclusion is both phallic in imagery, and fully at ease in the linguistic structures. It is a search for the impossible father/lover, He who gives the Word, the law, the structure. This is no rejection of traditional territory, but a reiteration of the loss and perpetual search; only the object has been transformed.

No matter how far he pushes form and language then, Cohen finally affirms the patriarchal roots of the language he speaks. In Atwood's book, on the other hand, the narrator is paradoxically deracinated from language as she succeeds in growing roots in femininity. Thus *Surfacing* concludes with an irresolvable conflict : for a woman to tell a story is to use a language outside herself, alienated. Atwood's heroine wants to get inside, rooted in a space from which she might generate new growth. Her silence does not symbolize paralysis, but a movement into a space which avoids territorialization and abstraction by the symbolic father only by remaining unnamed.

Yet for the feminine writer, as for any «colonized» writer, there is no way out of the dilemma of speaking the oppressor's tongue if she is to write. No matter what language she speaks, be it the language of convention or the language of revolution, she is always trapped, she returns to being edible, self-devoured as she makes her denial heard. We are what we speak, Atwood tells us; our language eats us up. Hence she cannot attempt linguistic upheaval but merely a vision of a «god» child free from both the «father» and language (since they are the same thing); a vision of a child who may become its own god by perhaps creating its own language; a vision of unimaginable beginning, an apocalyptic re-

turn to the Garden in whose center sleeps the seed of a word, limitless, free, a language not yet spoken; her book circles into silence :

The lake is quiet, the trees surround me,
asking and giving nothing.

NOTES

- (1) *Claude Lévi-Strauss, Structural Anthropology, translated by Claire Jacobson and Brooke Grundfest Schoepf, Anchor Books, New York, 1967.*
- (2) *Jacques Lacan, The Language of the Self, translated by Tom Wilden, John Hopkins University Press, Baltimore, 1971.*
- (3) *Both Virginia Woolf and Gertrude Stein are important in the context of this particular problem because neither was paralysed or submissive. Instead each offers a conception of the feminine voice which includes it as simply another voice of dissent, disruption, experimentation. As do all writers of a «langage mineur», they allow that voice to emerge from a private space which seeks and creates its own form and which cannot be territorialized till after it has spoken. It is because Atwood's book is about dissent and because her inescapable enemy turns out to be language that we have been led to look at the issue of the feminine voice from this uniquely defensive position. At any rate, if Freud, Mitchell and Lacan are right about the origins of culture and language, Atwood's novel raises a genuine dilemma which neither future writers nor future critics can ignore.*

**LA PROBLÉMATIQUE URBAINE DANS DEUX ROMANS
MONTREALAIS DE GABRIELLE ROY :
BONHEUR D'OCCASION ET ALEXANDRE CHENEVERT**

par Yannick RESCH

La problématique urbaine a pris longtemps à Montréal une forme particulière. En effet aux problèmes d'ordre économique et social causés par les lois du profit et de la capitalisation, propres à toute grande ville des sociétés capitalistes, s'ajoutent des problèmes d'ordre linguistique et ethnique.

Les deux courants principaux à Montréal à la fin du XIXe siècle sont, d'une part, les britanniques, et d'autre part, les ruraux canadiens français qui venaient de la plaine. Ces groupes divisent l'agglomération en deux pôles distincts. Les canadiens français, formant le gros de la main d'oeuvre, s'agglutinent au sud et à l'ouest du Bd. Saint-Laurent, près des manufactures, des sillos à grains et des usines de métallurgie, tandis que la population anglophone qui détient l'argent, s'établit sur les flancs du Mont-Royal.

Les témoignages donnés sur la ville à la fin du siècle dernier concordent tous sur ce point : les deux populations forment deux groupes distincts, «deux solitudes» (1). La ville apparaît fortement caractérisée en quartiers se distinguant par la langue, le travail et l'environnement. Cette dualité tendra au cours du XXe siècle à s'atténuer mais cet aspect est encore très réel autour des années 40 comme en témoigne la littérature de l'époque. L'oeuvre de Gabrielle ROY en est le meilleur exemple car elle rompt définitivement avec la tradition terroiriste et ouvre la voix «au roman de moeurs à incidences sociales» (2). L'analyse de cette oeuvre, et plus particulièrement de *Bonheur d'occasion* et d'*Alexandre Chênevert*, aide à comprendre les conflits et tensions qui opposaient l'homme à la ville en cette première moitié du XXe siècle.

Avant d'arriver au roman G. Roy fait une carrière journalistique. En particulier, elle publie sous le titre de *Tout Montréal*, de Juin à septembre 1941, des articles sur la vie métropolitaine et l'on peut constater qu'une pensée domine cette production, celle du modernisme et du socialisme. Ces reportages nourriront son premier roman *Bonheur d'Occasion* qui sera salué à sa parution en 1945 comme le premier bon ro-

man réaliste. Roman de l'emprisonnement, de l'exil, de la quête désespérée du bonheur, *Bonheur d'Occasion* montre l'aliénation des travailleurs de Saint-Henri et pose le problème de la ville à travers la relation que celle-ci entretient avec ses quartiers pauvres et industriels.

Le deuxième roman, *La Petite Poule d'eau*, réalise l'évasion souhaitée mais non réalisée par les personnages du premier roman. C'est le retour à la patrie perdue et idéalisée par le souvenir, mais comme l'a très bien montré F. Ricard (3), cette affirmation de la vie heureuse ne peut rester repliée sur elle-même sans risque d'asphyxie. Aussi le troisième roman, *Alexandre Chênevert*, nous ramène-t-il à la ville. Il fait suite à trois nouvelles, parues en 1948, dans lesquelles apparaît un petit col blanc hanté par des problèmes financiers et par la solitude. Alexandre Chênevert, caissier dans une banque, est lui aussi prisonnier des tracas et soucis, incapable de communiquer avec autrui.

Le premier cycle de l'oeuvre romanesque de G. ROY fait apparaître une problématique urbaine non seulement au niveau des thèmes mais aussi au niveau du discours. Il est donc intéressant d'analyser dans ces deux romans comment s'inscrit le discours de la ville.

Montréal et sa représentation.

1) *Le nom*

A la lecture des deux textes, une première remarque s'impose : la ville n'est pratiquement jamais nommée par les personnages. Qu'elle s'oppose au quartier de Saint-Henri comme le centre à sa banlieue, dans *Bonheur d'Occasion*, ou qu'elle soit le décor dans lequel se déroule l'histoire d'Alexandre Chênevert, Montréal est appelée du nom commun de «ville». Ainsi dans *Alexandre Chênevert* nous apprenons seulement au 2ème chapitre, et indirectement à travers le nom de la banque d'Alexandre, que le personnage habite bien Montréal. Souvent évoquée pour sa taille et sa densité, elle est la «grande ville» ou encore «la grande ville grisante». Dans *Alexandre Chênevert*, les caractéristiques de Montréal sont celles de toute grande agglomération, d'où l'utilisation assez courante de l'indéfini «une» ou du pluriel «il aperçut le foisonnement des lumières par quoi les villes se révèlent dans l'ampleur de la nuit.»

En conséquence, il n'est pas étonnant que l'appropriation d'un coin de Montréal se fasse sous forme négative, tant est fort chez Alexandre, le sentiment de non appartenance à sa ville : «Ça, c'est un coin de Montréal que je n'ai jamais détesté.» Enfin quand

Alexandre nomme sa ville pour essayer de concrétiser son rapport à elle « il eut la curieuse sensation qu'il ne pourrait pas être plus à l'étranger à Moscou, à Paris. »

Il y a pour tous les personnages une opposition entre le désir de la ville et l'impression confuse et forte qu'ils en sont exclus. Cependant cette dualité prend dans les deux romans des formes différentes.

2) *Le centre ville : la rue Sainte Catherine*

Pour les travailleurs de Saint-Henri, la ville c'est le lieu des plaisirs, des distractions, le lieu où l'on peut rêver; et dans ce roman, la ville c'est essentiellement la rue Ste Catherine. Pour Florentine, l'héroïne du roman, c'est l'espace qui matérialise son bonheur. Elle s'imagine au bras de Jean, déambulant devant les magasins où s'offre tout ce qui fait appel à la détente et au confort. Bref, « la ville est pour le couple », car sortir du quartier a un sens très précis; cela implique un petit voyage, il faut prendre le tram ou le taxi; c'est le début d'une aventure qui invite à un déchiffrage permanent des signes offerts. (4)

Cette rue s'oppose à celles de Saint-Henri que les habitants empruntent à la hâte pour aller à leur travail. On y déambule tandis que la place Saint-Henri accueille un « flot las, pressé ». On y découvre le luxe; luxe de la toilette : les vitrines présentent de « belles robes de bal », des « franfreluches de soie », donnant ainsi l'illusion que la vie est une fête quotidienne; luxe du sport individuel qui privilégie l'exploit et l'amusement personnel en supposant un niveau de vie aisé.

Cependant cette rue apparaît comme le lieu de la plus dure réalité car elle fait naître chez les habitants de Saint-Henri un conflit entre ce qu'ils désirent et ce qu'ils peuvent réellement acheter. Comme le dit un des personnages du roman, « le seul fun qu'on a c'est de les regarder »; le discours du jeune chômeur montre l'aliénation des personnages prisonniers de désirs d'autant plus violents qu'ils sont irréalisables. Cette aliénation repose sur une ségrégation géographique qui privilégie le centre par rapport au quartier et rend encore plus dramatique la relation de l'habitant à son environnement. Saint-Henri, en effet, à travers l'image que s'en font les habitants apparaît comme un espace générateur de conflits. Les termes les plus souvent utilisés pour le désigner sont : « faubourg », « village », « quartier ». C'est dire que Saint-Henri apparaît dans l'esprit des gens comme un mélange de ruralité et d'urbanité. Le dimanche, c'est un « village » dans

la grande ville»; en semaine Saint-Henri n'est plus que le quartier pauvre et industrialisé d'une grande ville, espace engorgé de bruits stridents et ininterrompus.

3) *Le quartier : Saint-Henri*

Si le centre monopolise, à travers la rue Sainte Catherine, les fonctions à caractère ludique, le reste de l'espace urbain est fortement différencié en quartiers. Il y a «les quartiers de grande misère en haut vers la rue Workman et la rue Saint Ambroise et en bas, contre le canal Lachine où Saint-Henri tape les matelas, tisse le fil, la soie, le coton, pousse le métier,...» et les quartiers résidentiels, c'est-à-dire, «la ville de Westmount échelonnée jusqu'à faite de la montagne dans son rigide confort anglais». L'opposition est d'ordre à la fois économique et ethnique.

Cependant il est difficile de trouver dans la description de Saint-Henri une vie de quartier. Au contraire, on constate que les conditions de vie des travailleurs ne prédisposent pas à une individualisation de leur environnement. Ce qui caractérise le quartier, c'est l'uniformité. Uniformité dans le rythme de travail : Saint-Henri vit à certains moments plus qu'à d'autres : «à ces quatre inter-sections rapprochées la foule, matin et soir, piétinait, et des rangs pressés d'automobiles y ronronnaient à l'étouffée». Uniformité des gens «Maçons blanchis de chaux, menuisiers chargés de leur coffre, ouvriers en casquette et portant leur boîte à lunch sous le bras, fileuses, ouvrières des fabriques de cigarettes, lamineurs, puddlers, gardiens, (...); le flot de six heures confondait non seulement les travailleurs du quartier mais encore ceux qui rentraient de Ville-Saint-Pierre, de Lachine, de Saint-Joseph, de Sainte Cunégonde, et même d'Hochelaga». Uniformité enfin des rues et des maisons, «C'est au numéro, seul, au dessus de la porte, qu'on reconnaît leur piteux appel à l'individualité.»

Avec ce roman, Gabrielle Roy a montré comment l'individualité d'un quartier peut être battue en brèche par les caractères matériels et physiques du lieu. La densité croissante des habitants, le développement des usines ont déstructuré cette «termitière villageoise» qui a, parfois le soir, «sa vie de village». La seule forme de vie collective de quartier n'existe que dans un lieu réduit mais privilégié parce qu'occupé avec plaisir : le bar (5). Là, en effet, les travailleurs du quartier viennent «placoter» et raconter leur malheur; mais ce n'est qu'une partie des habitants qui en bénéficient puisque les hommes seuls s'y retrouvent.

Alexandre Chênevert développe les conséquences de cet affaiblissement de la vie de quartier car, comme l'a indiqué R. Ledrut (6)

«la différenciation de l'espace social est en relation directe avec l'organisation de la ville». Pour Alexandre il n'y a plus de quartier, c'est l'atomisation, conséquence directe de l'uniformisation spatiale et sociale. «—Dans les villes, on vit des années sans même connaître ses voisins. A droite de chez moi, par exemple, il y a une famille du nom de Patenaude, mais vous dire au juste où ils travaillent, ce qu'ils font : le père, les enfants, je ne pourrais pas.» La densité a pour effet la promiscuité et la promiscuité, l'isolement; mais aussi le repli sur soi, d'autant plus grave qu'il s'accompagne de frustration : «Hélas! chez les Chênevert, on ne pouvait même pas se chicaner en paix. Il fallait mettre une sourdine aux emportements, à cause des voisins.» Bref, le rapport d'Alexandre à ses concitoyens et vice versa est toujours fondé sur un sentiment d'agressivité et de rancune.

Modernisme et technicisme

Qu'il soit agressé ou séduit par sa ville, Alexandre en a besoin comme d'une drogue. Son voyage au Lac Vert, expédition entreprise en vue d'un retour à la vie simple et paisible, se solde par un échec : «Il rêva aussi de journaux, de magazines en grosses piles sur le trottoir apportant les nouvelles du monde. Là était la vie, l'échange émouvant et fraternel.»

Mais ces informations que la grande ville, seule, peut donner quotidiennement, aliènent Alexandre. Conscience ouverte mais sans défense, il accueille pêle-mêle, les nouvelles internationales, les slogans publicitaires et essaie de «se reconnaître dans cette broussaille infinie que présentent les convictions des hommes.» Incapable de se protéger, il se laisse aller à des rêveries incohérentes. Dès le premier chapitre, Alexandre est présenté lors d'une nuit d'insomnie, l'esprit submergé par un flot de soucis et de problèmes qui concernent aussi bien sa vie que le sort de l'humanité. Après avoir constaté qu'il ne pouvait tirer parti de son insomnie, il se décide à la combattre et remarque aussitôt qu'il est là encore soumis à la propagande publicitaire : «Sels, poudres effervescentes, la petite armoire ne contenait que des correctifs à une affection généralisée presque aussi courante que la bonne santé à en juger par la réclame qui y avait trait dans les tramways, dans les journaux.» L'accumulation des moyens d'information au lieu de le stimuler, l'assaille et le met dans l'impossibilité de faire un choix. Alexandre est plongé dans une «jonglerie» interminable qui finit par altérer sa santé. «Il rejeta tout ce qui était écrit, expliqué, répété, puis il y revint en esclave chercher un soutien.»

Insomnies et jongleries nous sont présentées dans ce récit

comme directement liées à la civilisation urbaine. Elles sont maintenues dans l'individu par des pressions extérieures et contradictoires et liées à une absence de tout contrôle sur la vie collective du quartier. Ainsi l'avancée technique, le progrès, au lieu de servir Alexandre développent en lui un sentiment d'insécurité et de malaise. Écoutant le bruit régulier que fait le moteur du réfrigérateur, Alexandre sent «sa pleine infériorité d'homme avec ses petits malaises, ses rhumes perpétuels, ses problèmes confus.» Quand à l'habitat, loin de protéger l'épanouissement de l'individu et de la vie familiale, il entraîne par son exigüité et la minceur de ses parois une promiscuité telle que toute véritable communication se trouve irréalisable. Les voisins sont des étrangers ou des présences indiscrètes dont on peut «deviner les plus intimes préoccupations.» Aussi Alexandre passe-t-il de la pitié à l'égard de ses semblables à une haine généralisée envers autrui : «Sauvage! lança Alexandre à l'adresse de son voisin. C'était peut-être un brave homme. Alexandre ne connaissait pour ainsi dire rien de lui, hormis les bruits qu'il faisait trop tôt le matin, mais il le détestait comme jamais on n'arriverait à lui faire détester les Russes.»

La non adaptation à son espace environnant entraîne une aliénation qui n'existe pas seulement dans le rapport à autrui mais aussi dans le rapport de l'individu à son propre corps. C'est dans la quotidienneté de ses personnages que l'auteur a le mieux montré les formes d'aliénation dues à la civilisation urbaine.

Les lieux de travail

Dans ces deux romans, Gabrielle Roy a présenté les personnages principaux dans leur lieu de travail : le restaurant du Quinze Cent où sert Florentine, et la cage de verre où travaille le caissier Alexandre. La lecture de ces deux espaces montre que l'individu y est menacé dans son équilibre psychique et que la vie quotidienne est perçue comme négative.

Le Quinze-Cent

Bonheur d'Occasion s'ouvre sur une description du Quinze-Cent qui introduit à la vie de Florentine et à celle du quartier. Plusieurs systèmes de signes apparaissent :

— *le manger* : les clients sont des «habituéés» qui viennent «se restaurer» d'un «café brûlant»; c'est dire que les travailleurs du quartier ne s'attardent point pour se reposer, ils mangent à la hâte, pressés par ceux qui, «debout, guettaient une trouée dans

cette enfilade de dos penchés;»

— *le service* : fatiguant parce qu'incessant et intensifié par l'exigüité du lieu. «Le tiroir caisse sonnait presque sans interruption. Des consommateurs pressaient les serveuses ou réclamaient leur attention en claquant des doigts ou en laissant filer entre leurs lèvres des «pstt» insolents.

— *le cadre* du restaurant qui le présente comme copiant «la ville» dans son souci de paraître moderne et qui accentue au contraire la différence entre une salle de quartier et un restaurant de la ville. Le style du Quinze-Cent se définit par une thématique du clinquant et du factice, lisible non seulement dans «le miroitement de la verroterie des panneaux nickelés,» mais aussi dans le maquillage accusé des serveuses.

La cage d'Alexandre

A l'inverse du restaurant, la banque où travaille Alexandre est spatieuse, et le malaise ressenti en ce lieu provient d'un effet d'impersonnalité et d'uniformité : «L'immense pièce plantée de trois fortes colonnes, spatieuse comme une gare, paraissait vide malgré les tables-secrétaires rangées près des hautes fenêtres et, parallèlement, le sévère comptoir en bois poli qui supportait les cloisonnements de verre.» La banque donne l'image d'un espace trop grand, trop ouvert, donc non sécurisant; et en même temps, puisque lieu de l'habituel, trop visible, trop lisible. C'est-à-dire que cet espace ne peut donner un sentiment d'anonymat. Le portrait du fondateur de la banque, «placé haut sur le mur», les cages de verre des caissiers contribuent à créer l'impression qu'on est toujours observé, sous le regard d'autrui, à la limite réduit à l'état d'objet : «Alexandre croisa ce regard qui le voyait comme une machine.»

Trop exigü ou trop vaste, trop conforme au style d'un quartier ou trop impersonnel parce que trop fonctionnel, le lieu de travail est toujours le lieu d'un conflit pour celui qui s'y trouve. D'abord cet espace est toujours ressenti comme une prison qui mine physiquement l'individu : «Debout ou une cuisse posée contre le tabouret, il éprouvait une grande fatidue du dos, comme une pression douloureuse sur l'épine dorsale», et la torture de Florentine, c'est «avoir toujours le sourire quand ses pieds brûlaient comme s'ils eussent été posés sur des lits de braise». Ensuite, le lieu de travail emprisonne moralement ces personnages. Pour Alexandre qui travaille dans «une cabine transparente, à vrai dire sans plus de secret qu'une vitrine de magasin», cette cage est le symbole de l'écran qui le sépare des autres, même

hors de son travail. En effet, dans la cafétéria où il va prendre régulièrement son déjeuner et qui ressemble, «par une impression de vide malgré la foule», à sa banque, Alexandre découvre au guichet de la caissière, «des regards hostiles qui le harcelaient». Le rapport à l'espace est vécu parfois sur le mode obsessionnel : qu'un souci occupe Alexandre et ses promenades le ramènent invariablement à sa banque.

Pour échapper à cette angoisse qu'ils ressentent dans leur travail, les personnages développent une idéologie de compensation à travers des rêves de voyage, de départ vers un lieu idéal, souvent mythique. L'automatisme des gestes, la routine du travail quotidien provoquent une scission entre le moi social et le moi intérieur. Les mains d'Alexandre connaissent si bien les rouleaux de monnaie que celui-ci peut travailler vite tout en pensant à autre chose. Il en est de même de Florentine qui rêve à ses sorties en ville au bras de Jean pendant qu'elle sert les clients. Cependant ces rêveries aboutissent toutes à un échec. Florentine, invitée dans un restaurant de la ville choque Jean par son comportement, sa méconnaissance des codes sociaux; elle lui apparaît tellement à l'image de Saint-Henri que lorsqu'ils repartent, ils s'enferment chacun dans des pensées «qui allaient sur une pente opposée, tellement à l'opposée que jamais plus dans leur vie ils ne pourraient se comprendre». Quand à Alexandre, son aventure au Lac Vert comme ses rêves d'insomniaque le rendent encore plus appauvri et plus étranger à lui-même que jamais.

En choisissant de décrire le canadien français, installé depuis peu à Montréal, G. Roy a montré les formes d'aliénation qui peuvent découler du sentiment de non-appartenance de l'homme à son espace environnant ainsi que l'échec de toute tentative d'un retour à la vie compagne.

N O T E S

- (1) *J.Claude Marsan, Montréal en évolution, Fidès 1974.*
- (2) *Réjean Robidoux et André Renaud, Le Roman Canadien français du XXe, Ottawa, 1966, pp.75-76.*
- (3) *F. Ricard, Gabrielle Roy, écrivains canadiens d'aujourd'hui, Fidès, 1975, pp. 74-76.*
- (4) *R. Ledrut, Sociologie urbaine, P.U.F., 1968.*

- (5) *Cet aspect du bistrot comme espace sécurisant et protecteur a été très bien analysé par Pierre Sansot dans son livre, Poétique de la ville , Klincksiek, 1971.*
- (6) **Sociologie urbaine ,pp. 138-140.**

PAROLE ET TERRE DANS LA POESIE CANADIENNE ANGLAISE CONTEMPORAINE

par Pierre SPRIET

Pas davantage que d'autres expressions culturelles liées à une communauté d'hommes, la littérature canadienne ne se définit pas son seul contenu national. Le *Cities* de G. Jonas n'est pas moins canadien dans ses évocations de Vienne que dans ses esquisses to-rontoises. C'est par un vers qui n'est paradoxal qu'en apparence que s'achève l'un des poèmes de L. Dudek : «Everything, whatever it is, is a kind of Canada» (1) : le Canada est un raccourci, une manière de miroir du monde.

Il est cependant indéniable que la prose et la poésie canadiennes ont eu et ont encore souvent un contenu spécifiquement national. Les oeuvres descriptives ou narratives centrées sur la terre y abondent; de manière peut-être plus systématique que d'autres, les écrivains canadiens se tournent volontiers vers leur terre pour la célébrer, l'exorciser ou l'interroger. Ils n'ont pas d'autre épopée à chanter que celle de l'homme aux prises avec une terre qui s'impose avec une brutalité qu'on ne retrouve pas souvent ailleurs au même degré. Aux colons venus du Vieux Monde, cette terre affirme sa présence obsédante. L'urbanisation rapide du pays n'a pas, semble-t-il, modifié radicalement les données du problème : même dans le retranchement de leurs métropoles américaines, les poètes canadiens d'aujourd'hui restent marqués par l'existence de cette terre inhumaine, à la fois très proche et terriblement étrangère. C'est cette présence qu'un Nowlan découvre, même lorsqu'il visite l'Angleterre aux paysages humanisés et la compare à sa terre en lutte contre l'homme :

«...in my country even
when the land was first
broken two hundred
years ago or more, the wilderness
is waiting
to reclaim everything if
we turn our backs» (2)

Al Purdy donne au thème une coloration à peine différente lorsqu'il constate dans «A country north of Belleville» que les femmes abandonnées du nord de l'Ontario retournent à l'absence de sens et que la terre étrangère à l'homme reprend ce que l'homme

avait un court instant marqué de son dessein :

«a pile of moss-covered stones
gathered for some ghost purpose
has lost meaning under the meaningless sky.» (3)

La terre canadienne ne se laisse pas mettre entre parenthèses. Elle fut longtemps pour le colon, l'aventurier et le missionnaire que chantaient Service ou Pratt un adversaire à vaincre, un champ clos d'où l'on revenait, si on en revenait, plus homme de l'avoir affrontée, un désert de neige et de glace dont l'inépuisable cruauté n'était en harmonie qu'avec ses rares et sauvages habitants. C'est même dans cette relation de l'homme avec une nature marquée par la démesure que N. Frye voit l'originalité de la littérature de son pays (4). Il n'y a souvent que deux personnages dans la poésie canadienne : l'homme et la terre. Entre eux s'établissent divers types de relations. Dans la perspective colonisatrice, la terre est traditionnellement un antagoniste difficile, dont la force meurtrière doit être captée pour servir l'homme dans une relation d'exploitation. C'est ce type de relation que Pratt chante dans des poèmes de facture épique tels que «Brébeuf and his brethren» ou «Towards the last spike», qui peuvent à des titres différents être considérés comme typiques (5).

Une autre forme de relation entre l'homme et la terre a marqué la poésie canadienne. A la fin du siècle dernier, encore influencés par le romantisme, des poètes comme Roberts, Carman et Lampman ont volontiers chanté une nature débonnaire; ils ont dit la relation harmonieuse de l'homme et d'un environnement imaginé plus que vu à travers le prisme déformant de la tradition bucolique. Mais la sérénité de la pastorale trouve peu d'échos chez les poètes d'aujourd'hui. Lorsqu'ils restent sensibles à la beauté de la nature, c'est plus souvent à son caractère inhumain et violent qu'ils s'arrêtent, comme A.J.M. Smith dans «The lonely land» : «The beauty of strength, broken by strength and still strong, / a beauty of dissonance.» (6)

Le pastoralisme est cependant aujourd'hui plus fort qu'au temps des romantiques attardés, mais il a changé de nature. Il n'est plus serein mais critique; c'est au sein du courant écologique de contestation de la culture occidentale qu'il se situe, prônant le retour à des sources non polluées et une restauration de l'harmonie nécessaire entre l'homme et la terre. Ce courant affecte des poètes aussi bien que des romanciers et conteurs tels que Farley Mowat, chanteur du Nord et des Eskimos. Ils redisent avec les mots de notre siècle le mythe d'une nature vierge et dure, mais authentique et vitalisante.

Il est curieux de constater que, quel que soit le type de relation

instauré entre l'homme et la terre, c'est fréquemment dans le cadre privilégié de la communication humaine que cette relation est transcrite par les poètes; elle est analysée en termes linguistiques : parole et terre, mots humains et langages non humains s'affrontent ou se combinent en une série de variations qui dépassent parfois le niveau de l'exploration purement métaphorique.

Pour F.R. Scott dans « Laurentian Shield », conquérir la terre pour la mettre au service des hommes, c'est apporter à une nature qui se tait, qui est « inarticulate, ...empty as paper », un langage qui lui donne enfin le sens dont elle est dépourvue et qu'elle attend :

This waiting is wanting
It will choose its language
When it has chosen its technic,
A tongue to shape the vowels of its productivity.» (7)

La phase actuelle de la colonisation constitue la première étape du processus de formation de cette langue de l'exploitation : pionniers et constructeurs de voies ferrées l'écrivent sur le sol :

«Now there are pre-words
Cabin syllables,
Nouns of settlement
Slowly forming, with steel syntax,
The long sentences of its exploitation.»

Le grand livre de la nature cher aux romantiques se métamorphose en livre de la civilisation : les mots de la culture occidentale annexeront demain toute cette terre devenue désormais intelligible, humaine :

«... what will be written in the full culture of occupation
Will come presently, to-morrow,
From millions whose hands can turn this rock into children.»

Peu de poètes partagent aujourd'hui l'optimisme de F.R. Scott, mais la formulation linguistique du rapport homme-terre connaît une fortune certaine. Irving Layton, sans partager la foi au progrès industriel de Scott, conçoit la relation d'une manière somme toute assez traditionnelle et développe dans les premiers vers de « The Birth of tragedy » le thème du poète interprète de l'univers, traducteur sinon de ses secrets, au moins de ses virtualités :

«And me happiest when I compose poems.
Love, power, the huzza of battle,
are something, are much;
yet a poem includes them like a pool
water and reflection.
In me nature's divided things —

tree, mould on tree —
have their fruition
I am their core. Let them swap,
bandy, like a flame swerve
I am their mouth; as a mouth I serve.» (8)

Ce n'est pas pour l'exploiter qu'il entre en relation avec elle, mais pour la faire parler. La perspective de Layton reste celle de l'humanisme : L'homme se place au centre de l'univers et il dit ce monde avec ses mots humains. Le thème est au coeur même de la civilisation occidentale : c'est à l'homme de nommer les choses et, par cette prise de possession linguistique, il les marque de dépendance.

G. Bowering le rappelle plaisamment dans l'un de ses poèmes, mais sa révision humoristique du récit biblique de la création établit un gauchissement caractéristique du lieu commun, qui paraît assez significatif dans la poésie d'aujourd'hui :

«What would you like to call that ?
said God
& Adam said it looks like a horse, I'll
call it a horse.

He is yr servant, said God,
I made all these things
in the last 5 days, now
yr the boss,
name them & they're yrs.

But how Can I arrive at a name
without asking them
if they already got secrets, said Adam.

You are Man,
said God.» (9)

La terre n'est donc plus aussi muette que ne le disaient conquérants et humanistes. Elle n'est plus aussi prête à se charger des mots de l'homme. Entre celui-ci et la terre peuvent s'instaurer d'autres relations que celle de l'imposition d'un langage possessif. Au-delà, en deçà ou à côté du langage des hommes existent d'autres langages pas nécessairement réductibles à celui-là. Certains poètes contemporains entreprennent une nouvelle analyse du rapport parole-terre qui remet plus ou moins radicalement en cause l'harmonie longtemps postulée entre les deux termes. Deux d'entre eux, Dennis Lee et Margaret Atwood, font de cette prise de conscience de l'hétérogénéité des langages le point de départ d'une quête de l'identité. Partant de prémisses différentes et au terme d'un cheminement qui n'est pas sans

analogie avec la démarche mystique et qui se rapproche d'une forme de folie liée à la subversion du langage et à la rupture de la communication, l'un et l'autre parviennent à une nouvelle définition du rapport homme-terre.

Dennis Lee part de l'aliénation politique de sa terre : elle est «vide et absence» parce qu'elle s'est laissée posséder par d'autres; dans cette dépossession qui est signe et effet de la peur de vivre, il voit la marque de son pays : «it was / fear of life, the mark of Canada»; «Among the things which / hesitate to be, is void our / vocation ? » (10) Selon un processus foncièrement illogique mais tactiquement efficace, le poète prend cependant appui sur ce vide politique d'une «nation conquise» et dépossédée par refus de vivre : il transforme ce refus passif en acceptation active de la néantisation. Ce détachement, pour être authentique, demande un préalable attachement que Lee évoque par une métaphore empruntée au langage :

«And I will not enter void till I come to myself
nor silence the world till I learn its lovely syllables.» (11)

A l'attachement préalable peut alors succéder la descente au néant, elle-même d'ailleurs préfigurée par la mort, «the death of lakes, the gutting of our self respect» qu'entraîne la civilisation américaine acceptée par ses concitoyens (12). Et pour échapper au vide de cette barbarie, il faut accepter un néant plus essentiel qui est dépossession radicale :

«...if a man strays into that
vast barbaric space it happens that he enters into
void and will go
under, or he must himself become void.»

«Everything we own will
disappear, nothing
belongs to us, and
only that nothing is home.»

Même si cette curieuse descente mystique dans la dépossession a pour point de départ l'analyse du rapport de l'homme avec la terre, elle n'utilise qu'accessoirement la métaphore du langage. Il n'en va pas de même des poèmes de Margaret Atwood. Avec elle, les mots sont plus qu'une métaphore. C'est la parole qui constitue l'homme; c'est une autre parole qui est le monde non humain des choses. La relation entre l'homme et la terre est essentiellement le heurt de ces paroles.

Par tout un aspect de son oeuvre poétique et romanesque, Margaret Atwood développe le thème devenu banal de l'anticonformisme contemporain, dénonciateur de toutes les exploitations, celle

de la nature par une civilisation mécanicienne et celle de la femme par l'homme, l'une et l'autre étant d'ailleurs les deux faces d'une même processus de violence et d'aliénation (14). Son originalité ne se situe pas à ce niveau de dénonciation presque classique. La critique sociale débouche sur une quête de l'identité qui non seulement la prolonge mais devient le mouvement essentiel, la forme même de son oeuvre multiple. Il faut évidemment parler de retour aux sources puisque cette quête de l'identité se fait au contact de la terre; mais ce retour n'a que peu de points communs avec la recherche de l'enracinement si caractéristique de la littérature canadienne contemporaine, qui redécouvre avec délices et mauvaise conscience que les vertus culturelles des Indiens et des Eskimos étouffés par le « progrès » étaient fondées sur une harmonie profonde entre l'homme et la nature. Margaret Atwood ne prêche pas le retour à la terre et ne célèbre pas le Grand Nord à la manière d'un Mowat. Son oeuvre est confrontation avec l'autre, terre ou homme, terre et homme parce que c'est tout un; et de cette confrontation, qui est échange de signes, communication naît progressivement la conscience de ce qu'est l'homme ou plus précisément de ce qu'il n'est pas, de ses fausses identités.

Plus encore que la quête de l'identité, ce qui caractérise l'oeuvre d'Atwood, c'est le rôle qu'y joue le langage. A chacune des étapes de cette quête, il agit comme révélateur en même temps qu'il dit cette quête, de sorte que le poème multiple qu'est l'oeuvre poétique et romanesque est à la fois l'instrument de cette recherche et sa révélation verbale.

La première étape de l'exploration, c'est la prise de conscience de l'existence incongrue du langage humain et de son inaptitude à communiquer autrement que dans la relation d'aliénation. La plupart des poèmes rassemblés dans *The Animals in That Country* (1968), *Procedures for Underground* (1970) et *The Journals of Susanna Moodie* (1970) sont des variations sur cette relation. Margaret Atwood est fascinée par les mémoires d'une épouse de colon anglais du début du 19^{ème} siècle, Susanna Moodie, qui dans la solitude des bois canadiens s'obstine à défendre la culture. C'est son aventure exemplaire qu'elle imagine plus qu'elle ne narre dans *Journals*. Dans le heurt avec la terre canadienne, l'héroïne des poèmes découvre la non-pertinence des structures de signification imposées et acceptées par la culture. Elle ne se retrouve pas dans une nature qui ignore l'homme; elle est littéralement perdue, sans points de repère, privée de ses signes habituels :

« The moving water will not show me
my reflection.
The rocks ignore.

in a foreign language.» (15)

«We left behind one by one
the cities rotting with cholera,
one by one our civilized
distinctions
and entered a large darkness.
It was our own
ignorance we entered». (16)

Le pionnier entreprend de marquer de sa forme une terre qui n'a pas encore reçu d'empreinte humaine; il s'efforce d'y implanter un dessin visible : les lignes droites de sa cabane, la géométrie de son jardin, l'architecture de ses champs constituent son domaine en système clos, en «île» (17). Il structure les choses en les découpant et en les limitant; il établit un système hiérarchisé de stratifications précises et d'oppositions valorisantes; il oppose l'humain au non-humain, la chair à l'esprit, les mauvaises herbes aux plantes utiles, le minéral au végétal et à l'animal, etc.

Mais la terre n'accepte pas ces taxinomies; elle résiste aux découpages, franchit les limites, envahit l'île. L'homme vit donc en état de siège permanent et lutte contre la terre tant pour la contenir que pour lui arracher des parcelles qu'il ne possède jamais définitivement; c'est souvent dans le code du langage qu'Atwood décrit cette lutte :

«Things
refused to name themselves; refused
to let him name them.» (18)

C'est dans la perspective plus vaste des structures de la signification qu'elle évoque cet affrontement :

«He dug the soil in rows,
imposed himself with shovels
He asserted
into the furrows, I
am not random.

The ground
replied with aphorisms :

a tree-sprout, a nameless
weed, words
he couldn't understand.

.....

By daylight he resisted.

He said, disgusted
with the swamp's clamourings and the outbursts
of rocks,
 This is not order
 but the absence
 of order.

He was wrong, the unanswering
forest implied :

It was
an ordered absence.» (19)

Dans cette relation de violence et d'aliénation, l'homme mythique d'Atwood découvre qu'il n'est pourtant pas radicalement différent des êtres qu'il structure. Son vernis de culture ne résiste pas mieux que son jardin symbolique aux assauts de la terre. C'est la seconde étape de la quête, celle qui révèle à l'homme son animalité, sa parenté avec les plantes et les pierres. Pour survivre, il cueille, il mange, il tue son semblable. L'acte même de tuer que pose le chasseur le métamorphose en animal :

«I kill because I have to
but every time I aim, I feel
my skin grow fur,
my head heavy with antlers.» (20)

Dans le miroir d'une eau révélatrice, l'homme se découvre tel qu'il est, monte des profondeurs animales, violent et prédateur :

«in the water
under my shadow
there was an outline, man
surfacing, his body sheathed
in feathers, his teeth
glinting like nails, fierce god
head crested with blue flame». (21)

Si le langage joue encore le rôle de révélateur dans cette seconde étape il est clair qu'il devient de plus en plus la manifestation même des choses. Au langage humain s'opposent d'autres langages que l'homme découvre au contact de la terre, qui sont la terre même et qui sont aussi l'homme parce qu'il participe de la terre. La relation homme-terre s'intériorise en même temps qu'elle provoque un dédoublement de la personne, que le poète exprime encore par la métaphore du langage, c'est la «double voix» de Susanna Moodie : «Two voices / took turns using my eyes / one had manners / / The other voice / had other knowledge...» (22) Voix discordantes, antithétiques, dépourvues de mots communs. L'ina-

déqualification de la relation homme-terre se mue en une impossibilité de communiquer avec soi : les discours sont devenus hétérogènes; il n'existe plus de structure unifiante; il n'y a plus de code unique; Susanna Moodie et ses pionniers sombrent dans la folie; l'homme d'Atwood est condamné à la schizophrénie.

Le rôle investigatoire du langage et sa symbolique n'ont jamais été aussi marqués que dans le dernier recueil de Margaret Atwood : *you are Happy* par ses thèmes comme par ses techniques de structuration rappelle et prolonge l'oeuvre antérieure; il approfondit sa réflexion sur la communication. (23) L'auteur y affirme une conscience plus aiguë de l'importance des mots et donc du rôle du poète . il n'interprète plus; il écoute l'inaudible : « I spend my days with my head pressed to the earth, to stones, to shrubs, collecting the few muted syllables left over; in the evening I dispense them, a letter at a time ». (p.49) Le poète dialogue aussi avec les hommes, mal à l'aise dans leur vie d'hommes et donc de tueurs des choses; ils viennent mendier auprès de lui le mot qu'auraient dû prononcer les choses qu'ils ont tuées précisément parce qu'elles ne parlaient pas . « They offer me their pain, hoping in return for a word, any word from those they have assaulted daily with shovels, axes, electric saws, the silent ones, the ones they accused of being silent because they would not speak in the received language. » (p.49) On retrouve étrangement associés et opposés les mots humains et, chez les autres créatures, l'absence de mots qui entraîne la mort.

C'est l'inadéquation de la communication à tous les niveaux que le recueil souligne, qu'il s'agisse de la communication dans le couple, du dialogue intérieur de l'homme avec lui-même, des rapports de l'homme avec les choses. L'éclairage est souvent celui des recueils et des romans antérieurs : opposition de l'homme et de la terre, relation homme-femme, aliénation, clôture de l'homme dans son île, incommunicabilité... Presque constamment, les thèmes sont abordés sur l'arrière-plan du langage et dans une symbolique de communication. Le deuxième poème du recueil est typique de l'ensemble :

« Useless, mouth against mouth,
lips moving in these desperate
attempts at speech,
rescuer bending over the drowned body
trying to put back the breath, the soul.

When did we lose each other ?
These twilight caverns are endless,
you are ahead,

flicker of white, you guide
and elude, I follow you
hand on damp stone wall, feet
in the chill pools, overhead the weak voices
flutter, words we never said,
our unborn children» («Useless», p.10)

Tel qu'il est structuré dans les poèmes, dans les romans et dans *Survival* (24), l'univers de Margaret Atwood est très évidemment dualiste : les bourreaux s'opposent aux victimes, les assassins aux assassinés, *bush* est l'antithèse de *garden*, *wilderness* lutte contre *field*, *curve* s'oppose à *line* et nature à culture. Cet univers se structure par opposition antithétique qui exclut la continuité. L'opposition ne se définit pas par la possession ou la non-possession d'un ou plusieurs traits distinctifs, mais par négation radicale : il n'y a pas d'éléments communs entre le champ et la terre non-humanisée; l'un est simplement tout ce que l'autre n'est pas; on ne passe pas de l'un à l'autre par évolution, mais par rupture ou par inversion. Cette forme de structuration subsiste dans *You are Happy*. Les oppositions fondamentales restent celles de l'homme et des êtres non-humains d'une part, et de l'homme et de la femme d'autre part, l'une et l'autre étant complémentaires. La même discontinuité subsiste entre les termes des oppositions de l'impossibilité de la communication verbale exprime l'un des aspects de cette discontinuité. Mais ce ne sont plus les oppositions elles-mêmes qui définissent les poèmes du nouveau recueil; elles sont d'une certaine manière considérées comme acquises; c'est leur transformation que dit le poète, et il instaure cette métamorphose par le moyen d'une figuration particulière, peut-être plus visible ici que dans les recueils antérieurs.

Une figure de prédilection apparaît en effet dans les poèmes de *You are Happy* : elle se définit par la combinaison sur l'axe syntagmatique de termes appartenant à des codes qui sont non seulement différents mais même opposés ou logiquement contradictoires. Elle opère la fusion de la métaphore et d'une forme d'oxymoron en mettant en relation des termes qui s'excluent, en réunissant les inconciliables. Elle apparaît ainsi comme l'instrument caractéristique de la structuration du monde en son deuxième moment : Margaret Atwood avait d'abord établi des oppositions dans la discontinuité; en un deuxième stade, elle réunit les termes en un syntagme qui abolit les découpages et les classifications : le mouton qu'on égorge se mue en fruit :

«The sheep hangs upside down from the rope
a long fruit covered with wool and rotting

It waits for the dead wagon
to harvest it.» (p.17)

Le mode d'existence du porc engraisé par l'homme devient celui d'un légume de chair :

«This is what you changed me to .
a greypink vegetable with slug
eyes, buttock
incarnate, spreading like a slow turnip
a skin you stuff so you may feed
in your turn, a stinking wart
of flesh.» (p.30)

Le taureau qu'on immole dans l'arène se souvient qu'il fut végétal (p.31)
Les vers que l'homme écrase sous sa semelle sont cependant homme :

«we remember when we were human
we have lived among roots and stones
we have sung but no one has listened». (p.35)

L'homme tue le poulet pour lui ravir des trésors que le poète décrit dans le code végétal .

«they want its treasures,
its warm rhizomes, enticing sausages,
its yellow grapes, its flesh
caves...» (p.41)

Les animaux morts de n'avoir pu parler se muent en mots délabrés :

«these animals dying
of thirst because they could not speak
these dying skeletons
that have crashed and litter the ground
under the cliffs, these
wrecked words.» (p.48)

Il y a déplacement constant, utilisation systématique de catégories sémiques en contradiction avec leur valeur discriminatoire; la présence du langage n'est plus ce qui distingue l'homme de l'animal ou de la plante; la possession de rhizomes ou de racines n'est plus le trait distinctif du végétal. Ce qui devrait distinguer est délibérément utilisé pour confondre. Il y a déstructuration de l'ensemble culturel habituel et restructuration d'ensembles incongrus. En se livrant à l'opération fondamentale du langage qui consiste à nommer, c'est-à-dire à classer, Margaret Atwood effectue en réalité une déclassification, soit par déclasserement, soit par surclassement, mais toujours en bouleversant les catégories, en supprimant les frontières et les clôtures.

Il y avait dans les oeuvres antérieures et il y a plus que jamais dans

You are Happy inversion ou permutation des pôles : la victime devient bourreau, le tué devient tueur. Sans transition, le poète juxtapose par exemple dans «Owl Song» deux formules contradictoires : «I am the heart of a murdered woman» et «I am the lost heart of a murderer» (pp. 36-37). Il n'y avait pas encore, du moins à ce degré, de fusion constante des catégories qui équivaut à une montée de l'infrahumain dans l'humain et à une descente complémentaire de l'humain dans le végétal et l'animal. Les classes normalement séparées sont réunies dans l'indifférencié, dans un continu non classable et donc innomé, mais pour l'évocation duquel Margaret Atwood recourt paradoxalement à la métaphore du mot. Le mot devient le porteur de l'indifférencié, à la fois signe de vie et gage de mort, signe de violence et d'acceptation, de communication et de refus de la communication, comme dans l'étrange «Song of the Hen's Head» :

«After the abrupt collision
with the blade, the Word,
I rest on the wood
block, my eyes
drawn back into their blue transparent
shells like molluscs;
I contemplate the Word
.....
The Word is an O
outcry of the useless head,
pure space, empty and drastic
the last word I said.
The word is NO.» (pp. 41-42)

Tout devient mot parce que tout est signe : «unborn children» que sont les mots que nous n'avons pas dits (p.10), «brittle scream» de l'os desséché (p.20), «wrecked words» des carcasses de bêtes (p.48); mais ces signes sont dépourvus de signification : tout est fluide, fondu, non structuré; les mots eux-mêmes sont sans existence puisque leur réalité n'est que dans leur appréhension : «when my eyes close, language vanishes» (p.92)

Au contact du non-moi qui est en définitive la terre et les choses, le moi a perdu tous ses repères et donc son identité. La technique de structuration des poèmes rejoint ainsi la thématique : les figures privilégiées du déplacement et de l'inversion sont porteuses du motif central . l'homme n'est pas ce qu'il dit être et c'est la terre qui le lui révèle. Au terme d'une quête qui ne peut avoir d'autre issue que le néant de la mort, le recueil de poèmes s'achève par ce qu'on pourrait appeler une série d'étreintes, de tentatives de fusion; le *je* tente de rejoindre un *tu* tout aussi asignant que lui :

«I look out at you and you occur
in this winter kitchen, random as trees or sentences,
entering me, fading like them, in time you will disappear (p.92)

Les deux chairs s'unissent et jouissent d'un présent qui n'a d'autre réalité que son caractère éphémère :

«... it's your surprised
body, pleasure I like. I can even say it,
though only once and it won't
last : I want this. I want
this.» (*ibid.*)

Il n'y a d'ailleurs pas de mots pour dire le futur puisqu'il est mort et donc absence de mots (p.66). Il obsède pourtant le poète qui organise sa vision apocalyptique sur le même mode et avec les mêmes figures que sa vision du présent.

Le thème de la fin du monde humain a le caractère obsessionnel de ce qui est à la fois craint et désiré : «at the last judgment, we will all be trees», disait la Susanna Moodie de *Journals* (p. 59); «and in the end, the green / vision, the unnamed whale invaded», reprend le poète dans *The Animals* (p. 39); les amants défunts de *The Circle Game* se transforment en herbe et en arbres (pp. 79-80); dans *You Are Happy*, les vers et les plantes envahissent le monde des hommes pour en abolir les découpages et les clôtures.

«Soon we will invade like weeds,
everywhere but slowly :
the captive plants will rebel
with us, fences will topple,
brick walls ripple and fall» (p.35)

Ainsi s'effectue le retour à l'indifférencié sans nom. Pour l'homme c'est la mort qui est ce retour, acte définitif de la seule communication permanente qui est fusion et identification. L'étreinte amoureuse est déjà la réalisation de cette fusion qui est dépossession et négation des différences. Margaret Atwood l'énonçait admirablement dans *The Circle Game* :

«We transmuted are
part of this warm rotting
of vegetable flesh
this quiet spawning of roots
released
from the lucidities of day

.....

but here I blur
into you our breathing sinking
to green milleniums

and sluggish in our blood
all ancestors
are warm fish moving» (p.63)

et le dernier vers de *You Are Happy* le redit :

«Open yourself and become whole» (p. 96)

Le dialogue imparfaitement commencé dans le langage possessif s'anéantit en s'achevant dans la fusion du moi et du non-moi, c'est-à-dire dans la disparition même du langage et de la communication.

Dans l'oeuvre de Margaret Atwood, la rencontre de l'homme et de la terre, même si elle est dépourvue de signification métaphysique, prend une dimension qu'on ne trouvait pas jusque là chez les prédécesseurs et les contemporains. Cette oeuvre n'est ni une célébration de la nature ni une tentative d'harmonisation de l'homme avec son environnement; elle ne cherche pas à humaniser l'inhumain ni même, pour reprendre l'expression de Newlove, à écrire «The grand poem» de la mise en mots de la terre. Elle est avant tout réflexion sur l'homme et les choses par le biais des mots. Avec Atwood, le langage devient son propre objet : il n'a d'autre sens que de se découvrir comme langage. L'oeuvre ne prétend déboucher sur rien d'autre que sur elle-même; elle est recherche des signes et refus du sens, c'est-à-dire de la possession; c'est de cette manière qu'elle reste quête, recherche d'une identité impossible à atteindre et donc toujours susceptible d'être cherchée pour être mise en mots.

NOTES

- (1) «*Canada Interim Report*», *Collected Poetry*, *Delta Canada*, 1971, p.313.
- (2) «*The Pilgrim's Tale*»
- (3) *The Evolution of Canadian Literature in English : 1945-70*, *Toronto*, 1973, p.113.
- (4) «*Letters in Canada : Poetry, 1952-1960*», *reprinted in Masks of Poetry*, ed. by A.J.M. Smith, *Toronto*, 1962, p.97.
- (5) *The Collected Poems of E.J. Pratt*, ed. by N. Frye, *Mac Millan*, *Toronto*, 1958, pp.243-298 & 346-388.
- (6) *The Evolution of Canadian Literature in English : 1914-1945*, *Toronto*, 1973, p.166.
- (7) *The Oxford Book of Canadian Verse*, ed. by A.J.M. Smith, *Toronto*, *Oxford University Press*, 1960, pp.182-183.

- (8) **The Collected Poems of Irving Layton**, *McClelland, Toronto*, p.121.
- (9) «*Ike and Others*» : 6. «*Words*» in **Touch. Selected Poems** , 1960-1970, *McClelland, Toronto*, 1971, p.111.
- (10) **Civil Elegies and Other Poems**, *Anansi, Toronto*, 1972, pp.54, 43.
- (11) *Ibid.*, p.54.
- (12) *Ibid.*, p.44.
- (13) *Ibid.*, pp. 39-40 & 44.
- (14) *Voir par exemple son recueil de poèmes intitulé Power Politics (1972) et son premier roman, The Edible Woman (1968).*
- (15) **The Journals of Susanna Moodie**, *Oxford University Press, Toronto*, p.11.
- (16) *Ibid.*, p.12.
- (17) *La métaphore de l'île est obsédante dans l'oeuvre de Margaret Atwood. Outre les nombreuses variations sur l'île qu'on trouve dans les poèmes, il faut signaler le rôle symbolique qu'elle joue dans le deuxième roman, Surfacing, (1973).*
- (18) **The Animals in That Country**, *Oxford University Press, Toronto*, 1968, p.39.
- (19) *Ibid.*, pp.36-37; voir aussi **The Circle Game**, *Anansi, Toronto*, 1966, pp. 35.
- (20) **Journals** , p.36.
- (21) **Procedures for Underground**, *Oxford University Press, Toronto*, p.9; voir aussi **Journals** , pp. 24-25.
- (22) **Journals**, p.42.
- (23) *Ce recueil a été publié à Toronto par Oxford University Press en 1974. Les références des citations seront indiquées dans le corps de l'article.*
- (24) *Anansi, Toronto, 1973. Il s'agit d'une étude thématique de la littérature canadienne.*

LE PERE GUSTAVE LAMARCHE, PIONNIER DU THEATRE QUEBECOIS

par Jean MARMIER

L'essor du théâtre québécois rend aujourd'hui périmée la déploration traditionnelle sur le retard relatif de son développement. Il devrait inciter désormais la critique à en honorer les promoteurs et à en retracer les premiers élans. C'est ce qu'a compris l'Université Laval, en publiant l'oeuvre dramatique du P. Lamarche. Cinq épais volumes la rassemblent, sans pouvoir tenir compte toutefois d'une vingtaine de pièces encore inédites, ni des versions successives, parfois nombreuses, de chaque pièce. D'excellentes introductions sont dues à M. Alonzo Le Blanc (1). Par une heureuse coïncidence, une thèse bien documentée sur le P. Lamarche était soutenue avant même la parution du dernier tome (2). Elle ouvre à coup sûr la voie à bien d'autres.

Malgré ces prémices d'une appréciation équitable, malgré la notoriété dont jouit l'auteur, dont les quatre-vingts ans n'entament pas la fougueuse et lucide énergie, la place qui lui revient dans l'histoire du théâtre québécois reste sous-estimée. Son oeuvre heurte trop les communs usages, les idées et les clichés régnants. Délibérément chrétienne, née dans les collèges, elle suscite d'emblée les soupçons et les sous-entendus ironiques, que certains défauts bien visibles enhardissent, mais que devrait réduire au silence une lecture exempte de préjugés. Car la puissance indéniable qui éclate là, dans la conception et dans le verbe, n'a vraiment rien à démêler avec les platitudes coutumières au théâtre dit de patronage.

Avant d'en esquisser une illustration, il convient, pour éclairer le jugement, de prendre garde aux dates. On ne saurait dire que le P. Lamarche a voué sa vie au théâtre, puisqu'il a été aussi, et demeure, poète lyrique et épique, conteur, essayiste, journaliste, historien, puisqu'il a longtemps enseigné, puisqu'il a milité par la plume dans des mouvements nationaux en faveur de l'indépendance, et surtout parce que c'est le sacerdoce qui domine et unifie cette activité débordante (3). Mais la création dramatique en a toujours alimenté le courant majeur. Dès 1930, il entreprend la composition d'une «tragédie» sacrée, *Jonathas*, accompagnée de musique et de danse. Plusieurs autres pièces sont encore jouées avant la guerre, certaines à l'occasion de congrès religieux : «mistères», jeux choraux, drames historiques...(4). Ces premiers essais ne

sont pas ses chefs-d'oeuvres. Il suffit pourtant en les lisant de se poser la question : « Que reste-t-il du théâtre des années 1930-39 au Québec ? », pour répondre que la vigueur de dessein, la tenue de style, le souffle, l'ambition de doter le pays de textes scéniques accordés à l'âme des foules, le haussaient loin au-dessus de ses rares émules, et lui assuraient, malgré les apparences, une postérité. Les jeux scéniques de Rina Lasnier dérivent de son exemple. Beaucoup plus loin de lui, si la réflexion historique et politique d'un Paul Toupin, l'interrogation métaphysique d'une Anne Hébert ont pris forme dramatique, n'est-ce pas grâce à un appel d'air qu'il a provoqué ?

Préparer un public et des acteurs dignes de ce nom était son but souvent proclamé, et l'objectif explicite assigné à une « Ligue du théâtre » dont il lança l'idée en 1937. L'entreprise avorta par suite de l'opposition des évêques. Il récidiva en fondant une « Corporation dramatique des Paraboliers du Roi », sorte de confrérie destinée à servir un répertoire national et religieux — espoir étouffé cette fois par la guerre, en 1939 (5). Entre temps, le P. Legault réussissait la fondation des Compagnons de Saint Laurent (1938) et recueillait ainsi des lauriers certes mérités, mais peut-être trop exclusifs. Il faut préciser que le P. Lamarche s'était dès l'origine attaché personnellement à la mise en scène de ses oeuvres : et ce n'était pas une mince affaire que de régler les mouvements et les voix des sept cents participants à *la Défaite de l'Enfer!* Au Scolasticat des clercs de saint Viateur, à Joliette, il disposait d'un « laboratoire d'art dramatique » qui resta actif jusqu'à 1963. Loin de considérer son nom comme un simple repère ou comme celui d'un témoin de la fermentation d'où est sorti le théâtre contemporain au Québec — évolution de l'attitude de l'Église, formation du public, création de troupes professionnelles, progrès solidaires des acteurs et des auteurs — il faut donc lui rendre l'hommage dû aux pionniers les plus acharnés.

Ce nom se fondrait vite dans la masse, cependant, n'était le monument de l'oeuvre. Elle frappe à première vue par le vaste déploiement de tous les moyens de spectacle qu'elle requiert souvent. L'utilisation des chœurs, la féerie ou plus exactement l'apparition du surnaturel sous des formes ostentatoires sont monnaie courante. Le décor, décrit par l'auteur avec force précisions, chargé d'objets symboliques, change fréquemment. Cet appareil grandiose n'est pas sans donner parfois, au lecteur du moins, l'impression du bric-à-brac, et plus souvent celle de l'imagerie populaire. Il explique certains agacements (6). Encore doit-on observer que le P. Lamarche en a pro-

gressivement réduit le poids et le volume, pour confier à la parole pure la fonction évocatrice. La ligne maîtresse de l'action ne sort pas d'une simplicité robuste : un personnage élu, qu'il s'agisse d'Abraham, de Jonas, de Jean-Baptiste, de Marie-Madeleine, de Jeanne d'Arc, d'Hermann Cohen, voire de chacun des deux Gracques, ou du héros fictif de *la Loi du Feu*, accomplit sa vocation par l'acceptation d'un sacrifice redoutable, qui manque de lui faire perdre coeur. Sur cette donnée, foisonne l'invention dramatique et verbale. Faute de pouvoir entrer dans des analyses détaillées, renvoyons le lecteur aux textes.

Il y constatera la superbe liberté avec laquelle l'histoire et l'imagination collaborent pour incarner en mille lieux le drame unique qui se noue partout et toujours dans la création, la lutte de la grâce et de la nature, de la Providence et du mal, dont l'homme reste mystérieusement l'arbitre. C'est là tout à la fois doctrine de saine théologie sentie comme une réalité quotidienne et brûlante; sens véritable des conflits politiques, qui élève la défense de la justice, à Rome ou ailleurs, au niveau de la charité sainte; matière de tragédie aussi. Il serait simpliste d'admettre qu'elle suffit à conférer valeur tragique à tant de «mystères» et «miracles» où se déroule une belle histoire dans la transparence des âmes, la clarté des situations, et la certitude du triomphe final. La tragédie creuse pourtant ses profondeurs opaques quand les forces surhumaines qui se cherchent pour se heurter traversent et agitent des coeurs complexes et déchirés. *La Loi du Feu* en fournit une belle preuve (7).

On admirera surtout le langage, qui se meut de la familiarité directe à la somptuosité de grande images étranges. On subira la domination d'un rythme ample et souple, modelé sur l'intensité des sentiments, qu'il soit de prose ou de vers. Assurément, au lyrisme et à l'épopée se mêlent beaucoup d'éloquence, voire un certain entraînement verbal, dans la verve ou l'effusion, parfois dans le didactisme édifiant. C'était le risque inhérent à un théâtre ainsi conçu : comment joindre la densité marmoréenne à tant de généreuse fertilité ? Elle brille pourtant par éclats, en trouvailles poétiques, à chaque page. Citons seulement quelques vers de la sobre plainte qu'exhale Joseph dans les

*... Caves noires où dorment les rois morts,
Enroulés dans la myrrhe et leur linceul d'or,
le temple funéraire des Pharaons où il est descendu se recueillir :
Dieu de mes pères, ô Dieu étrange...
Tu nous charges de ton poids, de songe en songe,
Puis tu nous dis : Fais quelques pas et tombe,
Et dors avec moi chez les morts.*

*La mort est d'être seul.
Je suis seul sur la terre étrangère,
Seul dans la salle des dieux d'or et de prière,
Des dieux sans âme pour embrasser mon âme... (8)*

Et combien de rutilantes évocations, de tendres stances, d'abruptes prophéties! Prolifération de l'image, goût de la surprise, inciteraient à parler d'un baroque moderne, comme on l'a fait pour Claudel. Les leçons de Claudel, d'ailleurs, et d'Henri Ghéon, sont perceptibles, mais en ceci surtout qu'elles ont enhardi le poète à se fier à son souffle et à son rythme personnels. Ce n'est pas une voix empruntée que nous entendons.

On aurait bien tort d'opposer un dédain compassé à un auteur dramatique si généreusement doué et dévoué, quand bien même ses défauts seraient à la mesure de ses ressources. Rechercher la formule d'un spectacle total, d'un théâtre collectif, d'un théâtre poétique et allégorique, d'un théâtre de la condition humaine, d'un théâtre engagé à l'occasion dans la politique, mais avant tout dans la vie spirituelle, n'était-ce pas faire preuve d'un esprit extraordinairement moderne et novateur, dans le Québec des années trente ? Chacun le reconnaîtrait d'enthousiasme, si la cause défendue était moins vieille que celle de Dieu. Mais les années à venir apporteront les bilans objectifs qui achèveront de rendre justice à ce dramaturge hors série.

NOTES

- (1) *Gustave Lamarche, Oeuvres théâtrales 5 vol. in-8^o. Presses de l'Université Laval, 1971-1974. D'autre part, les Oeuvres poétiques ont paru en 2 volumes, avec préface de M. Jean Marcel (ibid., 1972).*
- (2) *René Pageau, Le P. Gustave Lamarche poète dramatique, Rennes, 1974, 300 pages (thèse dactylographiée.)*
- (3) *Il vient de publier sous le titre Le Beau Dieu trente-trois méditations théologiques et lyriques (Editions «Pleins bords» 1975)*
- (4) *Par exemple, et entre autres, Tobie, la Défaite de l'Enfer, le Drapeau de Carillon.*
- (5) *Voir R. Pageau, op. cit., p.248 sqq.*
- (6) *Voir par exemple le bref jugement de M. Laurent Mailhot, Livres et auteurs québécois, 1973, p.138.*

- (7) **Oeuvres théâtrales, tome I. Voir le commentaire pénétrant d'A. Le Blanc, p.14-15.**

COMPTE RENDUS, BIBLIOGRAPHIES, INFORMATIONS.

THE DIVINING OF MARGARET LAURENCE : — A Review of *The Diviners* by Margaret Laurence, *The Manawaka World of Margaret Laurence* by Clara Thomas, and *Three Voices* by Joan Hind-Smith.

par Gwendolyn DAVIES

In Margaret Laurence's *The Diviners*, the protagonist, Morag Gunn, wryly comments on the misleading way in which publishers advertise her novels. For the readers of *The Diviners*, her fictional remarks serve as an ironic footnote to the May, 1975, launching of the novel in paperback. Dressed in a low-cut costume, Morag Gunn poses on the jacket of the book against a background more reminiscent of nineteenth-century Scotland than of twentieth-century western Canada. Across the cover, the publisher's blurb shouts : « Rich, powerful, fascinating — the novel of an independent woman and her urgent need for love. »

No more misleading an introduction could be given to this latest and most important of Margaret Laurence's novels. Rich in social, cultural, and historical insights into the Canadian consciousness and its roots, *The Diviners* pulls together the various aspects of Manawaka and prairie society Margaret Laurence has been exploring since the publication of *The Stone Angel* in 1964. This manifests itself not only in cross-references to the events and characters of *The Stone Angel*, *A Jest of God*, *The Fire-Dwellers*, and *A Bird in the House*, but also in the in-depth exploration of Manawaka and its roots through the memory and consciousness of Morag Gunn. Raised on the « wrong side of the tracks », Morag brings to the Manawaka cycle a very different social outlook than do the middle-class protagonists of Laurence's other novels. Pride, touchiness, perception, and misperception are concomitants of her position, yet she does share with the other protagonists a strong desire to escape the puritanism and parochialism of the town. By the end of the novel, she has succeeded more startlingly than have Rachel, Hagar, and Stacey in reaching a compromise with herself and her past, but to do so she has accepted the fact that « the whole town was inside my head, for as long as I live. » (353)

Morag has also come to terms with her ancestry more

so than have the heroines of the other novels, for eventually she accepts the fact that her fierce pride in her Scottish background is rooted more in the realm of legend and imagination than in the Sutherland hills she once thought of as her wellspring. Whereas in *The Stone Angel* Hagar Shipley's Scottish heritage is a crippling source of social pride and puritanical inhibition, for Morag Gunn the tales of Piper Gunn and his people eventually become part of the «word» and «mind» magic that are her mainstays as a writer. Thus, the conclusion of *The Diviners* is in many respects more satisfying than are the endings of the other Manawaka novels, for there are fewer ambivalences than one finds in the final statements of Hagar, Stacey, and Rachel. Thinking at the end of *The Diviners* of her daughter, Morag realizes that Pique is searching for her self on a road that Morag has already travelled, and that she must be left to follow her own journey as her mother has followed hers. Contemplating her artistic life, she realizes that she will never know whether or not her «magic word tricks» have worked or not, but it is the act of process, «the necessary doing of the thing», that has mattered. Looking back on the events of her lifetime, she can announce in sardonic but proud tones :

And yet in my way I've worked damn hard,
and I haven't done all I would've liked
to do, but I haven't folded up like a
paper fan, either. (406)

Pride, irony, toughness, passion, imagination, and sensitivity —all coalesce at the end of the novel to leave the reader with the memory of a warm and courageous woman who has made peace with her demons and has ultimately made them work for her.

In expanding her fictional Manawaka world by telling Morag's story, Laurence has also extended her range in literary technique. As in her earlier fiction, the consciousness of her novel is still that of a female protagonist. However, it is a consciousness given a multi-dimensional quality by the voiced intrusion of other characters; by interior dialogues between Morag and the dead Canadian pioneer, Catherine Parr Traill; by ballads which span time and space; by Christie Logan's Scottish tales in the oral tradition; and by the continual interplay of «snapshots» and «memory bank movies» with Morag's immediate interior voice and Laurence's authorial one. Moreover, an intricate five-part structure intensifies the pace of the novel, each section pro-

elling the reader more and more into «time present» as Morag moves toward a resolution of her conflicts. The result is a sense of controlled confusion in the novel as Morag's mind moves restlessly over past, present, and future. At the end, she has «divined» much about her past and its relationship to the present and the future, and her ruminations on her «portion of grace» bring echoes of Eliot in *Little Gidding* :

This is the use of memory :
For liberation —no less of love, but expanding
Of love beyond desire, and so liberation
From the future as well as the past.

The pattern of personal and historical quest explored in *The Diviners* forms the basis of much of the discussion of the novel in Clara Thomas' recent book, *The Manawaka World of Margaret Laurence*. Coming just as Mrs Laurence has announced the completion of the Manawaka cycle, *The Manawaka World of Margaret Laurence* is a timely assessment of the novels and their place in contemporary Canadian literature. Professor Thomas provides a close textual reading of the books, expanding her 1969 monograph on Laurence into a more complete analysis of the social and historical side of the works. As well, she devotes a considerable portion of her discussion to a study of style in the novels, seeing in *The Diviners* the culmination of a structural pattern first used by Laurence in some of *The Tomorrow-Tamer* stories (1963). For her, *The Diviners* marks the social and thematic completion of the Manawaka cycle, but *The Diviners* also appears to Professor Thomas to be an important statement on the relationship of the artistic imagination to the cultural milieu in which it has developed :

Bound up in the story of Morag's life is the story of a writer's struggle to be born and to grow, an explicit and diverse exploration of one woman's experience of the craft of fiction in our time and in our society. Implicit in Morag's story is also the explanation and the insistent ratification for the whole enterprise of fiction —as an essential illumination of individual experience and a fleshing out of history into wholeness, from the life of an individual to a complex of lives and events and then to an entire culture, its myths, and legends. (130-131)

Sensitive as she is to the artistic dilemma explored in the novel, Professor Thomas does not ignore the emphasis in *The Diviners* on individual and communal history. Morag finds in her Scottish roots a fund of stories to feed the creative imagination, but *The Diviners*

does not fail to reveal the puritanism and narrowness that Manawaka's Scottish forebears have heavy-handedly bequeathed to the town. The Scottish impact on Canada is to this day a much-discussed issue, and in exploring it in fictional terms in the Manawaka cycle, Margaret Laurence is speaking to a receptive audience. It is not only the Scottish heritage in Canada that is explored through Morag's story, however. Brooke Skelton, Morag's husband, is a brittle, sophisticated Englishman who brings to their marriage a legacy of colonial India, a British public school education, and a class-conscious upbringing. In treating him, Mrs. Laurence often comes close to stereotyping, and the dialogue and pacing of the Brooke-Morag story is one of the more unsatisfactory parts of the novel. Such flaws are discussed diplomatically by Professor Thomas, but there is little to cavil with in Laurence's presentation of Jules Tonnerre, Morag's lover. Here, Margaret Laurence has created a convincing male figure indeed, and as with the Brooke narrative, the Jules Tonnerre one opens new avenues whereby the author can explore Canadian roots.

A Métis still imbued with the spirit of Louis Riel and the Battle of Batoche, Jules Tonnerre provides bitter comment in the novel on white-Métis relations in Canada. While the viewpoint seems too representative or overly-simplified at times, it is saved from didacticism by the skilful way in which Laurence has revealed conflict through character inter-action. It is this kind of skill in presentation that Professor Thomas recognizes and pays tribute to in detailed sections of her study.

While Professor Thomas' *The Manawaka World of Margaret Laurence* is a useful addition to any library of Canadian literature, Joan Hind-Smith's *Three Voices* inspires a more qualified response. Essentially a biographical study, *Three Voices* proposes to examine Margaret Laurence, Gabrielle Roy, and Frederick Philip Grove. The tenuous link between these three novelists is their prairie background and their racial diversity, but *Three Voices* pays little attention to the comparative aspects of these writers and their works. Mrs. Hind-Smith's approach to the novels of Margaret Laurence, for example, is to trace the plot movement of each book, adding appropriate comments on the relationship of the novel's events to the personal life of the author. While this may appeal to the curiosity of the general reading public, it does little to expand the literary horizons of the same. Moreover, Mrs. Hind-Smith tends toward the dramatic in her study, the result being that she projects herself into the minds

of the characters about whom she is writing. This makes entertaining reading when one enters the consciousness of someone like Mohamed, Margaret Laurence's houseboy in Somaliland, but it does tend to undermine the validity of the book as reliable biography. In short, the book does not purport to be more than «three lives», and one must be prepared to accept it with that circumscription. It means, however, that the study exists for a rather limited audience, and it has an appeal for only those students who want to round off their critical impressions with a more detailed knowledge of the personal circumstances in which Laurence, Roy, or Grove developed. The circumstances are not always a reliable barometer to the writers' art, however, and Margaret Laurence, Clara Thomas, and Morag Gunn consistently argue that the writer's identity must be divorced from that of his subject matter. Thus, a final impression that one takes away from a reading of these three books —unintentionally from *Three Voices*, and intentionally from *The Diviners* and *The Manawaka World of Margaret Laurence*— is that it is the writer's word, and not his world, that is to be our «divining rod».

NOTES

- (1) **The Diviners**, by Margaret Laurence. Toronto : Bantam Books, 1975. 467p.; paper 1.95.

The Manawaka World of Margaret Laurence by Clara Thomas. Toronto McClelland and Stewart Limited, 1975. 212p.; 10.00.

Three Voices, by Joan Hind-Smith. Toronto : Clarke, Irwin & Company Limited, 1975. 235p. ; 7.50.

OUVRAGES DE REFERENCE ET SOURCES DE L'HISTOIRE DU CANADA FRANÇAIS AU XIX^{ème} SIECLE

par Denis BRUNN

Les études qui concernent le Canada Français au XIX^{ème} siècle restent un parent pauvre de la recherche historique française. Déjà en 1967, dans un article de la *Revue d'Histoire moderne et contemporaine*, le professeur Jean-Baptiste Duroselle relevait le petit nombre de thèses en cours (cinq) sur l'histoire du Canada en général (1). La situation n'a guère changé depuis, comme le montre la dernière recension des thèses d'histoire des XIX^e et XX^e siècles, établie en 1973 par l'Association des professeurs d'Histoire contemporaine.

Plusieurs raisons peuvent expliquer le faible développement de la recherche en histoire du Canada français. L'absence en France de sources propres à ce domaine constitue un premier handicap pour le chercheur qui doit envisager un ou plusieurs séjours en Angleterre ou au Canada. Il y a aussi la pauvreté des ressources des bibliothèques françaises qui, à l'exception de la Nationale, offrent souvent un matériel bien plus abondant sur l'époque tout à fait contemporaine. Car la France et le Canada français n'ont guère entretenu de relations au XIX^e siècle. Ce n'est que récemment que ces dernières ont repris, avec en particulier l'ouverture en 1961 de la Délégation Générale du Québec à Paris et neuf ans après celle du Centre Culturel Canadien.

Ce constat ne doit cependant pas décourager les vocations d'historiens, de politicologues ou de littéraires. Car les possibilités d'engager en France une recherche sur le XIX^e siècle canadien-français existent, même si elles doivent trouver un prolongement au Canada. Dans cet article sont répertoriés quelques ouvrages de référence, manuels généraux et sources qui pourront guider la première réflexion. Qu'il soit permis de signaler à ce propos que la plupart des titres ci-dessous mentionnés sont disponibles dans deux bibliothèques parisiennes :

- Centre Culturel Canadien, 5, rue de Constantine. 75005 - PARIS
- Délégation Générale du Québec, 116, rue Pergolèse. 75116 - PARIS

Au départ d'une recherche sur le Canada français au XIX^e siècle, il importe de prendre connaissance des traits généraux de

de la période envisagée. On ne citera ici que quelques manuels parmi les plus récents et publiés en langue française, car il va sans dire que les études en langue anglaise sont de loin les plus nombreuses.

Pour l'ensemble du Canada ou des Canadas,

- BILODEAU R., et alii, *Histoire des Canadas*, Montréal, 1972, 672p.
- LACOUR-GAYET R., *Histoire du Canada*, Paris, 1966, 605p.
- LACOURSIERE J., et alii, *Canada-Québec. Synthèse historique*, Montréal, 1969, 615p.

et plus particuliers aux Canadiens français,

- HAMELIN J., *Le Canada français : son évolution historique*, Trois-Rivières, 1967, 64p.
- WADE M., *Les Canadiens français de 1760 à nos jours*, Montréal, 1962, I (1760-1911), 688p.

Après cette première démarche, le recours à un guide d'histoire permet de dégrossir le sujet et d'établir la bibliographie de départ.

- BEAULIEU A., HAMELIN J., BERNIER B., *Guide d'Histoire du Canada*, Québec, 1969, 540p.
- FOHLEN C., *L'Amérique Anglo-saxonne de 1815 à nos jours*, Paris, 1969, 2e édition, 384p.

Cette dernière peut être complétée par une bibliographie ancienne, rééditée en 1966 par Johnson Reprint,

- FARIBAULT G.B., *Catalogue d'ouvrages sur l'Histoire de l'Amérique et en particulier sur celle du Canada...*, New York, 1966, 207p. (recense les ouvrages parus jusqu'en 1837)

puis par,

- ALLEN P., «Confédération canadienne, bibliographie sommaire». *Revue d'Histoire de l'Amérique française*, 1967, 3, pp. 697-719.
- DUROCHER R., LINTEAU P.A., *Histoire du Québec. Bibliographie sélective (1867-1970)*, Trois-Rivières, 1970, 189p. (Fondamental pour la Confédération et la fin du XIXe siècle).

L'ensemble peut être mis à jour par les bibliographies courantes de deux revues, mentionnées plus loin, *The Canadian Historical Review* et la *Revue d'Histoire de l'Amérique française*.

La réflexion sur un sujet d'histoire canadienne-française conduit à la confrontation entre plusieurs points de vue. Pour se faire une idée des débats en cours,

- BEAULIEU A., op. cité, pp.3-61.
- FOHLEN C., op. cité, pp. 163-185.

qu'on complètera par,

– FOHLEN C., «Propos sur l'histoire du Canada», *Revue Historique*, 1972, 1, pp. 117-132.

– MANDROU R., «L'Historiographie canadienne-française : Bilan et Perspectives», *Canadian Historical Review*, 1970, 1, pp. 5-20. (concerne surtout l'historiographie de la Nouvelle-France)

– OUELLET F., «L'Etude du XiXe siècle canadien-français» in *Situation de la Recherche sur le Canada français*, Québec, 1962, pp. 27-42.

(important, même si quelque peu vieilli)

Une recherche suppose aussi souvent la quête de renseignements d'ordre très divers qu'on peut trouver dans les encyclopédies et dictionnaires,

le plus général et le plus complet,

– *Encyclopaedia Canadiana*, Ottawa, 1957-1958, 10 volumes (réédité en 1966).

et ceux plus spécialisés,

Biographie :

– *Dictionnaire de Biographie Canadienne*, X, Québec, 1972, xxxii-894 p. (Biographies des personnages décédés entre 1871 et 1880. Fondamental)

– JOHNSON J.K., *The Canadian Directory of Parliament, 1867-1967*, Ottawa, 1968, viii-731p. (Biographies alphabétiques des députés et sénateurs)

– LE JEUNE L.M., *Dictionnaire Général de Biographie*, Ottawa, 1931, 2vol.

– WALLACE W.S., *The Macmillan Dictionary of Canadian Biography*, Toronto, 3e éd., 1963, 822p.

Langue :

– *Glossaire du parler français au Canada*, Québec, 1968, réédition, xix-709p.

Autres sujets :

– STORY N., *The Oxford Companion to Canadian History and Literature*, Toronto, 1967, xx-935p.

Pour l'identification des noms de lieux et autres renseignements d'ordre géographique,

– BURPEE L.J., *An Historical Atlas of Canada*, Toronto, 1927, 80p.

- KERR D.G.D., *Atlas historique du Canada*, Montréal, 1967, ix-120p. et pour une liste des atlas anciens de loin les plus utiles, voir
- BEAULIEU A., op. cité, pp. 246-248.

Il reste les sources dont on fera un examen plus rapide. Une partie est à Londres, mais l'essentiel se trouve au Canada, soit aux Archives Publiques à Ottawa, soit aux Archives Provinciales à Québec. Depuis 1950, les Archives Publiques du Canada ont entrepris de microfilmer les sources manuscrites et imprimées londoniennes qui sont accessibles à présent au Canada. En outre, certaines maisons d'édition américaines ou canadiennes (Johnson Reprint, Ams Press, Coles) rééditent des ouvrages ou sources imprimées du XIXe siècle.

Les indications les plus précieuses sur les sources déposées à Londres (Public Record Office, Board of Trade, Colonial Office) peuvent être tirées de,

- *The Cambridge History of the British Empire*,
 - ¶. *The Growth of the New Empire. 1783-1870.*, Cambridge, 1940, pp. 885-938.
 - VI. *Canada and Newfoundland.*, Cambridge, 1930, pp. 817-824.

Pour les sources proprement canadiennes, on préférera au dernier ouvrage un peu ancien, la description faite dans,

- BEAULIEU A., op. cité, pp. 187-255. (avec un chapitre sur les sources enregistrées et figurées.)
- BEERS H.P., *The French and the British in the old North West. A bibliographical Guide to archives and manuscript sources*, Detroit, 1964, 298p. (Chapitre IV : The Records of Quebec and Ontario on the British Regime, pp. 147-161.)
- *Dictionnaire de Biographie Canadienne*, op. cité, pp. 805-825. (Archives Publiques du Canada, Archives Nationales du Québec...)
- FOHLEN C., *l'Amérique anglo-saxonne...*, op. cité, pp. 7-10.
- *Guide des sources d'archives sur le Canada français au Canada*, publication des Archives Publiques du Canada, qui ne nous est pas encore parvenue au moment de la rédaction de l'article.

et mise à jour par les publications annuelles du *Rapport des Archives Publiques du Canada* et du *Rapport de l'Archiviste du Québec* dont une *Table des Matières pour les Tomes 1 à 42 (1920-1964)*, véritable répertoire des sources imprimées, a été publiée en 1965 à Québec.

Enfin pour les sources statistiques, il existe un ouvrage qui rassemble les données essentielles,

— URQUHART M.C., BUCKLEY K.A.H., *Historical statistics of Canada*, Toronto, 1950, xvi-672p.

mais ses séries ne remontent qu'à 1851 et rendent nécessaires, pour les décennies antérieures, la consultation de,

—BOUCHETTE J., *The British Dominions in British North America, or a Topographical and Statistical Description of the Provinces of Lower and Upper Canada.*, édité en 1831 et réédité par Ams Press, New-York, 1968, 2 vol.

— *Recensement du Canada (1870-1871)*, Ottawa, 1876, IV, 422p. (ce volume reprend les recensements antérieurs depuis le début du XIXe siècle, en particulier ceux de 1844 et de 1851-1852. Il peut être consulté à la Bibliothèque du Centre Culturel Canadien.)

Pour se tenir au courant des publications nouvelles, la lecture de trois revues est conseillée,

— *The Canadian Historical Review*, Toronto, trimestriel, 1920—.

— *Recherches Sociographiques*, Québec, trimestriel, 1960— (souvent des articles qui peuvent intéresser les historiens et les littéraires)

— *Revue d'Histoire de l'Amérique française*, Montréal, trimestriel, 1947—

NOTES

- (1) DUROSELLE J-B., « Les thèses d'histoire contemporaines. Aires cultivées et zones en friches. » *Revue d'Histoire moderne et contemporaine*, 1967, 1, p.76.

LES ETUDES CANADIENNES DANS LES UNIVERSITES FRANÇAISES

par Régis DURAND

Cette rubrique rassemble les données fournies par le questionnaire. Elle est très incomplète sans doute, et pas assez précise sur certains points; nous la publions pour inciter chacun à nous envoyer pour les prochains numéros tous renseignements concernant son U.E.R. ou sa spécialité : cours nouveaux, travaux en cours, travaux publiés, activités culturelles, projets divers. Cette rubrique paraîtra dans chacun de nos prochains numéros. Avec la rubrique « compte rendus de lecture », elle sera un élément essentiel de notre revue, dont la qualité dépendra de l'apport de chacun.

R.D.

Remarque : nous rendons compte ci-dessous de toutes les réponses exploitables qui nous sont parvenues. Que ceux qui n'ont pu être contactés veuillent bien nous en excuser.

AIX-MARSEILLE I : l'U.E.R. Arts Lettres Expression envisage la création d'un centre d'études canadiennes pluridisciplinaires. La bibliothèque universitaire dispose d'une importante documentation, et des contacts réguliers existent avec l'Université de Montréal et l'Université de Toronto où ont enseigné plusieurs professeurs, dont le Directeur de l'U.E.R., M. Raymond JEAN.

Un enseignement de littérature canadienne française est assuré depuis 1972 par Mme Yannick RESCH (dont on a pu lire un article ici-même).

— le roman des années 30 à nos jours.

— la littérature québécoise depuis 1950 (roman, poésie).

La section de Cinéma consacre une partie de son programme au cinéma québécois (Mme PELINQ).

Travaux en cours :

Thèse d'état : Mme Yannick RESCH : *La ville dans le roman québécois, écriture et idéologie*.

Thèses de 3e cycle : Directeur M. Raymond JEAN

Serge JONGUE : *Recherches sur la bande dessinée au Québec*

Neil BISHOP : *Recherches sur l'oeuvre d'Anne Hébert*

Christiane BERTHIAUME : *Recherches sur l'oeuvre de Hubert Aquin.*

Jacques SAVOIE : *Sur une expérience de télévision communautaire canadienne.*

Jean-Claude JAUBERT : *L'image du pays dans le cinéma québécois.*

Maîtrises :

Ch. BERTHIAUME : *L'ironie dans l'oeuvre de H. Aquin.*

Alain FABRE : *La personnalité québécoise dans les romans de J. Godbout.*

BESANÇON : l'U.E.R. de Lettres et Sciences humaines espère développer un enseignement sur le Canada dans le cadre des études sur le Commonwealth.

Thèse de 3e cycle en cours sur Réjean Ducharme (Directeur : M. le Doyen J. PETIT)

BORDEAUX III : U.E.R. de Langues, Section d'Anglais.

La section d'anglais a créé un Centre de Recherches sur l'Amérique anglophone qui comprend une branche canadienne. Mais toutes les activités d'enseignement et de recherche sont regroupées au sein du *Centre d'Etudes Canadiennes*, rattaché à la Maison des Sciences de l'Homme et comprenant :

– le Centre d'Etudes Canadiennes françaises de l'Institut d'Etudes Politiques.

– le Centre d'Etudes Littéraires franco-canadiennes de l'U.E.R. de Lettres et Arts.

– le Centre d'Etudes anglo-canadiennes de la section d'anglais.

A la section d'anglais existe un enseignement au niveau de la licence (option Etudes Canadiennes) dans lequel sont traitées quatre questions (actuellement : A Survey of Canadian History (J.M. LACROIX) The Spirit of the Frontier (R. RITZ), Urban Life in Contemporary Canada (P. SPRIET), Aspects of Contemporary English Canadian Poetry (G. HEBB)).

Travaux de Recherches :

Articles : Cf. publication des annales du CRAA (3.vol. déjà parus)

Une dizaine de T.E.R. (Civilisation et littérature).

D.E.A. prévu dans le cadre de la formation de recherche de 3e cycle

sur l'Amérique du Nord.

Thèses de 3e cycle :

– soutenues :

Mme GODARD : *God's Country : l'homme et la terre dans le roman des deux Canadas* (M. Escarpit), 1971.

M. FAURE : *Analyse structurale du secteur des Grandes Bergeronnes (Province Grenville), Québec, Canada* (M. Gottis), 1972.

– en cours :

M. BEAU : *Etude comparée de la production de la littérature Canadienne-française et de la littérature Canadienne-anglaise* (M. Escarpit).

M. GUILLAUME : *Les Québécois et la vie politique française, 1914-1969*. (M. DUPEUX).

Mme LADOUSSE sur M. Atwood (M. SPRIET)

M. SIMARD : *L'image du Canada dans la littérature française* (M. JEUNE).

La section d'anglais dispose d'environ 1000 volumes; elle dispose également d'un poste d'assistant associé en Etudes Canadiennes depuis deux ans.

BREST : Jean CHAUSSADE, qui enseigne dans le Département de Géographie, a une thèse en cours sur : *La pêche et les pêcheurs du Golfe du Saint-Laurent et ses mers adjacentes*. Il a des rapports étroits avec l'Université de Moncton au Nouveau-Brunswick où il a enseigné 3 ans.

CAEN : Les études canadiennes figurent pour partie dans des unités de valeur nord-américaines (1/3 en Licence, 1/8 en 2e année de DEUG).

Les activités de recherches se font dans le cadre d'un Centre d'Etudes et de Recherches « Régionalisme et Commonwealth ». R.L. BENNETT, Maître de Conférences associé, est canadien.

Activités culturelles par le biais de l'Association Normandie-Canada.

LIEGE : Les études canadiennes sont intégrées sous forme d'options à deux cours du département d'anglais (Littératures du Commonwealth et Littératures du Commonwealth : questions approfondies) sous la

direction de Mme MAES-JELINEK. Christine PAGNOULLE est l'auteur d'une étude sur Malcolm Lowry, à paraître aux éditions l'Age d'Homme à Lausanne.

LILLE III : L'U.E.R. Angellier a créé un Centre de Recherches qui s'efforce de faire une place aux études canadiennes, jusque dans son intitulé même... Pas d'enseignement actuellement. Nous avons reçu un don important de livres de l'Ambassade canadienne. Nous nous efforçons d'établir une convention d'échanges entre notre université et l'Université de Montréal. Des contacts existent déjà avec Mc Gill et Laval.

Dans l'U.E.R. de Français, M. MERCIER dirige des T.E.R. et des thèses de 3e cycle dans le domaine canadien.

METZ : Denis BRUNN a une thèse de 3e cycle en cours sur : *Les Canadiens français et les nouvelles de l'Europe au XIXe siècle : le cas des révolutions de 1848*, sous la direction de Claude Fohlen (Paris I).

NICE : Là non plus, pas d'enseignements, mais des échanges (avec Toronto, avec l'Université de Montréal (Centre du XXe Siècle de Nice)), et des travaux de recherche :

Thèses d'état :

Jean-Bernard RACINE : *Un type nord-américain d'expansion métropolitaine* : Montréal, Nice, 1973.

H. REYMOND : *Analyse géographique d'une modélisation gravitaire : la circulation interurbaine au Québec*, Nice, 1974.

Thèses de 3e cycle :

Maurice RABOTIN : *Langue et société : le français à Montréal en 1840*, Nice, 1972.

Claude RACINE : *L'Anticléricalisme dans le roman canadien*, Nice, 1968.

Mémoire Maîtrise :

Jean LUSSIER : *Spécificité du roman québécois*, Nice, 1971.

La bibliothèque a reçu en don environ 500 ouvrages grâce à la générosité du Conseil des Arts du Canada. Si les dons successifs

comprennent des livres d'histoire, de géographie, d'ethnologie et parfois de sciences exactes ou de droit, la majorité concerne la littérature canadienne d'expression française. Certaines études permettent d'avoir une vue d'ensemble sur les écrivains (BRUNET, —*Histoire de la littérature canadienne-française*), les dramaturges (Godin et Mailhot. —*Le Théâtre québécois : introduction à dix dramaturges contemporains*)... les auteurs (romanciers, poètes, dramaturges) cités dans ces études figurent précisément parmi les textes reçus : ainsi Yves Thériault, Marcel Dube, Françoise Loranger, Anne Hébert, Michel Tremblay, Jacques Languirand, Jean Loranger, Marie-Claire Blais, Robert Choquette, entre autres.

PARIS : silence total des universités, où l'on sait pourtant qu'ici et là se font des choses... les questionnaires ont pu s'égarer dans les dédales des campus....

A l'Institut Français de Presse et des Sciences de l'Information : quelques mémoires pour l'obtention du Diplôme de l'Institut français de presse :

J.P. DELAGRAVE : *Les origines de la presse au Québec, 1764-1805*, 1971.

J.P. BERTRANT : *Le circuit de l'information au Cabinet du Premier ministre au Québec*, 1972.

PAU : R. Mane dirige un C2 option Canada et des travaux de recherche :

Doctorat d'Etat :

Henri DESSEAUVE : *Rencontre de 2 cultures : Montréal dans la littérature canadienne*, 1970.

Doctorats de 3e cycle :

Germaine CHESNAU : *L'image de l'autre dans le roman canadien (français et anglais) de 1945 à 1965*, 1971.

Jean-Claude BADIN : *Robert Charbonneau (1911-1971) et les débuts du renouveau romanesque au Québec*, 1971.

Jean FERRARI : *La poésie d'Irving Layton : vulgarité et tragique*, 1973.

Josette SALLES : *La pensée de Marshall McLuhan*, 1974.

ainsi que de nombreux T.E.R.

Il existe un Groupe de Recherches d'Etudes américaines

et des Pays du Commonwealth.

RENNES II (Université de Haute-Bretagne) :

U.E.R. de littérature : se référer à la note détaillée de Jean Marmier ci-dessous .

Recherche : dans le cadre d'un Centre d'Etudes interaméricaines (Langues, histoire, géographie).

Travaux en cours :

Thèses d'état :

– soutenues :

R. PAGEAN : *Le Père Gustave Lamarche, poète dramatique*, 1974 (directeur : M. Vier)

– en cours :

M. ROUXEL : «*Marie Le Franc*» (directeur : M. Marmier)

Thèses de 3e cycle :

– soutenues :

M. LORENT : *Le feuilleton littéraire au Canada français*, 1973 (directeur : M. Vier)

– en cours :

Mlle DONGUY : *Réjean Ducharme témoin des aspirations et des réalités du Québec* (Directeur : M. Marmier)

Mémoires de maîtrise : soutenus récemment (1974) :

Mme CAILLET : *Espace et temps dans Kamouriska d'A. Hébert*

Mlle BARBEDETTE : *La peinture sociale chez M.C. Blais.*

Mme LE BERRE : *Les minorités autochtones chez J. Thériault.*

(Directeur : M. Marmier)

– en cours :

La famille chez g. Roy.

Les rapports sociaux vus par F. Leclerc.

Le jeu du réel et de l'imaginaire chez J. Ferron.

La violence chez Y. Thériault.

La solitude dans l'oeuvre d'A. Hébert.

Le thème de la mort dans l'oeuvre d'A. Hébert.

Théâtre et politique chez Robert Gurik.

Article de J. Marmier : *Du « Tombeau des Rois » à « Kamouraska » : Instinct de mort et vouloir-vivre chez A. Hébert* (Mélanges Vier).

L'ENSEIGNEMENT DE LA LITTÉRATURE CANADIENNE-FRANÇAISE A L'UNIVERSITE DE HAUTE-BRETAGNE

par Jean MARMIER

Cet enseignement a pris naissance, voici huit ans, par la fondation, à la Faculté des Lettres, d'une chaire qui lui était consacrée, et dont le titulaire fut le professeur Jacques Vier. Aujourd'hui, la Faculté s'étant transformée en Université, et la chaire ayant été supprimée, l'enseignement correspondant continue à jouir de l'autonomie d'une section, parmi celles que regroupe l'U.E.R. de Littérature. La charge en incombe malheureusement à un seul professeur qui a acquis assez tard cette spécialisation, seconde pour lui.

L'Université a adopté le système des « unités de valeur » pour les trois années de licence. Cependant il a été jugé expédient de ne pas instituer d'unités de valeur propres de littérature canadienne-française, et d'inclure pour moitié (c'est-à-dire pour une heure hebdomadaire) notre discipline dans des unités proposées, l'une par l'Institut de Français, les autres par le Centre d'études interaméricaines intégré à l'U.E.R. d'Anglais. Dans ce dernier type de jumelage, l'enseignement de la civilisation reçoit un rôle plus étoffé sans exclure les études de textes. Si de telles modalités présentent l'inconvénient de réduire l'étendue du programme canadien offert à l'étudiant, elles attirent en compensation des effectifs plus nombreux : environ soixante-dix étudiants de tous niveaux en 1974-75. D'aucuns jugeront piquante une autre conséquence : la majorité des amateurs de littérature québécoise sont des anglicistes. Les programmes comportent en général trois oeuvres de base, tandis que des exposés proposent à la discussion des ouvrages littéraires variés ainsi que des études historiques ou sociologiques. Y ont figuré, ces deux dernières années, Ringuet, G. Roy, A. Hébert, F. Leclerc, J. Godbout, M. Dubé, Saint-Denys-Garneau, et régulièrement une anthologie poétique.

Une bibliothèque spécialisée, récemment enrichie par un généreux envoi de livres de l'ambassade du Canada, essaie de se tenir à jour des principales productions québécoises en matière de littérature, de linguistique, de critique, de politique culturelle : tâche de plus en plus ardue. La faiblesse des ressources et leur courbe inquiétante interdisent de songer aux abonnements les plus justifiés. La Bibliothèque interuniversitaire cherche à pallier nos lacunes avec beaucoup de bonne volonté, mais ne dispose

elle-même que de moyens très limités.

L'activité de recherche mérite néanmoins une mention. Au niveau de la maîtrise, sur une douzaine de mémoires inscrits actuellement, on peut espérer que la moitié viendront à terme, contre trois l'an dernier. Jusqu'à présent, trois thèses de troisième cycle ou d'Université ont été soutenues, par des candidats français ou canadiens : l'une sur Bertrand de Latour, polygraphe du dix-huitième siècle, une autre sur le «feuilleton littéraire» au Canada français, la troisième sur le Père Lamarche. Une thèse de doctorat d'Etat sur Marie Le Franc, une thèse de troisième cycle sur Réjean Ducharme sont en cours d'élaboration.

Un projet d'accord a été négocié avec l'Université Laval, prévoyant des échanges dans le domaine de l'enseignement et de la recherche, sur le thème des rapports intellectuels entre Canada français et Bretagne. Sa réalisation éventuelle dépend des crédits sollicités de la Commission franco-québécoise. Elle s'inscrirait dans une ligne déjà ancienne, le professeur Vier ayant souvent enseigné à Laval, et le professeur Berthiaume, de Laval, nous ayant rendu visite en 1973.

Pour conclure, il est juste de constater que la section, qui dispense le seul enseignement consacré exclusivement au Canada dans l'Académie de Rennes, a rendu de ce fait des services indiscutables. Elle pâtit de la pénurie financière. Par voie de conséquence, son unique représentant actuel souffre de la minceur de ses rapports directs avec le Québec, et de son relatif isolement. Aussi salue-t-il avec joie la naissance d'un *Bulletin d'études canadiennes*.

ETUDES CANADIENNES

Si vous désirez recevoir régulièrement **Etudes Canadiennes**, si vous êtes prêt à collaborer à sa réalisation (sous forme d'articles, de comptes-rendus etc...), remplissez le formulaire ci-dessous et envoyez-le à l'un ou l'autre des responsables de la publication.

NOM :

UNIVERSITE ou INSTITUTION :

ADRESSE :

- (1) — désire recevoir les prochains numéros d' **Etudes Canadiennes**.
— envisage de collaborer sous forme de

(1) *cochez et complétez.*

